HERMAS BASTIEN
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE

I

AU CANADA FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

L'ENSEIGNEMENT
DE LA
PHILOSOPHIE

I

AU CANADA FRANÇAIS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Les Eaux Grises (poésies),
Éditions du "Devoir", 1919.

Les Énergies rédemptrices,
Bibliothèque de l'Action française, 1923.

Essai sur la psychologie religieuse de William James,
Thèse de doctorat : hors commerce, 1928.

Itinéraires philosophiques,
Librairie d'Action canadienne-française, 1929.

La défense de l'intelligence,
Éditions Albert Lévesque, 1932 (épuisé).

Témoignages,
Éditions Albert Lévesque, 1933.

Conditions de notre destin national,
Éditions Albert Lévesque, 1935.

EN PRÉPARATION :

L'Enseignement de la philosophie,
Tome II, chez les Anglo-Canadiens

HERMAS BASTIEN
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL.

L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE

I

AU CANADA FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE

Il a été tiré de cet ouvrage :
200 *exemplaires sur papier coquille teinté, numérotés à la presse de 1 à 200 ;*
L'édition originale a été tirée sur papier coquille blanc.

(Tous droits réservés, Ottawa, 1936).

"En théologie, je trouve beaucoup d'essais, nous avons quelques esprits bien formés ; je ne connais qu'un auteur, dont la modestie reconnaît les limites de son œuvre, mais que nous devons estimer un maître...

"En philosophie, je cherche ; le maître est à venir".

S. E. le cardinal Villeneuve,
(au Cercle Universitaire de Montréal, le 13 janvier 1934)

AVANT-PROPOS

La renaissance thomiste au dix-neuvième siècle, dans les différents pays de la chrétienté, a fait l'objet de maintes études historiques. Œuvres synthétiques et monographies abondent. L'ouvrage de Picavet[1] *en retrace les étapes, en Italie, en Allemagne et en Belgique. Si l'abbé Georges Michelet a signé une élégante étude sur le mouvement, en France, c'est peut-être le Père Gustave Neyron, S.J. qui en a le mieux exposé les origines*[2]*. Il convient de noter deux ouvrages anglais. Celui de l'abbé John Zybura*[3] *contient des communications précises de Mgr Olgiati, du Père Bernard Jansen, S.J. et du chanoine Noël sur leur pays respectif. La communication de*

1 *La restauration thomiste au XIXe siècle,* Paris, Alcan 1907.
2 *La Revue de philosophie,* 1924, pp. 289-312.
3 *Present day thinkers and the New Scholasticism,* Saint-Louis, Herder, 1926.

M. Noël[4] *étudie le mouvement thomiste belge, et, traitant des pays de langue française, il mentionne la Suisse. Du Canada français, il n'est nullement question. L'opinion des universitaires anglo-canadiens consultés par M. Zybura n'est que vaguement favorable aux disciplines thomistes. De tous les historiens, c'est Joseph-Louis Perrier*[5] *qui, dans un livre publié aux États-Unis, nous accorde une plus juste considération.*

Ces quelques faits justifient la publication du présent essai. Nous ne croyons pas, en toute sincérité, qu'il soit autre chose qu'une simple esquisse historique. Raconter la vie intellectuelle d'une société ressortit autant à l'histoire que narrer l'évolution de sa vie politique. Vie signifie mouvement. Elle implique luttes, revers, victoires, progressions. Vivre, c'est s'adapter, et, le cas échéant, c'est créer. Ce groupe innove, qui se façonne des institutions comme moyens de vie humaine. Fait-il de ses droits et devoirs culturels des éléments de vie spécifiée ? Il orne alors son activité d'une ambiance propre. Il humanise son atmosphère morale et sociale qui constitue le fond de son patrimoine spirituel.

[4] *The Neo-Scholastic Movement in French Speaking Countries.*

[5] *The Revival of scholastic philosophy in the nineteenth century.* New-York, 1909.

Des circonstances heureuses se peuvent produire qui lui épargnent l'occurrence des tâtonnements doctrinaux. Il est des peuples qu'une égide protectrice enveloppe. Ce rare destin leur permet de se livrer à d'autres conquêtes qu'à celles de la vérité. Si facilement acquise et conservée, comme sans coup férir, la vérité risque parfois de demeurer sans éclat, comme dans ces vieilles panoplies une épée que la rouille émousse. Croyant à tort que l'histoire, telle le roman, doit comporter des trahisons, la sagesse populaire répète que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. A la vérité, l'histoire rectiligne, sans courbes ni zigzags, existe.

Ainsi se présente l'histoire de la philosophie au Canada français. Cette philosophie, c'est le thomisme que nous croyons intensément diffusif. Ses annales offrent si peu de coups d'éclats, si peu de conquêtes sur l'ennemi, si peu de revanches à la suite de défaites, que cet essai a, au moins, le mérite de résister à la tentation d'aborder le genre critique. Il n'y succombe d'ailleurs que dans la mesure où, sans être méchant, il croit opportun de secouer le conformisme étouffant. La vérité a tout de même des droits. Il se garde d'accoler aux docteurs la mention de "satisfaits" que d'aucuns affichent à la médiocrité de tant de bacheliers. Au contraire, ces pages

visent à prouver qu'en dépit d'une inertie dont nous connaissons le secret et la tactique, notre climat philosophique, saturé d'un thomisme qui nous vaut plus de rapports que d'apports, a pourtant produit quelques fleurs et quelques fruits.

Nous osons croire que nos lecteurs, selon l'usage traditionnel, se partageront en optimistes et en pessimistes. Les uns estimeront trop frêles ces fleurs et ces fruits ; les autres les jugeront prometteurs de plus amples moissons. Notre effort aura sa récompense si les uns et les autres décident qu'à l'avenir leur jugement tiendra compte des circonstances dans lequelles se développe notre nationalité, encore à l'aube de la vie intellectuelle. Qu'ils croient également que, pas plus dans le domaine philosophique où nous nous targuons d'une insurpassable supériorité que dans le domaine économique où nous admettons déjà — hommes de peu de foi — notre inéluctable infériorité, l'avance décisive et victorieuse ne se produira pas sans esprit de suite et sans effort volontaire, tenace et logique. Notre culture nous réduit à aucun poste de subalternes, nous réserve aucune fonction de remorque. D'autre part, la conservation de nos directives sociales exige une rénovation en intensité de notre doctrine philosophique.

A un cynique qui niait le mouvement, un philosophe antique en prouva jadis l'évidence, tout simplement, en marchant.

Marchons.

Livre premier

CLIMAT PHILOSOPHIQUE

Sous le régime français — Les précurseurs — Sous le régime anglais — Après 1852 — L'expansion de la philosophie — La formation des maîtres — Ce qu'est le thomisme — Approximations — L'idée d'homme — La personne humaine — Le thomisme et les manuels — Notre mentalité — Caractéristiques philosophiques.

CLIMAT PHILOSOPHIQUE

LE mot climat désigne, pour le géographe, l'ensemble des conditions atmosphériques qui influent sur la vie d'un pays. Il est devenu, dans son sens analogique, un terme fort à la mode, depuis qu'André Maurois[1] en a fait le titre d'une chronique du mariage. Quand on dit : cette contrée est favorisée par un climat salubre, on l'emploie dans son sens propre. Au contraire, le mot climat est pris dans un sens métaphorique, si l'on affirme, par exemple, d'un homme qu'ennuient les discussions littéraires : ce n'est pas son climat. Le sens analogique d'un mot, on le devine, est plus extensif que son acception réelle, bien que, entre l'un et l'autre, un rapport subsiste. Un rayon d'espérance réchauf-

[1] *Climats.* (1928, Grasset).

N.B. — Les chiffres renvoient aux notes placées au bas de la page. Les lettres renvoient aux notes ou appendices rassemblés à la fin du volume.

fe comme un rayon de soleil. Même idée de bienfaisance.

L'analogie, comme la rhétorique, autorise tous les artifices. L'on peut entendre par climat philosophique l'histoire des doctrines qui ont guidé la vie intellectuelle d'un peuple ; la mentalité que la philosophie lui a façonnée ; l'ensemble des productions livresques que l'histoire de la littérature catalogue et apprécie ; l'ambiance morale, intellectuelle, scientifique, voire éducationnelle, que la philosophie a pour rôle de vivifier, à l'instar d'un levain qui gonfle une pâte, qui, sans sa présence, serait inerte et flasque.

SOUS LE RÉGIME FRANÇAIS.

L'histoire économique de notre pays n'a guère été abordée. Il en est de même pour l'histoire des doctrines. Deux lacunes qui ne s'expliquent guère par les mêmes motifs. Nos historiens s'en tiennent, soit à l'histoire générale, soit à l'histoire fragmentaire, monographie ou biographie. Il ne manque ni d'espace à explorer, ni de matière à ouvrer. A plus d'un point de vue, un pays neuf attend les défricheurs. Quelle riche moisson de faits et d'exemples, si les ouvriers étaient plus nombreux ! En revanche, l'histoire des idées et des doctrines, en elle-même, apparaît d'une extrême pauvreté. Le Canada ne semble pas être

une arène propice aux joutes intellectuelles. L'audace n'y est pas de mise. En fait de doctrines littéraires, sociales, philosophiques, on ne discerne rien de mouvant comme la vie, la vie, avec ses tentatives, ses essais, ses reculs, ses avances, ses écarts, ses échecs et ses redressements. Les idées s'y développent selon le train-train de la tradition et de l'autorité. Évidemment, cela vaut à une société une prudente rectitude, mais les progrès intellectuels s'effectuent, en général, avec plus de réactions diverses. Ce n'est pas à nous que l'on peut reprocher outrances et hardiesses. Nous retardons toujours d'une époque. Nous nous passionnons (quelle hyperbole !) pour une théorie quand déjà elle est à son déclin. Nous ne percevons que les échos des systèmes que la spéculation élabore. Nous les connaissons, une fois dépassés par d'autres théories, en même temps que leur critique et leur réfutation. Cette curiosité à retardement nous permet d'assister à la clôture du débat. D'aucuns se consolent de l'ignorance des systèmes éphémères qui jalonnent l'allée des philosophes. Ils oublient que, ce qui importe, en toute doctrine humaine, c'est moins la conclusion que les prolongements qu'elle ouvre à la pensée et les illuminations qu'une théorie, même friable, peut apporter à certains aspects de la vérité. Telle incuriosité observe la loi du moin-

dre effort. Elle nous exempte d'étudier la doctrine en elle-même, étude qui nous vaudrait de participer au bien qu'elle recèle. Connaître une doctrine dans ses commentateurs qui la fractionnent en formules pour la réfuter ou l'annoter, c'est risquer de s'arrêter aux formules qui deviennent vite évidées de substance.

C'est avec la fondation[2] du Collège des Jésuites, en 1635, que s'ouvre l'histoire de la philosophie, chez nous, comme c'est avec la fondation de l'Université d'Harvard, en 1636, qu'elle débute en Nouvelle-Angleterre. Les *Pilgrim Fathers,* parmi lesquels se trouvent un grand nombre de gradués d'Oxford et d'intellectuels anglais ou écossais, importent la philosophie anglaise, celle de Thomas Reid, notamment. Cette philosophie du sens commun subira, par la suite, les réactions successives des systèmes européens, aux cours des dix-septième et dix-huitième siècles. Les Jésuites instaurent, en Nouvelle-France, la tradition scolastique. Le Père de Rochemonteix, après avoir rappelé les circulaires envoyées par les généraux François de Borgia et Aquaviva aux Supérieurs de la Compagnie de Jésus, résume ainsi les caractères de l'enseignement philosophique de l'ordre. "Les Jésuites, dit-il, sans

[2] *L'enseignement philosophique canadien,* mémoire à la Société Royale, inclus dans *Études et appréciations : Mélanges Canadiens,* par Mgr L.-A. Paquet (1918).

pousser jusqu'à l'adoration, le culte d'Aristote et de saint Thomas, se firent un devoir de suivre et de défendre leur doctrine ; saint Ignace le leur avait recommandé, et cette recommandation fut, pour eux, une loi inflexible qui décida de leur direction philosophique et théologique". Or le dix-septième siècle est le siècle de Descartes. Pendant un bon demi-siècle, la pensée philosophique française s'est mue dans l'orbite de Descartes. Cela ne veut point dire que tous les philosophes français du temps ont pensé exactement comme l'auteur du *Discours de la Méthode.* Si, au contraire, aucun n'a pensé exactement comme lui, tous ont pensé par rapport à lui, ce qui signifie qu'ils ont tous cherché un point d'appui dans la conscience, pour construire leur théorie de la connaissance. Et Malebranche et Pascal en s'opposant à Descartes, se trouvent à le prolonger. Bien plus, Fénelon et Bossuet ont une certaine résonnance cartésienne. Dans son *Traité de l'existence de Dieu,* Fénelon adopte de Descartes les preuves de l'existence de Dieu. L'orthodoxe Bossuet écrit dans la *Connaissance de Dieu et de soi-même* qu'il faut avant tout que l'homme se connaisse soi-même, s'il veut arriver à la connaissance de Dieu.

La philosophie française a largement vécu de Descartes jusqu'au commencement du dix-huitiè-

me siècle. Il était estimé comme un aliment satisfaisant pour des philosophes chrétiens. Il faut tenir compte de ce fait historique pour bien entendre les philosophes français et même les scolastiques du grand siècle. La critique rationaliste française, avec Pierre Bayle, et l'influence de Locke ont mis fin à l'hégémonie de Descartes. La réaction contre Descartes se révèle avec un très vif éclat chez l'abbé de Condillac surtout connu par ses *Réfutations,* traité que l'on ne lit plus guère. La courbe de l'influence de Descartes se termine à Maine de Biran. On la peut décrire d'une manière un peu mnémotechnique par ces principes fameux. Descartes dit : "Je pense, donc je suis"; de Condillac : "Je sens, donc je suis" ; Testut de Tracy : "Je me meux, donc je suis ;" Maine de Biran : "Je veux, donc je suis." Et comme l'a fait remarquer Étienne Gilson, Maine de Biran, de détours en détours, revient à la mystique de saint Bernard ; connais-toi toi-même par rapport à Dieu. Voilà le mot de Socrate christianisé. C'est ainsi que la philosophie française, née du spiritualisme, y retourne.

LES PRÉCURSEURS.

Cette philosophie française que nous avons esquissée, en un trop bref raccourci, a donc influé sur la formation et la pensée même de scolastiques. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si elle a quelque peu teinté la doctrine des précurseurs de l'enseignement philosophique, chez nous. S'il est certain que la Compagnie de Jésus, comme telle, se montre hostile à la nouveauté cartésienne, quelques maîtres peuvent en avoir été touchés, comme au vingtième siècle des Jésuites le furent par le modernisme, à la suite de Tyrrel. Il appert qu'il en fut ainsi.

Le Père Martin Bouvart, qui enseigna sous Monseigneur de Laval, apparaît comme le pionnier de nos maîtres de philosophie. En fait de renseignements, il ne reste de ce professeur que quelques pages transmises par des étudiants et conservées aux Archives du Séminaire. On a également trace d'un manuel du Père de Channevelle. Vers 1731, figure au personnel du Collège des Jésuites, le Père Guenier, auteur d'un cours de morale générale, c'est-à-dire, traitant plus des règles souveraines des actes humains que de leur application aux états particuliers de la vie. En l'an 1757, paraît le manuel de logique du Père Labrosse. Comme l'influence cartésienne s'affiche encore plus nettement chez cet auteur que chez les précédents l'on peut affirmer qu'à cette époque s'infiltra, en notre enseignement, l'erreur de l'occasionalisme.

Pareille occurrence est sans doute déplorable. Bien des circonstances l'expliquent. Descartes apparut en France au moment critique de la pensée scolastique qui ne s'était pas encore débarrassée des miasmes post-médiévaux. La méthode psychologique de Descartes correspond si bien à l'esprit français, la nouveauté du système est si grande et si prenante à la fois, que le cartésianisme insuffle son esprit et propage ses idées, en de multiples domaines grâce à l'enseignement qu'il oriente vers un pôle nouveau. Alors que la Renaissance ramène les esprits vers l'Antiquité, Descartes situe la pensée française à l'orée de la pensée moderne. Il gagne les esprits hardis et soucieux d'indépendance. Le propre de ceux-ci est de s'emparer des idées dès qu'elles apparaissent, c'est-à-dire quand elles sont encore riches de substance ; les esprits prudes ne les acceptent que devenues lieux communs, partant sans rayonnement. Leur indépendance à l'égard de saint Thomas et d'Aristote, leur admiration pour Suarez, tout prédispose les Jésuites du dix-septième siècle à la hardiesse. Hardiesse quasi nécessaire à l'équipe de soldats que constitue la Compagnie de Jésus, toujours à l'affût de luttes à soutenir. On ne lutte pas avec un adversaire d'une façon efficace sans connaître sa tactique, sans un peu s'y adapter.

Hâtons-nous d'ajouter que les tendances cartésiennes des précurseurs n'ont eu que peu de rayonnement. Cela s'explique pour plusieurs raisons. On conçoit que tel enseignement dans un collège de la Nouvelle-France naissante était forcément restreint. Il s'adressait à des élèves d'une foi solide qui les prémunissait contre l'erreur. L'ambiance, on le devine, n'était pas favorable aux recherches personnelles, en sorte que les idées qui ne cadraient pas avec les convictions religieuses avaient chance de mourir sur place. La germination des idées ne se produit que grâce à une certaine inquiétude, comme la semence ne lève que si le sol, dans lequel elle est jetée, a été labouré. Telles tendances, pour visibles qu'elles fussent, n'étaient guère offensives. Il s'agit bien plus d'un cartésianisme larvaire que d'un cartésianisme avéré. Imprégnation plutôt que saturation. Les Jésuites, envoyés en Nouvelle-France, étaient, certes, d'excellents éducateurs, érudits et diserts, mais ils étaient surtout des missionnaires. Deux fonctions parallèles qui influaient sur leur choix. Deux rôles qui expliquent les lacunes de leur enseignement, tout autant que l'état de la colonie.

Autant l'immigration puritaine, en Nouvelle-Angleterre, constituée par de forts groupes de bourgeois et d'intellectuels, formait un noyau

social assez dense et assez riche pour requérir la fondation de sept collèges opérant à la fin de la période coloniale grâce aux dotations d'argent et de bibliothèques et permettre des loisirs à la spéculation pure, autant, d'autre part, la Nouvelle-France, avec sa population clairsemée, plus apte aux rêves épiques qu'à l'activité philosophique, plus éprise de conquête spirituelle que du maniement des idées, offrait un milieu accidentellement plus revêche à l'étude des doctrines pures.

Examiné dans cette perspective, le rôle des créateurs de l'enseignement philosophique surgit plus grandiose. Les Jésuites, dans l'austérité de leur vie laborieuse, ont allumé le flambeau des traditions scolastiques, flambeau, qu'après la cession, d'autres mains maintiendront, haut et ferme ; *signantes viam.*

SOUS LE RÉGIME ANGLAIS.

Le changement de régime politique, avec l'incertitude qu'il apporte dans notre vie nationale, présenta, pour notre enseignement philosophique, des conditions profondément défavorables[3]. Avec cet événement coïncida la suspension de la Compagnie de Jésus dont l'œuvre d'enseignement secondaire passa au Séminaire de Québec. Sous cette nouvelle direction, l'enseignement de la philosophie reprit en 1770. On peut facilement imaginer les difficultés de cette reprise, après la conquête. Les esprits étaient attirés vers d'autres préoccupations que le recueillement méditatif. Le Canada français voua alors ses ressources à l'amélioration de ses conditions sociales. Quant au point de vue philosophique proprement dit, on voudra bien se rappeler que la tradition scolastique décrivait une courbe descendante, alourdie par les apports hétérogènes de l'empirisme de Locke et de l'idéalisme de Malebranche. Un manuscrit, attribué à l'abbé Tuquet, manifeste un réel désemparement intellectuel. Des documents manquent pour établir à quel point les théories erronées ont répandu leur poison. Évidemment, les manuels copiés[4] par les élèves, à cause de la pénurie générale, étaient corrigés par l'enseignement oral des maîtres. Cette probité atténua les effets possibles des systèmes incomplets et faux, de même que la mentalité des étudiants. Peu avaient les loisirs et les moyens bibliographiques requis pour pousser plus outre que le manuel leurs recherches. Il est heureux que l'incuriosité des élèves, après les études philosophiques, les ait, en quelque sorte, prémunis contre des faux pas qu'ils eussent, sans doute, commis s'ils s'étaient aventurés à développer des

[3] Mgr Paquet, op. cit.

[4] *L'enseignement français au Canada*, abbé Lionel Groulx, Tome I.

doctrines comportant des éléments nocifs. Au point de vue historique absolu, la qualité philosophique de l'enseignement de cette période mérite d'être notée. Au point de vue pratique, le danger de ces influences modernes s'avère beaucoup moins considérable. Somme toute, même en ces années de transition, notre enseignement reste fidèle à la tradition spiritualiste. L'orthodoxie fut vite restaurée par le rôle de l'abbé Jérôme Demers qui inaugura ses cours de philosophie à Québec, en 1800. Le cahier qui nous reste de ce professeur atteste la science et la culture philosophiques de ses leçons. Ce cours de l'abbé Jérome Demers, publié en 1835, sous le titre de *Institutiones philosophiae,* marque une date, au Canada. Il est d'un auteur bien au courant des systèmes modernes, français, anglais, allemands, qu'il refute. Ses opinions sont étayées sur de copieuses citations. Tel ouvrage contient pourtant certaines lacunes et il n'est pas sans défaut. L'ontologie est à peine esquissée. L'influence de Bonald, quant à l'origine des idées par l'enseignement social, s'y fait sentir. Il n'a pas toujours saisi l'importance de certaines grandes notions scolastiques. Malgré ses imperfections, que de progrès pourtant sur les manuels antérieurs ! Il n'est pas inférieur au manuel de Mgr Bouvier, introduit au séminaire après l'ouvrage de l'abbé Demers. *Institutiones Philosophiae,* de Mgr Bouvier, est plus concis et plus complet néanmoins que le précédent. Il est moins chargé de lourde érudition, un peu verbeuse. Comme le précédent manuel, l'ontologie et la cosmologie ne sont qu'effleurées. D'autre part, maints passages attestent l'influence latente de Descartes et de Malebranche.

Toutes ces lacunes militent en faveur d'un changement. Le besoin se précise, çà et là. Au sein du personnel des collèges, on manifeste, surtout depuis l'apparition de l'encyclique de Grégoire XVI, des intentions plus strictement scolastiques. Les défenseurs de Descartes, de Malebranche, de Lamennais sont évincés. La soumission à la discipline romaine et aussi une meilleure connaissance du thomisme incitent à une prudence plus rationnelle. Cette opinion de Mgr Choquette[5] sur l'abbé Désaulniers qui fut, au Séminaire de Saint-Hyacinthe, le champion de saint Thomas, marque une évolution : "M. Désaulniers fut l'un des premiers, sinon le premier, à prôner au Canada, vers 1840, la philosophie de saint Thomas. Il s'employa à cette innovation avec le zèle d'un néophyte. Il s'était d'abord familiarisé avec le langage scolastique dans la philosophie de Goudin, puis la *Somme*

[5] *Histoire du Séminaire de Saint-Hyacinthe,* I, p. 489.

du Maître eut exclusivement sa confiance. Bientôt, ses élèves n'eurent de goût que pour les doctrines thomistes et saint Thomas. Je lis que les étudiants de philosophie, en 1862, au nombre de vingt-cinq supplièrent le Supérieur de leur permettre d'adopter saint Thomas, comme premier patron, à l'exclusion de sainte Catherine, à qui leurs hommages étaient allés antérieurement."

APRÈS 1852.

La fondation de l'Université Laval, en 1852, produisit, sous l'impulsion centrale, un renouveau thomiste dans les collèges qui s'affilièrent. On remplaça d'abord le manuel de Mgr Bouvier par celui du Père Tongiorgi, jésuite. Cet auteur, plus sûr que les précédents sur plus d'un point, ne parut pas encore assez conforme aux principes de la philosophie traditionnelle. On opta pour un manuel plus intégralement imprégné de l'esprit de saint Thomas. Après *Aeterni Patris* le conseil du Séminaire résolut "de conformer l'enseignement philosophique à la dernière encyclique de Léon XIII". Lors du Congrès des Études de 1880, la *Somme philosophique* du cardinal Zigliara, O.P., fut choisie. Pendant trente ans, on éduqua la jeunesse à la lumière de ce dominicain. Il convient de remarquer que saint Thomas n'était pas ignoré à l'Université Laval, avant cette date. Dès 1874, des profes-

seurs de l'institution, notamment l'abbé N. Bégin, avaient préconisé les principes et les méthodes de saint Thomas qui ne manque pas d'admirateurs et de propagandistes en d'autres maisons. Saint-Hyacinthe eut l'abbé Désaulniers déjà mentionné, et le Séminaire de Nicolet, l'abbé Th. N. O. Maurault[6]. Avec Zigliara, cependant, c'est officiellement que le thomisme s'installe dans notre enseignement. Inutile d'insister sur le bonheur de cette innovation. Le manuel de Zigliara entraînait l'enseignement canadien dans le grand mouvement thomiste déclenché par le Pape. La valeur didactique et doctrinale de l'ouvrage n'est plus à démontrer. C'était, pour l'époque, le manuel le plus franchement thomiste qu'on pût trouver. Quand on l'a mis de côté, en 1909, ce ne fut pas en faveur d'un texte mieux fait, mais parce que, en regard de la morale sociale, la doctrine de Zigliara était moins à date. Il convenait également de mettre à la disposition des maîtres et des élèves un manuel conforme aux thèses inscrites au programme officiel du baccalauréat. Tel est le manuel de l'abbé Stanislas Lortie. Ressemblant un peu au précédent, mais plus complet, surtout en morale sociale, ce cours de philosophie est celui qui se donne encore dans l'enseignement secondaire. Il

6 Douville, *Histoire du Collège de Nicolet.*

est même en usage dans plusieurs maisons en dehors de la province. Presque tous les anciens de l'enseignement secondaire, depuis un quart de siècle, ont été initiés au thomisme, grâce au texte de l'abbé Lortie.

Certains collèges, ceux des Jésuites entre autres, qui ne se sont pas ralliés au manuel de l'abbé Lortie, suivent des manuels nullement inférieurs. Liberatore, Russo et Jouin, dont la sociologie est merveilleusement à point, furent successivement en honneur dans les maisons de la Compagnie de Jésus. On y complète heureusement le manuel de philosophie par des leçons d'économie politique et d'histoire de la philosophie. Depuis quelques années, les collèges des Jésuites, à Montréal, ont un manuel rédigé par des Pères qui ont longtemps professé leurs propres cours.

L'on sait que l'Université d'Ottawa se distingue par un culte sincère pour la pensée et saint Thomas. Avant Lortie, que l'on compléta par la critériologie du Père Janière, on y professa le cours de Rothenflue. Au collège Saint-Michel de Toronto le fond de l'enseignement est emprunté à saint Thomas, par l'intermédiaire d'auteurs plus récents, Sanseverino, Hickey et Rickaby. On attache ici une attention plus grande que partout ailleurs à la psychologie expérimentale, de même qu'aux études psycho-physiologiques.

L'EXPANSION DE LA PHILOSOPHIE.

Cette esquisse de l'histoire de l'enseignement de la philosophie, du Collège des Jésuites, en 1635, à nos jours, du manuel du Père Bouvart à l'abbé Lortie, expose une œuvre qui ne fut surtout le fait que de l'enseignement secondaire. On aurait tort de croire cependant que seuls les collèges classiques enseignent la philosophie. Il n'est peut-être pas de pays (excepté les États-Unis où, grâce au pragmatisme, tout le monde, du camelot à l'agent de change, peut philosopher) où la philosophie figure au programme des matières de plus d'institutions. Les multiples écoles normales ont leur manuel, ordinairement, les trois petits volumes de l'abbé Robert. Ce thomisme, à doses minimes, vaut à nos institutrices d'être d'une sage philosophie en présence de la ladrerie des commissaires d'écoles rurales qui les rémunèrent[7] moins bien que des bonnes à tout faire. Depuis quelques années, l'enseignement primaire s'est exhaussé. Les grands centres, Québec et Montréal surtout, ont des écoles primaires supérieures. D'aucuns dénomment ce cycle : l'enseignement scientifique. C'est du

[7] Voir statistiques comparées dans *La défense de l'intelligence*, Hermas Bastien (p. 32 à 35).

moins l'appellation officielle. Mais nous imaginons que les partisans de ce degré intermédiaire, entre le primaire pur et simple et les écoles spéciales affiliées aux Universités, ont la conviction de posséder les humanités modernes. Vraiment, nous progressons, puisque nous ressemblons aux Anglo-canadiens ou aux Américains possédant des *High Schools*... En ces institutions également, la philosophie s'enseigne. On emploie assez habituellement le manuel de Farges et Barbedette. Pour innover, des maîtres de ce degré ont leur texte : une mixtion prétentieuse de Lortie, accommodé en français quant aux thèses principales, et une imitation des définitions glanées dans l'abbé Robert[8].

Dans les scolasticats des communautés de Frères enseignants élevés à la dignité d'écoles normales, grâce au bon vouloir du Conseil de l'instruction publique, la philosophie est à l'honneur. Dans telle école universitaire qui accepte d'autres élèves que les bacheliers, on a inscrit des cours de philosophie. Il en est ainsi à l'École des Sciences Sociales.

Bref, la philosophie figure à tous les degrés de notre enseignement. Mais le bambin qui se prépare à la première communion absorbe des définitions que l'on ne trouve ni plus abstraites ni plus conformes aux lois idoines dans les manuels en forme. L'enseignement primaire supérieur possède ses leçons de philosophie ainsi que les écoles spéciales. Tout le monde sait que deux années de philosophie couronnent nos humanités classiques. Elle est partout essentiellement thomiste, exclusivement et didactiquement thomiste.

[8] *Leçons de logique, Leçons de morale, Leçons de psychologie et de théodicée.*

Ce caractère exclusif simplifie la besogne de l'historien de la philosophie, au Canada français. Il n'a que quelques titres de manuels à enregistrer. Pour se renseigner sur les figures et les doctrines, comme l'a fait Victor Delbos pour les philosophes français, il n'a qu'à parcourir les monographies de collèges. D'aucunes sont d'une grisaille désespérante. Elles ressemblent, par leur photogravure, à ces histoires de paroisses, à la manière de l'abbé Elie Auclair, qui possède l'art d'en faire une collection de photographies de bedeaux et de marguillers, de constructeurs et de restaurateurs ; toute la ferblanterie nationale et paroissiale derrière laquelle se doit, tout de même, cacher une vie que l'on ne sait point voir. L'anecdotier s'avise-t-il de consulter ses souvenirs ou de demander à des témoins de raconter les leurs ? Dans les deux cas, il doit travailler sur de menus détails, sans intérêt notoire pour l'histoire des idées morales. Du fond de sa mémoire,

il voit surgir un saint prêtre dévoué qui a, de longues années durant, réfuté Descartes en une heure, démoli Kant en deux thèses, déclaré absurde, en un quart d'heure, Bergson qui a consumé toute une vie dans l'élaboration de sa doctrine que l'histoire vraie et véridique ne peut s'empêcher de considérer comme une des causes indirectes du renouveau thomiste, en France, et comme la cause principale de la chute du scientisme arrogant.

LA FORMATION DES MAÎTRES.

Cet enseignement de la philosophie, à tous les degrés, repose entre les mains des clercs, séculiers et réguliers, frères enseignants et religieuses. On ne saurait trop dire que dans les divers scolasticats, l'on rivalise de zèle pour promouvoir la formation des maîtres. La doctrine philosophique de ces diverses maisons varie selon les traditions locales, sur des points de détail où l'Église permet aux philosophes de discuter, quant aux auteurs suivis et quant à la forme de l'enseignement. On exagère, avec un peu trop de malignité, sur telles nuances du thomisme dans un scolasticat franciscain, dominicain ou jésuite. Sous l'influence pontificale, ces nuances s'atténuent évidemment, encore qu'il soit parfaitement rationnel d'avoir des préférences, sur des points mineurs, pour Suarez, Duns Scot, ou Cajetan.

Il arrive que l'on oppose parfois l'enseignement philosophique des Jésuites à celui des Dominicains. On représente Suarez comme l'adversaire de saint Thomas. Exagération évidente. En philosophie, la Compagnie de Jésus reconnaît pour maître saint Thomas. Seulement, en quelques questions discutées où saint Thomas n'a pas sa fermeté habituelle, les Jésuites profitent de la liberté de discussion que l'Église laisse à ses docteurs. De cette attitude, on ne saurait conclure que les Jésuites ont créé un système qui s'oppose au thomisme. C'est ce qu'ont bien fait voir des philosophes de l'Ordre des Prêcheurs, entre autres le cardinal Gonzalez, O.P. "La Philosophie de Suarez, écrit-il[9], coïncide avec la philosophie scolastique, ou, pour mieux dire, elle est la philosophie même de saint Thomas, qu'il cite et qu'il suit à chaque page de ses œuvres philosophiques. Si l'on excepte les questions relatives à l'essence et à l'existence, à la connaissance intellectuelle du singulier, à la manière d'expliquer le concours divin dans l'action de la créature, à peine trouverait-on un problème de quelque importance, où il s'écarte de la doctrine du Docteur Angélique. Dès lors, la dénomination de Suarisme, entendue comme désignant un système philosophique différent du thomisme, man-

9 Cf. *Au service de l'Église*, p. 90.

que absolument de fondement si, par ce nom, on veut affirmer la conception philosophique personnelle de Suarez. Car les trois ou quatre points sur lesquels il se sépare de saint Thomas, lesquels ne sont que d'importance secondaire au point de vue purement philosophique, ne justifient pas semblable dénomination". "Ceux-là sont assez fidèles au Docteur Angélique, dit Benoit XV, dans une lettre au R. P. Ledochowski, général de la Compagnie de Jésus, qui considèrent toutes les thèses de la doctrine de saint Thomas comme des règles sûres de direction, mais sans imposer une adhésion obligatoire à toutes ses thèses... Tout en voulant que saint Thomas fût tenu pour chef et pour maître dans les études de théologie et de philosophie, les papes ont toujours entendu laisser à chacun le droit de discuter, en sens contraire, dans les questions qui sont des matières habituelles et légitimes de discussions". Cette affirmation catégorique rappelle le mot de Léon XIII, en 1879, sur les philosophies thomiste et scotiste, "deux aliments et deux lumières". A Quarachi, via Mérulana, s'intensifie un mouvement de pensée franciscaine que l'Église encourage et bénit.

Si les congrégations religieuses qui s'occupent d'enseignement sont multiples, l'on peut tout de même affirmer qu'aucune n'apporte plus de soins

que la Société de Jésus à la formation de ses sujets[10]. Résumons ici le curriculum que la Compagnie leur fait suivre. Le noviciat dure deux ans. L'on n'y entre qu'après ses études classiques, c'est-à-dire après la rhétorique. On y est rarement admis après les humanités. La plupart des novices n'y arrivent qu'après la philosophie.

Le juvénat vient après le noviciat ; il dure deux années. Au noviciat, c'est la formation religieuse qui absorbe presque tout le temps du jeune religieux ; au juvénat, c'est la formation littéraire, oratoire et pédagogique qui prime. Après deux années de juvénat, trois années de philosophie, puis, la régence dans les collèges qui dure, en moyenne, trois ans, puis quatre ans de théologie. Ces longues études closes, il y a le troisième an de probation, consacré à l'ascétisme. Puis vient le *biennium* d'études spéciales pour ceux qui sont destinés à l'enseignement supérieur. C'est durant ce *biennium* que l'on prend les grades universitaires.

Le cours de philosophie dure trois ans. Pour les religieux qui ont fait leur cours classique complet, il est réduit à deux années. Le programme comprend, en première année, la logi-

[10] *La formation des professeurs*, par R. P. Adélard Dugré, S.J. *L'Enseignement secondaire*, avril 1932, p. 507 sq.

que, la critériologie et l'ontologie ; on y ajoute les mathématiques, la chimie et l'hébreu. En deuxième année : cosmologie, psychologie rationnelle et expérimentale ; et pour les sciences, physique et biologie. En troisième année : théodicée, éthique, histoire de la philosophie ; puis, la géologie, l'astronomie, la pédagogie et un cours de grec. Avec son organisation, bibliothèques spécialisées, laboratoires de physique, cabinets de chimie, le scolasticat des Jésuites réalisait déjà presque toutes les conditions de *Deus dominus scientiarum*. On y remarquera que, bien avant le récent décret pontifical inscrivant la pédagogie parmi les sciences auxiliaires de la philosophie, cette pratique était en usage chez les Jésuites. La Compagnie de Jésus, pour ses sujets d'élite, ajoute des séjours d'études dans les universités d'Europe ou à la Grégorienne. Cette organisation est évidemment exclusive. Les constitutions des autres communautés enseignantes ne stipulent pas une préparation aussi poussée. Aussi, convenait-il de faire cette mention, au cours de cet examen historique.

En des conférences retentissantes, le chanoine Jeanjean révéla à son auditoire la préparation que l'État français impose aux futurs professeurs des lycées et des collèges. Révélation qui produit, en même temps qu'une vive admiration, un

malin plaisir de comparaison. Puissent les auditeurs du conférencier français avoir retenu une vérité : l'importance de la préparation au professorat. Un Allemand ou un Français ne peuvent croire que l'on puisse s'improviser professeur, sans apprentissage et sans culture. Le métier leur paraît trop important. La prolongation des temps difficiles, chez nous, nous a trop accoutumés à plus d'indulgence. Régime de la pauvreté en hommes et en argent. Mésestime trop réelle pour l'instruction, dès que le bon peuple se trouve en face de cette vérité désagréable : l'instruction vaut un peu ce qu'elle coûte. Les pères de famille escomptent alors le dévouement et l'improvisation, comme si la bonne volonté dispense de la préparation, et l'ingéniosité, des bibliothèques.

Chez les prêtres-éducateurs, comme chez les religieux, il est indubitable que la formation des maîtres s'achemine vers la supériorité. Depuis un demi-siècle, les prêtres sont de plus en plus nombreux qui ont fait des stages dans les universités d'outre-mer. Les Anciens de l'*Angelico* parmi le clergé séculier sont au-delà d'une centaine et le *Canada Ecclésiastique* mentionne les noms de docteurs en philosophie, en nombre fort respectable. La plupart occupent d'abord des chaires de philosophie dans l'enseignement clas-

sique. Au bout de quelques années, c'est dans le ministère paroissial qu'on les repère. Ce qui manque à notre enseignement de la philosophie, c'est le professeur de carrière, celui qui en fait un apostolat intellectuel, celui que l'expérience ne blase pas mais enrichit d'une culture toujours plus rayonnante. Leur rôle doctrinal, auprès de la jeunesse, s'avère plus averti, plus thomiste et plus sûr que du temps où les collèges classiques recrutaient leurs maîtres parmi les ecclésiastiques. Il fut un temps où l'on arguait que ce mode de recrutement ne nuisait, ni aux études des jeunes, ni aux études des clercs. Plus catégoriques, d'aucuns prétendaient qu'on ne pouvait faire autrement. On a cependant pu faire autrement, au grand avantage des intéressés, depuis que le Nouveau Droit Canon a mis fin à cette coutume. Certes, l'on a de moins en moins le culte de l'improvisation. On assigne à l'enseignement des sciences des professeurs préalablement spécialisés. Depuis plus longtemps encore, on attache à l'enseignement de la philosophie l'attention qu'il postule.

CE QU'EST LE THOMISME.

Qu'est-ce, au fait, que cette philosophie thomiste à laquelle notre enseignement est fidèle ? Il importe d'en prendre une vue synthétique

avant d'examiner la concordance entre la doctrine et son influence sur les esprits. D'une certaine manière, thomisme et scolastique sont synonymes. Telle philosophie est née dans les écoles au moyen âge, et par écoles du moyen âge, il faut entendre les écoles monastiques et les universités, celles de Paris et d'Oxford, entre autres. On remarque, cependant, qu'en l'une et l'autre de ces deux universités, la philosophie n'a pas eu complètement la même orientation non plus qu'une identique inspiration. Deux nuances de la pensée s'avèrent. De même, dans les monastères d'ordres différents, la scolastique n'a pas toujours les mêmes préoccupations.

Thomisme s'entend plus exactement de la pensée de saint Thomas : c'est l'aristotélisme repensé par un génie et par un saint. Au vingtième siècle, le thomisme apparaît comme la pensée du Docteur Angélique, pensée prolongée par ses commentateurs et enrichie des apports de sept siècles de spéculation. L'essence de la pensée humaine, d'Aristote au moyen âge, l'essence de la pensée chrétienne, de saint Thomas à nos jours, voilà le thomisme. Comme le platonisme est la philosophie qui s'oppose à l'aristotélisme, le thomisme est le système contre lequel luttent tous les systèmes modernes. A des degrés divers, mais directement, c'est que tout mode de

penser se rattache à Platon ou à Aristote. L'un et l'autre, on peut bien les prolonger, voire les dépasser, mais tout effort de dépassement produit sans cesse deux avances qui s'opposent. L'avance, à la manière de Platon, a jalonné la spéculation humaine des multiples systèmes dont l'histoire relate l'effritement successif. L'avance, à la manière d'Aristote, nous vaut cette philosophie traditionnelle. Fondement inébranlable sur lequel la science peut ériger son édifice, sur lequel l'humanisme lui-même n'a pas à redouter les lézardes du temps. Le thomisme est la philosophie humaniste, par excellence, si l'humanisme réside dans le développement harmonieux de ce qui fait l'homme vraiment homme, si le thomisme est un système doctrinal exprimant l'harmonie et l'équilibre des facultés de l'homme en lui procurant une lumière exactement proportionnée à l'obtention de sa fin humaine. S'il est vrai que Platon est le philosophe le plus humain, sa philosophie est pourtant la plus inhumaine qui soit. En revanche, la philosophie d'Aristote est celle qui renferme le plus d'humanisme véritable, encore qu'il paraisse, à première vue, le philosophe le plus inhumain. La dissimilitude des systèmes explique cet apparent paradoxe.

Le thomisme, c'est la doctrine de la raison humaine — la métaphysique naturelle de l'intelligence humaine, a écrit Henry Bergson — élaborée par le génie grec, repensée par le génie médiéval et illuminée par la foi chrétienne, dont l'impersonnalité universelle peut s'enrichir indéfiniment des découvertes de la science et de la spéculation philosophique.

APPROXIMATIONS.

L'on entend encore émettre cette opinion que l'admission des vérités de foi prive l'esprit de sa liberté d'enquête philosophique. Le croyant manquerait de l'ingénuité prérequise à la découverte. Pour être un grand savant, il faudrait ignorer le Credo. Cette opinion, insinuée ou franchement avouée, est aussi raisonnable que de penser que la connaissance de la littérature empêche de bien jouer au golf ou, que pour bien écrire, il faut absolument ignorer la règle de trois. La vérité sur un point ne rétrécit pas l'esprit sur les autres points, mais l'élargit. Ce n'est pas une servitude, mais une libération.

D'autres, soi-disant férus de philosophie, prétendent que la philosophie de saint Thomas n'est pas une philosophie proprement dite. Parce que, sous le vocable d'un saint et en continuité avec la théologie, elle repose, affirment-ils, non pas sur la raison mais sur une croyance religieuse. Prétention erronée. Une des conquêtes doctrinales

de Thomas D'Aquin a consisté à délimiter le domaine objectif des diverses vertus de l'intelligence. De soi, la philosophie n'est fixée que sur les nécessités intelligibles. La théologie a pour objet le donné révélé, et la philosophie, la seule évidence de la réalité. La philosophie thomiste vaut parce que démonstrativement vraie. Son premier fondateur ou précurseur, Aristote, était païen.

Mais, continue-t-on, la science n'a-t-elle pas ruiné les anciens postulats métaphysiques ? Voilà qui est méconnaître et la science et la métaphysique. Toutes deux sont distinctes de par leur objet spécificateur. Jamais l'état des sciences ne prouvera rien pour ou contre une métaphysique, surtout les sciences physico-mathématiques qui se proposent seulement de traduire la réalité en constructions mathématiques et non de fournir une explicatoin causale. Devant la caducité des sciences anciennes, des savants ont conclu que la métaphysique aristotélicienne s'était effritée. Ils n'ont pas su distinguer. En elle-même et surtout, telle que repensée par Thomas d'Aquin, elle n'en a pas souffert. La raison en est simple. Toutes ces disciplines — mécanique, physique, astronomie — lui fournissent des applications commodes, des faits et des exemples utiles mais non pas des principes nécessaires.

Ceux qui travaillent au rayonnement de cette philosophie attachent une importance primordiale à la métaphysique thomiste. Ils savent qu'à ses réalités désintéressées — qui ne servent à rien, disait Aristote — est lié le bonheur, voire l'existence de l'homme qui, par sa partie la plus haute, habite le monde des esprits. Telle conviction serait intenable si le thomisme était un système comme les autres, comme celui de tel ou tel génie. Tant de confiance ne s'explique que par la certitude que la philosophie thomiste est la perdurable philosophie de l'intelligence humaine, qui universelle, peut, d'âge en âge, s'enrichir de tous les apports nouveaux. Thomas D'Aquin s'appuie sur Aristote parce que celui-ci apparaît le dépositaire de la raison naturelle. Il assume toute l'antiquité et ce que les Juifs et les Arabes ont pu écrire de vrai. En son esprit, en ses œuvres, se synthétisent tout le patrimoine patristique et toute la sagesse chrétienne. Quand on parle de l'universalisme thomiste, il est bon de noter que l'œuvre de saint Thomas ne tient à la tradition helléno-latine qu'au point de vue historique. A ce particularisme accidentel, s'oppose son universalisme formel. Saint Thomas n'a emprunté à la tradition méditerranéenne que des instruments de pensée, donc des moyens. Ceux-ci n'ont pas particularisé sa doctrine plus que le

langage ne particularise la pensée qui s'y exprime, lorsque celle-ci est vraiment spirituelle. Nous revendiquons pour le Docteur Angélique le privilège d'avoir spiritualisé sa pensée rationnelle à un degré si éminent qu'il peut employer des moyens particuliers à une époque, sans recevoir d'autre particularisation qu'une particularisation accidentelle. S'il en était autrement, on ne pourrait aucunement expliquer la continuité de l'enseignement pontifical recommandant le thomisme à l'Église universelle. La preuve de la modernité du thomisme, on la trouve dans le fait suivant. Si grande qu'ait été sa gloire dans l'École, le thomisme n'a pas culturellement réussi au moyen âge. La fin du moyen âge lui a été infidèle. Thomas d'Aquin est apparu au moment le plus instable de la civilisation médiévale. Soutenu par les papes, le thomisme a été battu en brèche par les théologiens de Paris et d'Oxford. Après l'assaut de Duns Scot, les guérillas d'Occam. Ébranlée, la culture médiévale fut submergée par la vague nominaliste dont le monde achève d'éprouver les derniers méfaits. Sous la violence de ces disputes, la doctrine thomiste s'est roborifiée dans la pensée des grands commentateurs. Voici quelques vérités dont le thomisme a le dépôt et qui s'appliquent à merveille à certains besoins actuels.

L'IDÉE D'HOMME.

En Luther et Descartes se trouvent les origines de l'idée moderne d'homme ; le pessimisme luthérien juge la nature humaine toute avilie par le péché originel ; l'optimisme cartésien conçoit la raison humaine un peu sur le type de l'ange. D'une façon immédiate, c'est à Jean-Jacques Rousseau, qui a naturalisé l'Évangile, que l'on est redevable de cette idée et de quelques autres qui ont bouleversé le monde. L'on voit que telle nature ne peut accepter la vie sociale que comme une contrainte. D'autre part, des partisans de la science positive nous affirment que l'espèce humaine n'est qu'un rameau de l'arbre généalogique des simiens. Sous la poussée extrême de ces deux courants, la nature humaine perd sa spécificité. Les unes l'avilissent ; les autres la surévaluent.

Combien diffère, pour saint Thomas, l'idée d'homme ! Pour Aristote, c'est un animal raisonnable, donc le plus parfait des animaux mais le plus imparfait des esprits. De là, cette lutte dont l'homme est le théâtre et d'où l'animalité semble parfois sortir victorieuse. Au fait, ces raisonnables ne vivent-ils pas pour la plupart *in sensibus* ? Pascal a écrit : "L'homme est sensiblement fait pour penser et c'est toute sa dignité, et tout son mérite et tout son devoir est de

penser comme il faut. L'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et par sa fin. Or, à quoi pense le monde ? Jamais à cela, mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme". Cette antinomie n'a rien de surprenant chez des êtres où la raison semble peser trop lourd. Que l'animalité l'emporte trop souvent sur la raison, voilà qui est contraire à l'ordre requis *de droit* par notre essence. Il n'en reste pas moins vrai que tels désordres conséquents de cette lutte entre la raison et la concupiscence nous sont, en effet, bien naturels, nous voulons dire, à notre portée et partant, plus faciles et plus fréquents que ce qui est ardu. Étrange paradoxe ! Par rapport au bien et au mal, ce qui nous arrive le plus souvent de faire est ce qui, *en fait,* se trouve contraire à l'ordre requis *en droit* par notre essence. Saint Thomas explique cette occurrence par un mot qui pourrait servir de postulat à la statistique de la psychologie et dont l'utilité explicative l'emporte sur maintes lois modernes : *Malum ut in pluribus in specie humana,* nous dit-il. Chez les autres espèces, le bien arrive plus fréquemment. Chez nous, c'est le contraire. C'est que les natures les plus complexes sont les moins

stables et quoi de plus complexe que l'homme ? Cette loi de la nature humaine, comme telle, se vérifie bien mieux dans une nature viciée par le péché originel. En tenant compte de cette faiblesse, l'on peut dire que nous sommes des sous-hommes, non quant à notre essence, mais quant à l'harmonie, quant à la subordination de nos activités naturelles.

Le thomisme, dont le réalisme s'affirme ici, nous apprend la juste mesure de notre valeur. Il nous défend de trop réclamer de notre nature. Nous ne sommes ni des hommes bons par nature, ni des surhommes, ni, comme l'eût voulu Kant, des êtres bandés dans un acte de sublimité par la raison pure. Notre faiblesse de rationnels nous permet cependant une énergie admirable. Aristote déjà voulait qu'on n'enseignât à l'homme que des choses humaines. D'elle-même, notre nature tend vers un état de sur-humanité que, dans les conditions actuelles, elle n'atteindrait jamais par elle-même. Saint Thomas conserve intacte la notion métaphysique de la nature humaine qu'il a reçue du Stagirite. En philosophie chrétienne, il distingue l'ordre naturel de l'ordre surnaturel. Avec l'idée de secours divin, le plan d'observation se renverse. Le pessimisme qu'avec Aristote l'on peut éprouver pour la nature humaine se change en un optimisme sans borne

avec le philosophe de la grâce. Celle-ci investit la nature humaine d'une capacité d'héroïsme que la raison ne saurait soupçonner.

LA PERSONNE HUMAINE.

A ces considérations sur l'idée d'homme se rattachent quelques problèmes de culture ou de civilisation auxquels le thomisme offre une solution pertinente. Notons d'abord cette première implication contre Rousseau : ayant naturellement besoin de ses semblables, pour assurer sa vie matérielle et pour avancer dans la vie rationnelle, l'homme est naturellement social. Certes, la société doit rester dans les lignes de la nature. Suit-elle un idéal artificiel, comme au temps de Rousseau et, de nos jours comme en Russie, elle devient abusive, nuisible, et fait regretter l'état sauvage. De soi, pourtant, loin de pervertir l'homme bon par nature, elle a pour fin de nous conduire à l'achèvement moral de la vie humaine. Elle implique aussi, contre les adversaires excessifs de Rousseau, que l'homme étant une personne moralement libre, la société n'est pas un simple fait de nature. C'est une œuvre morale. Elle est naturelle, parce qu'elle répond aux inclinations essentielles de notre nature. Dans une nature déchue, pareille inclination ne va pas très loin et cette constatation nous explique le pourquoi du conflit entre la société et l'individu. Tel conflit nous apparaît alors aussi naturel que le conflit entre l'animalité et la rationalité, entre l'appétence du bien et l'exécution du mal.

Cette fréquence du mal dans l'espèce humaine, individuellement et socialement considérée, influe sur la politique de saint Thomas. Il serait utopique de rêver d'une société sans relation d'autorité. La faiblesse native de la nature humaine est compensée par la grâce fortifiante. En fait aussi, la société civile n'échappera aux tiraillements individualistes qu'en recevant les secours d'une société supérieure, distributrice d'une vie surnaturelle. S'il y a, pour saint Thomas comme pour Aristote, une philosophie politique étudiant *in abstracto* les conditions de vie sociale, il reste cependant qu'à cause de la fin dernière de la vie humaine, fin surnaturelle, la science adéquate de la bonne régie de la cité ressortit à la théologie plus qu'à la philosophie. Le *Gouvernement des princes* est un traité de théologie.

Le conflit plus haut mentionné est donc celui de l'individualisme et de la personnalité. On a exalté la personnalité humaine et voilà, que de nos jours, cette même personnalité s'émiette. L'associationisme faisait de nous un tissu de phénomènes ; Gide et Freud font de la *persona* un masque, un déguisement théâtral, tant ce masque

est parfois tragique, posé par la raison et les conventions sociales sur un monde subconscient de monstres plus ou moins réfrénés, refoulés. La mêlée ahurissante que doit mâter un refoulement continuel, la tradition chrétienne la connaît bien. Elle répond qu'une énergie spirituelle développe dans l'agir une unité elle-même spirituelle. Alors que d'autres cherchent la personnalité du côté de l'individualité, que dit la philosophie thomiste ?[12] "Tandis que la personnalité repose sur la subsistance de l'âme humaine, elle nous dit que l'individualité est fondée, comme telle, sur les exigences propres de la matière, principe d'individuation, parce qu'elle est principe de division, parce qu'elle demande à occuper une position et à avoir une quantité, par où, ce qui est ici, diffèrera de ce qui est là. De sorte qu'en tant qu'individus, nous ne sommes qu'un fragment de matière, une partie de cet univers, distincte sans doute mais une partie. En tant qu'individus nous sommes soumis aux astres. En tant que personne, nous les dominons.

"Dans l'ordre social, il faut dire alors que la cité moderne sacrifie la *personne* à l'*individu ;* elle donne à l'*individu* le suffrage universel, l'égalité des droits, la liberté d'opinion et elle livre la *personne,* isolée, nue, sans aucune armature

[12] *Trois réformateurs,* Jacques Maritain.

sociale qui la soutienne et la protège, à toutes les puissances qui menacent la vie de l'âme, aux actions et réactions impitoyables des intérêts et des appétits en conflit, aux exigences infinies de la matière à fabriquer et à utiliser. A toutes les avidités et à toutes les blessures que chaque homme porte naturellement en soi, elle ajoute des excitations sensuelles incessantes et l'innombrable nuée des erreurs de toute sorte, auxquelles elle donne libre circulation dans le ciel de l'intelligence. Et elle dit à chacun des pauvres enfants des hommes placé au milieu de ce tourbillon : "Tu es un individu libre, défends-toi, sauve-toi tout seul". C'est une civilisation homicide.

"Si d'ailleurs, avec cette poussière d'individus, un État doit se construire, alors et très logiquement l'individu comme tel n'étant qu'une partie, l'individu sera entièrement annexé au tout social, n'existera plus que pour la cité, et l'on verra tout naturellement l'individualisme aboutir au despotisme monarchique d'un Hobbes et au despotisme d'un Rousseau, ou au despotisme de l'État-Providence et de l'État-Dieu de Hégel".

Selon saint Thomas, l'homme est d'abord un individu dans l'espèce et, comme tel, ne pouvant se passer de ses semblables, il est ensuite individu dans le corps social. A ce titre, il est ordonné au bien de la société. S'agit-il de sa destinée

comme personne ? Le rapport change ; la cité humaine devient ordonnée à cette destinée. La personnalité fait de l'homme un tout. L'individu est pour la cité mais la cité est pour la personne, entendons pour l'obtention de la vie morale et des biens divins, fin même de la personnalité. Personnaliste et anti-individualiste, telle est la cité thomiste.

D'une fausse conception de la personne humaine ou de sa négation, naît un internationalisme qui va jusqu'à la destruction de ces personnes morales que sont les patries. Essayons de voir la valeur de l'idée thomiste d'homme et de personne dans ce problème actuel.

Le terme internationalisme est équivoque. Suivant la synthèse idéologique où il est inséré, il a des acceptions totalement différentes. Il y a un internationalisme (la conception marxiste) où l'homme est pris pour fin dernière, et un internationalisme catholique. Le premier tend à réduire les nations à des individus pour déifier ensuite l'humanité. Le second implique un surnaturalisme et un supranationalisme, celui de l'Église universelle qui s'efforce de rassembler les hommes dans l'unité surnaturelle. Sociétés et individus sont dans l'Église. L'unité supranationale du catholicisme tend à instaurer des relations de justice et d'amitié entre les individus et entre les nations par son crédo, ses dogmes, ses préceptes évangéliques. L'un dissout les nations en individus et l'autre élève les nations à un plan transcendant, au-dessus des cultures, des races, des patries.

L'internationalisme de conception thomiste ne détruit pas les patries ; il les présuppose. C'est qu'il admet les facteurs déterminants de l'histoire comme de l'ordre moral. Quelles que soient les modalités selon lesquelles la patrie apparaît — cités grecques ou états modernes — le philosophe thomiste peut concevoir la possibilité d'une patrie européenne. C'est un peu ce qu'on appelait la chrétienté, au moyen âge. Jamais il ne songera à arrêter le plan de la Société parfaite d'après l'unité générique de l'humanité, mais d'après l'unité et la variété de ces personnes morales particulières, que sont les patries, ayant chacune une origine, une croissance, une conscience et un patrimoine national propres. Bien que, sous la poussée des nécessités économiques et industrielles, les nations modernes s'éloignent du concept de la société parfaite, elles n'en déterminent pas moins des personnes morales, juridiquement autonomes, *sui generis*, maîtresses de leur action mais surtout, riches et nécessairement jalouses de leur patrimoine de patries. N'est-ce pas en elles que les hommes arrivent à l'épanouissement de

leurs possibilités rationnelles ? N'est-ce pas par elles que leur parvient un héritage culturel digne de leur entité racique ? Saint Thomas nous avertit qu'après Dieu, c'est à ses parents et à sa patrie que l'homme doit le plus.

Le thomiste sait que, si l'amour de la patrie tourne à l'égoïsme, il devient abusif. Il admet qu'entre les patries qui forment ensemble une communauté, doivent régner des relations de justice et d'amitié. Il se sent des devoirs internationaux. Il se doit donc de collaborer, dans l'ordre spéculatif, prélude des réalisations pratiques, à l'établissement de la paix universelle par la charité dans le respect mutuel. A ce grand problème actuel, le thomisme par sa notion d'Homme, de personne, de patrie apporte des éléments indispensables de solution.

LE THOMISME ET LES MANUELS.

Cette luminosité et cette actualité du thomisme brillent aux regards de quiconque l'examine dans toute son ampleur. Ce point de vue théorique n'est pas celui du genre didactique. Le thomisme dans les manuels, voilà l'hypothèse. Quand un auteur entreprend de composer un manuel, un écueil existe qu'il ne peut pas éviter. Il est obligé de schématiser, de fractionner une doctrine essentiellement une, de recourir à des

formules, d'établir des divisions, tout cela, pour se conformer aux règles de genre didactique. Ce que le manuel apporte de clarté fractionnelle prive la doctrine même de son harmonie cohérente. Le dommage est visible dans un manuel d'histoire de la philosophie. Les manuels élémentaires qui servent de textes entre les mains des élèves, procurent trop souvent l'impression que les systèmes, s'opposant les uns aux autres, sont des théories puériles. En ces essais de nouveauté, l'élève voit des bulles de savon qu'il crève avec le pédantisme de son âge. Quoique moins apparent dans un manuel de philosophie, ce danger n'en subsiste pas moins. Tel livre devient un formulaire et verse dans "le dogmatisme badaud des théories" pour employer une expression chère à Léon Daudet, dans *Primaires*, ouvrage que l'on pourrait refaire à l'adresse de notre milieu. Réduits à quelques notions, les systèmes systématiquement opposés sont renversés d'une chiquenaude. Le texte d'enseignement se borne à la lettre de la doctrine thomiste. C'est l'esprit d'un système qui vivifie. C'est son prolongement qui compte. C'est même sa survivance dans les théories adverses qui l'illustre. En tête du cinquième cahier de sa magnifique synthèse, le Père Maréchal, S.J., écrit : "Il ne saurait être question de biffer d'un trait, six siècles de philosophie post-

médiévale, comme s'ils n'étaient qu'une parenthèse malheureuse où l'erreur n'aurait été compensée par aucun progrès ni davantage de tenter l'entreprise, absolument vaine, de penser la philosophie d'aujourd'hui avec un cerveau du XIIIè siècle, ou de parler selon le glossaire de Du Gange. Personne ne songe à cela ; le voulût-on d'ailleurs, on ne remonte pas le courant de la vie." Le professeur A. E. Taylor, d'Edimbourg, a signalé ce danger, comme il appert dans la série de témoignages que John Zybura a colligés[13] sur la scolastique dans un ouvrage révélateur. "Ce qui lui nuit le plus, c'est la prétention qu'ont certains de ses adeptes, de traiter comme nul et non avenu tout ce qui a suivi 1660. Il ne faut pas répéter saint Thomas, il faut dire ce qu'il eût dit, s'il avait eu nos connaissances."

A côté du manuel, intervient le rôle du maître. Grâce à sa culture, à son information, à ses qualités d'éducateur, c'est-à-dire, d'éveilleur intellectuel, le professeur peut faire que le thomisme ne soit pas une borne, mais un phare. Un disciple de saint Thomas doit imiter l'audace de son maître. De la pensée moderne, il lui incombe de faire ce que le Maître a fait de la pensée aristotélicienne. Faire aimer la raison, assigner le primat de l'intelligence comme une conviction, si-

[13] Op. cit.

tuer à son rang, le dernier, l'argument d'autorité, ne pas avoir peur de la science de son temps. Un novateur comme saint Thomas n'invite-t-il pas à compléter ses thèses en utilisant des siècles d'expérimentations scientifiques ? Tradition implique mouvement. Développement récuse répétition. La vérité, en soi, est immuable mais pour nous, elle est en continuelle croissance. M. de Wulf a prouvé que la méconnaissance de cette loi vitale a jadis nui à la scolastique.

NOTRE MENTALITÉ.

Cela revient à dire que le thomisme, comme le catholicisme, d'ailleurs, ne produit ses résultats que si on lui conserve son allant, son esprit, bref son dynamisme. On en fait quelque chose de statique dès que l'on s'attache exclusivement à la lettre et qu'on le réduit à un formulaire commode. Conformisme qui asservit en rendant moins humaine et moins curieuse l'intelligence, et qui n'intensifie pas sa vie à l'esprit de la doctrine. A la fin du moyen âge, l'on sait ce qu'il advient de la scolastique et de la pensée de saint Thomas. L'émiettement en recettes d'un système cohérent ouvre la voie à l'ennemi, dont l'audace croît dans la mesure où les thomistes semblent se replier sur la défensive. Après les hardiesses de saint Thomas, les thomistes perdent le goût des risques raisonnables. Les disciples n'ont

plus guère l'instinct d'assimilation du Maître dont la pensée avait assumé ce que la pensée juive et arabe avait eu de viable. L'attitude renfrognée ne convient guère au conquérant ; elle invite les offensives, de même qu'elle facilite les assauts. Telle position doctrinale comporte cependant un pire malheur ; la génération qui s'y complait ne profite pas des bienfaits qu'une doctrine en pleine vigueur peut distribuer.

L'heure vient donc où l'on peut, où l'on doit se demander ; le thomisme, tel qu'il est en soi et tel qu'il doit demeurer dans son extériorisation didactique, a-t-il imprégné la mentalité de la société et les classes instruites qui s'en sont nourries ? Dans les milieux où circulent des courants philosophiques nombreux, où s'entrecroisent des influences diverses, telle analyse apparaît difficile à détailler. Au contraire, le bilan des résultats réels s'avère d'une extrême simplicité dans les sociétés où seul, le thomisme s'enseigne, où la philosophie scolastique domine, exclusive.

Notre esprit philosophique, on le peut définir en disant qu'il est sain, mais sans éclat ; nous vivons plus de formules que de convictions ; nous sommes d'une docile réceptivité, mais faute d'assimilation intelligente et créatrice, nous manquons de cette activité qui est le corollaire de la vie : la production.

L'on sait que Monseigneur L.-A. Paquet est chez nous un des pionniers du thomisme[14]. L'histoire, comme l'opinion intellectuelle, doit placer à un rang d'honneur ses œuvres théologiques. C'est lui qui, presque seul, a instauré le thomisme — en dépit de quelles oppositions ? — à l'Université Laval, et qui en a ensuite assuré le progrès et la victoire. Il en suit les développements avec une sympathie active mais aussi avec un sincère optimisme. Il a apprécié, en ces termes, l'enseignement philosophique canadien : "Un enseignement philosophique peut manquer d'éclat, d'ampleur, d'originalité ; mais s'il se donne la tâche et s'il ambitionne, avant tout, le mérite de transmettre aux générations un trésor de vérités reconnues par l'élite des penseurs chrétiens il remplit un rôle obscur, peut-être, mais souverainement utile".

L'enseignement de la philosophie remplit, chez nous, une fonction de défense. C'est un douanier. Il assure le maintien du spiritualisme chrétien. A la conscience, il fournit les principes éprouvés qui servent d'étais à la vie sociale, comme à la vie religieuse. Il nous a immunisés contre l'erreur doctrinale. Ce rôle obscur est cependant primordial. Dans un pays où tout est à faire, la garantie que le thomisme lègue à nos ins-

14 Cf. Rapport de *Ses Noces d'or Sacerdotales*, Québec, 1933.

titutions la vitalité qu'il départit aux vérités fondamentales, voilà qui constitue un avantage inappréciable. Trop de luttes sollicitent nos énergies pour que nous sous-estimions la tranquillité qu'il stabilise. Le thomisme a été pour nos âmes un barrage contre les spéculations osées. Ce rôle souverainement utile, n'allons pas le méconnaître.

Les services que l'on peut attendre du thomisme ne sont pourtant pas tous négatifs. Étant donnée sa nature, son rayonnement, sa puissance, il doit développer une mentalité particulière. La tradition médiévale, si universelle, nous voulons dire, si accueillante à toute l'activité intellectuelle — science, art, littérature — si audacieuse dans ses applications et dans ses innovations, lui déniera-t-on la puissance d'informer une ambiance profondément humaniste ? En effet, toutes les tendances philosophiques, d'assez grande intensité, impriment dans les âmes une tonalité propre. La philosophie anglaise, de Locke à Bertrand Russell, façonne la mentalité saxonne. Même rapport entre la spéculation allemande et l'esprit allemand. De Kant à Hursel, la philosophie allemande oscille entre l'idéalisme et le criticisme. Et la philosophie française, issue de Descartes, reste d'essence psychologique, caractéristique qui

ne contredit ni la pensée de saint Thomas, ni la mystique de saint Bernard.

Or, quelles caractéristiques le thomisme nous a-t-il values ?

CARACTÉRISTIQUES PHILOSOPHIQUES.

Telles caractéristiques de notre tempéramment philosophiques sont des carences. Ce qui distingue notre prétendue formation thomiste, ce sont des qualités qui nous manquent. En d'autres termes, nous avons des attitudes indiquant que le thomisme ne nous a pas encore illuminés. Voici quelques-unes de nos déficiences dont on peut allonger la série, si l'on sait observer, et si l'on se fait du thomisme une fidèle notion.

Qui n'a pas remarqué notre instinctive frayeur[15] de la science ? En plein vingtième siècle, il est étonnant que la curiosité scientifique puisse engendrer pareille suspicion. Nous ne voulons point dire que la recherche expérimentale ne gagne pas des adeptes. Nous croyons même devoir affirmer que les savants travaillent d'une façon plus originale et plus neuve que les sages. Leur travail est trop souvent tenu pour inférieur, voilà le symptôme désolant. On oppose trop Savoir à Sagesse, comme l'ont fait les philosophes post-cartésiens. L'harmonie entre la science et la sagesse, elle a été atteinte au moyen âge. Il faut,

15 En fait de sciences, nos universités satisfont à peine aux exigences de *Deus Scientiarum Dominus*.

sans doute, tenir que la sagesse l'emporte sur la science. Mais ce n'est point diminuer la science que de la dire inférieure à la sagesse, à condition, bien entendu, que la sagesse soit assez haute pour dominer. La science, comme telle, est une noblesse de l'esprit et, c'est à cause de cela, qu'on a pu dire que Dieu est le Dieu de la science. Mais le terme science comporte deux sens : d'abord, le savoir ferme et stable, le savoir en ses hautes régions, et alors, la sagesse est comprise dans la science ; en un second sens, la science embrasse les régions moins élevées. Comme un savoir de détail, se sont les sciences particulières. Ces deux formes de savoir, science et sagesse, ont occupé diverses positions relatives dans le monde antique, dans le monde chrétien et dans le monde moderne. Quelles que soient ces occurrences historiques, il appert que la science s'est développée au moment précis où la scolastique déclinait. Est-ce faute de moyens techniques ? Est-ce à cause d'autres préoccupations de la part de la philosophie ? Les deux raisons valent. Commencée sous Descartes, la ruine de la sagesse s'est continuée avec l'apogée du kantisme et parachevée avec le scientisme. Nous assistons aujourd'hui à une renaissance fictive de la sagesse, avec la philosophie de la nature, renaissance qui va de pair avec le recul de la conception positive de la science et qui se tourne vers la philosophie pour comprendre les faits. Tentatives diverses qui devront être reprises et refondues en données philosophiques avant d'être incorporées dans une nouvelle synthèse doctrinale. Cependant celle-ci devra ne pas mépriser la science. Le thomisme devra comprendre la science contemporaine comme saint Thomas a compris la science de son temps. Si tous les peuples de mentalité thomiste se doivent de collaborer, à des degrés divers, à cette élaboration gigantesque — le mot n'est pas trop fort — il va s'en dire qu'une mentalité hostile à la science nuit à la sagesse embrassant la science, comme à la science particulière, entrant, à titre d'élément, dans la sagesse.

De ce problème capital, on peut tout ignorer, d'alpha à oméga, sans, pour cela, faire que tel problème n'ait plus son importance. Pareille attitude indique pourtant insuffisance philosophique, et, au plus haut degré, un état d'âme qui n'a rien de thomiste. Mépriser la science expérimentale, la tenir en suspicion, voilà un péché contre la sagesse. Péché qui n'en est pas complètement un d'omission. Si le thomisme constitue une spéculation qui s'appuie sur le réel, qui

ne voit que l'incuriosité scientifique, voire l'hostilité envers les sciences particulières, dénonce une scolastique, à bases de formules évidées de substance.

Deuxième insuffisance ; notre philosophie se complaît trop dans les formules. Elle s'y attarde, y trouvant les armes avec lesquelles elle démolit d'autorité tous les systèmes adverses. Serait-il possible que tous ces systèmes ne comportassent que de l'erreur ? A force de stéréotyper le thomisme, on réduit les doctrines adverses également à des formules. Formules contre formules, le jeu devient facile. La réfutation perd son caractère intellectuel pour faire appel, implicitement ou explicitement, à l'argument d'autorité. Devenu un formulaire, le thomisme abandonne vite le primat de l'intelligence. Au cours de son initiation philosophique, la jeunesse a vite fait d'accorder à un principe thomiste la valeur du *magister dixit,* dès que sur un point, s'opposent, par exemple, Descartes et saint Thomas. Notre enseignement secondaire est en grande partie responsable de cet état d'esprit primaire, c'est-à-dire, féru de jugements tout faits. Tant qu'il n'aura pas exhaussé le niveau de sa valeur humaniste, en matières de langues mortes et de philosophie, il perpétuera, inconsciemment peut-être, cette conviction que la philosophie se fond avec l'apologétique, et l'indifférence dont nos classes instruites enveloppent les sciences religieuses, elles en envelopperont également la philosophie elle-même. On a pu reprocher à bon droit aux classes dirigeantes de ne pas savoir leur catéchisme. Cela découle de la même erreur pédagogique qui explique aussi leur oubli de la philosophie. Les bacheliers qui se tiennent au courant de la littérature sont infiniment plus nombreux que ceux qui considèrent leur initiation philosophique comme un point de départ. Au contraire, c'est pour eux une étape définitivement franchie, après le bachot. Les formules sont inassimilables. Tout ce qui ne comporte pas aliment intellectuel, la vie pratique en montre vite l'inanité.

Le culte de la formule, comme passe-partout, est ridicule. La philosophie a besoin d'être sustentée comme la foi, par une pratique assidue. Aussi, est-ce l'esprit du thomisme, et non la lettre qui permet les applications fécondes aux questions actuelles. Qu'il s'agisse de littérature ou d'art, de sociologie ou de politique, de science ou de droit, on ne saurait concevoir l'incapacité radicale de nos bacheliers à appliquer un principe à une situation de fait. Une enquête, menée auprès des étudiants, manifesterait un effarement inimaginable. C'est à se demander à quoi peut avoir servi deux ans d'études philosophiques.

L'étudiant de nos factultés professionnelles ne saisit guère le lien qui rattache ses études, de droit ou de médecine, avec la philosophie. Que l'on examine ses réactions ! Que l'on lise les journaux d'étudiants auxquels il collabore ! L'on verra que nul problème ne l'intéresse. Aussi ne faut-il pas s'étonner que, dans la vie publique, il apporte une si mince collaboration aux œuvres de relèvement social et politique. Humanités et philosophie le garantissent contre toute inquiétude désintéressée. C'est la législation édifiée dans nos parlements, qui en est la preuve ; la différence est-elle si grande, somme toute, entre les lois élaborées par des législateurs qui ont connu la vraie philosophie chrétienne et celles qui émanent de législatures où règnent les philosophies modernes ?

On ne saurait alors s'étonner si notre élite, qui, encore une fois, a été toute initiée à la sociologie catholique, comme à la philosophie thomiste, est ignorante du tragique de notre situation. Nous abordons ici le terrain national. N'en soyons pas surpris. Il semble que la philosophie thomiste fournit, pour telles luttes, certains principes directeurs. L'inadaptation de l'enseignement philosophique à notre situation concrète est cause que dans les problèmes canadiens-français et, dans les questions simplement canadiennes,

nous n'apportons rien de neuf. La routine du sens commun nous oriente bien plus que le réalisme thomiste. A ce jeu, nous perdons graduellement la directive de notre vie nationale et nous privons la vie canadienne des apports qu'elle est en droit d'attendre d'une population dont l'élite est censée posséder la vérité sociale. Les Anglo-Canadiens sont peut-être imbus d'empirisme ; ils savent cependant le mettre, d'instinct, au service d'une culture et d'une civilisation. Nous versons aussi dans l'empirisme, mais dans un empirisme qui n'a de source qu'un vil instinct grégaire. On se plaint que la législation économique, ce que les anglophones appellent *industrial legislation,* nous enserre et nous égorge. En perdant l'originalité que nous octroyait la possession de la Vérité, nous devenons à la merci de la force brutale. Il arrive que l'on se plaigne de la limitation croissante de notre influence. Exacte vérité et d'une évidence cruciale. Il importerait peut-être qu'au cours d'un examen de conscience, notre élite, issue de nos collèges classiques, dit-on dans les conventums, médite sur ses péchés d'omission. De nos humanités, de notre thomisme, faisons-nous autre chose qu'une matière de concours ? Ne s'y trouverait-il pas des règles de vie individuelle et nationale ? Si la valeur d'une culture y réside pour une bonne part, en faisons-nous des

arguments[16] en face d'une majorité pour qui nous devons être une apologétique vivante ? Dans un milieu agnostique et empirique, le thomisme ne doit-il pas apporter quelque chose de nouveau, non en soi, mais de traditionnel, ce quelque chose d'original, de fécond et d'apaisant que nos concitoyens sont en droit d'attendre de nous ?

16 Le thomisme, la sociologie catholique, le droit romain, voilà l'axe de notre culture dont le développement intensif, en même temps qu'il nous caractérisera, profitera à la patrie canadienne, pays à double culture.

Livre deuxième

QUELQUES FLEURS

Avant Æterni Patris — Depuis Æterni Patris — Les universités et le thomisme — Les universités canadiennes — L'Université d'Ottawa — La revue de l'Université — L'Université Laval — Un précurseur — L'Université de Montréal — L'Institut d'Études Médiévales — L'Académie canadienne Saint-Thomas d'Aquin — Le rôle de la philosophie à l'Université — Promotion culturelle — La philosophie de l'esprit — L'idéal à atteindre.

QUELQUES FLEURS

SI la réalité, vue dans son ensemble, nous montre nombre de déficiences, il ne faudrait pas croire que nos institutions d'enseignement ont été sourdes aux appels en faveur d'une intensification dans l'étude du thomisme. La banalité de notre mentalité, au point de vue philosophique, est due à des conditions particulières et locales ; l'absence de traditions intellectuelles et le mépris du travail personnel expliquent bien des lacunes. La grande explication de notre anémie philosophique est pourtant d'ordre historique. N'allons pas oublier qu'avant 1879, alors que Léon XIII publiait sa célèbre encyclique *Æterni Patris*[1], le thomisme avait singulièrement déchu dans l'estime des maîtres ; il avait été relégué à un rang inférieur, dans la pratique

[1] Cf. *La Revue Dominicaine*, (mai et septembre 1929) deux articles du R. P. Villeneuve, o.m.i. *Le thomisme avant et après l'encyclique Æterni Patris.*

de l'enseignement. Nous avons montré que notre thomisme fut fort dilué sous le régime français. Il s'est fait plus orthodoxe sous le régime anglais. Pendant un siècle, il a reflété l'éclat moyen que le thomisme projetait en Europe, éclat encore atténué par des obstacles particuliers à notre milieu. Une routine s'est alors établie que les efforts déployés, depuis 1879, n'ont pas encore complètement supplantée.

AVANT *ÆTERNI PATRIS*.

Alors que le thomisme était très pusillanime, en 1875, l'épiscopat de la province de Naples, patrie de saint Thomas, et le collège de la capitale demandaient au Saint-Siège que le Docteur Angélique fût déclaré patron de toutes les écoles. Au rationalisme qui s'insinue dans la théologie, on veut opposer le barrage solide de la pensée de l'Aquinate. Les requérants citent une lettre de Pie IX à l'Académie de Naples : "Tous les maux, déclare le Pape, qui nous accablent proviennent de la négligence et de l'abandon de la saine doctrine. On ne pourra arracher la racine même de ces maux avec plus d'aptitude et d'efficacité que par la doctrine de saint Thomas, qui réunit, en un seul corps, la science universelle basée sur des principes inébranlables". Et les suppliques affluent très nombreuses. En

moins de deux ans, cent cinquante demandes parviennent à Rome. On y remarque les demandes de quatre cardinaux, réunis à Bordeaux, un Français, un Irlandais, deux Italiens et la pétition collective des généraux d'Ordres ; ceux des Franciscains, des Conventuels, des Capucins et du Tiers-Ordre régulier de Saint-François. Cette unanimité s'explique : le patronage de saint Thomas laissera à chaque école la liberté d'opinions. Il ne faut pas être surpris, outre mesure, si ce renouveau est considéré d'une façon large et relative. C'est que, jusqu'à cette époque, tous les papes ont bien exalté la primauté de l'Aquinate sur les autres docteurs, mais il appartenait à Léon XIII de prendre, en quelque sorte, au compte de l'Église, le thomisme, quant à ses principes, à sa méthode, à ses doctrines.

Le 3 février 1877, la S. C. des Rites considérait les deux cents suppliques au dossier du patronage de saint Thomas, mais le promoteur de la foi émit certaines objections de droit positif. On jugea que le sentiment universel ne s'était pas suffisamment affirmé. L'année suivante, Léon XIII succéda à Pie IX. Le nouveau Pape résolut de provoquer, de susciter, d'appeler même le sentiment général.

Un mois après son avènement, dans l'encyclique *Inscrutabili Dei Consilio*, il attirait, par la

force de sa doctrine, l'attention des politiques, en exposant comment l'Église était le seul fondement solide de la civilisation, en rappelant à quel point elle avait développé les sciences et les arts. Pour vaincre les erreurs modernes, il recommanda l'enseignement chrétien de la philosophie, "de laquelle, écrivait-il, dépend en grande partie la vraie direction des autres sciences et qui, loin de tendre à renverser la divine révélation, se réjouit, au contraire, de lui applanir la voie et de la défendre contre ses assaillants, comme l'ont fait, par leur exemple et leurs écrits, le grand Augustin et le Docteur Angélique et tous les autres maîtres de la sagesse chrétienne".

Cette philosophie catholique, Léon XIII n'allait pas tarder à la révéler au monde. Le 4 août 1879, son encyclique *Æterni Patris* recommandait l'étude du saint docteur Thomas d'Aquin dans les écoles du monde entier. Ce document, et ceux des autres papes sur le même sujet, ont eu un profond retentissement sur la pensée ecclésiastique, voire laïque, jusqu'à nos jours. C'est la grande charte du thomisme. On y lit l'éloge de l'Aquinate et la synthèse de sa pensée dont le pape rappelle la profondeur, l'universalité, la célébrité et le rôle vainqueur. Habile dialecticien, il prévient les objections. Il affirme ne pas vouloir qu'on répète servilement le Maître. Il ne

veut "certes pas improuver ces savants vigoureux qui emploient, à la culture de la philosophie, leur talent, leur érudition, ainsi que les richesses des inventions nouvelles... Tous ces éléments concourent au progrès des sciences". L'encyclique ne prône pas les théories scientifiques du moyen âge. "S'il s'y trouve, y lit-on, dans les docteurs scolastiques quelque question trop subtile, quelque affirmation inconsidérée ou quelque chose qui ne s'accorde pas avec les doctrines éprouvées des âges postérieurs, qui soit dénué, en un mot, Nous n'entendons nullement le proposer à l'imitation de Notre siècle". Léon XIII avait atteint son but. De toutes parts affluèrent les adhésions. Le 4 août 1880, par le bref *Cum Hoc sit*, il proclamait le Docteur Angélique, patron des Universités, Académies, Lycées et Écoles catholiques de tout l'univers chrétien. "Sa doctrine est si simple, proclamait le Pontife, qu'elle comprend, comme une mère, toute la sagesse découlant des anciens. Tout ce qui a été dit avec vérité ou disputé avec sagesse par les philosophes païens, les Pères et les Docteurs de l'Église, les hommes éminents qui ont fleuri avant lui, non seulement il l'a connu à fond mais augmenté, achevé, assimilé, avec une si lumineuse transparence, une façon si parfaite de procéder, une telle propriété de termes, qu'il semble avoir laissé la faculté de

l'imiter, mais enlevé le pouvoir de le surpasser". De ces lignes s'inspira de nos jours Pie XI proclamant l'Ange de l'École, le Docteur commun de l'Église Universelle.

DEPUIS L'ENCYCLIQUE.

Æterni Patris a déclenché le grand mouvement thomiste qui s'accentue de nos jours, grâce à la curiosité toujours plus grande et à l'information toujours plus sûre que l'on a du moyen âge. Avant 1879, le thomisme manquait d'éclat ; les thomistes, d'audace et de confiance. Cependant, on ne pourrait expliquer la rapidité de la rénovation sans un nombre fort respectable de philosophes capables d'épauler l'entreprise de relèvement doctrinal. Comme cause extrinsèque du succès, il convient d'assigner la misère intellectuelle de l'époque. Le besoin d'une synthèse solide se faisant sentir avec acuité, des penseurs se trouvant disposés à le satisfaire, deux conditions qui, entre bien d'autres, ont favorisé la renaissance. L'histoire garde le nom de ces artisans renommés ; d'abord les premiers membres de l'Académie romaine de saint Thomas d'Aquin, fondée le 15 octobre 1879 : François Satolli, Benoit Lorenzelli, le Père Gaudenzi, dominicain, les Pères Jésuites, Liberatore, Conroldi et Mazellam, le professeur Fontana, l'avocat Fabri, le professeur Talamo ; en Allemagne, Joseph Kleutgen ; en Espagne, l'archevêque Gonzalez ; en France, Goudin, Domet de Vorges, Mgr de la Bouillerie, Mgr Pie ; en Italie, Sanseverino, Zigliara, les deux frères Pecci.

Léon XIII lui-même, il va sans dire, se tint à la hauteur de son rôle de pape docteur. Jamais, il ne manquait une occasion de redire sa foi au thomisme. Ses encycliques sont d'ailleurs des commentaires de la doctrine du Maître et il y aurait un beau sujet de thèse de doctorat dans la synthèse philosophique des encycliques depuis cinquante ans. Tous les papes, depuis lors, se sont fermement appuyés sur saint Thomas. Pie X s'est prononcé sans équivoque. "S'écarter de l'Aquinate, dit-il dans *Pascendi*, surtout en métaphysique, ne saurait aller sans un grave détriment". "Quand nous prescrivons la philosophie scolastique, dit-il dans le même document, ce que nous entendons surtout par là, ceci est capital, c'est la philosophie que nous a léguée le Docteur Angélique". Nous lisons dans le *Motu Proprio Doctoris Angelici* : "Parce que nous avons dit qu'il fallait suivre surtout la philosophie de saint Thomas et que nous n'avons pas écrit uniquement, certains se sont persuadés qu'ils obéiraient à notre volonté ou du moins ne lui seraient pas contraires, s'ils prenaient indistinctement pour la

suivre, ce qu'un autre des Docteurs catholiques a enseigné en philosophie, bien que cela fût opposé aux principes de saint Thomas. Mais en cela, ils se sont grandement trompés... Que si la doctrine de quelque autre auteur ou saint a été jamais approuvée par Nous ou Nos Prédécesseurs, avec des louanges particulières et de telle sorte qu'aux louanges s'ajoutât le conseil et l'ordre de la répandre et la défendre, on comprend facilement qu'elle a été approuvée dans la mesure où elle était cohérente aux principes de saint Thomas ou n'y opposait aucunement". Pie XI, par la lettre-encyclique *Studiorum Ducem,* déclare officiellement que toutes les prescriptions antérieures doivent être rigoureusement observées. Il proclame saint Thomas le Docteur commun de l'Église qui fait sienne sa doctrine comme l'a déjà affirmé Benoit XV dans *Fausto appetente die,* pour le sixième centenaire de saint Dominique. La rédaction des vingt-quatre thèses fondamentales, comme les stipulations du Droit Canon, clot la série des déclarations officielles. Il y a en matière ecclésiastique[2] peu de sujets doctrinaux qu'étaye pareil ensemble de textes pontificaux, d'une précision aussi nette, d'une concordance

[2] Cf. *La Revue Dominicaine* (janvier 1928), chronique canonique du Père Aug. Leduc, O.P. L'auteur y a colligé toutes les déclarations de Rome en faveur du thomisme dans les dix précédentes années.

aussi parfaite, d'une constance aussi soutenue. Trêve de tergiversations. La demi-obéissance ne se peut expliquer que par la persistance d'amours-propres individuels. Le temps et la montée des générations nouvelles auront tôt fait d'émietter les scories des traditions d'écoles.

LES UNIVERSITÉS ET LE THOMISME.

On s'inquiète, en certains milieux français, de l'esprit européen. Avec des armes diverses, on entend courir à la défense de l'occident. Enjeu légitime qui appelle les nouvelles croisades. On peut, semble-t-il, élargir le problème. S'il va de soi que l'Europe se trouve à un tournant tragique de sa course civilisatrice, il est un problème qui domine toutes ces préoccupations. C'est le problème de la chrétienté. Deux rivaux s'opposent : à la chrétienté enorgueillie par ses progrès scientifiques, tout l'Orient millénaire, figé dans sa mystique, reproche une civilisation toute matérielle. Or, s'il y a lieu d'admettre un relèvement des esprits et une épuration du concept de civilisation, dans la chrétienté, pourquoi, une obéissance plus sereine aidant, ne pas se convaincre que le thomisme qui a fait vivre à l'humanité les plus harmonieuses années de sa durée peut encore assurer son évolution ? Ce qui donne au thomisme son immense valeur aux yeux de l'É-

glise, c'est son universalisme. "L'immense valeur du thomisme, écrit excellemment le Père Woroniecki, aux yeux de l'Église, consiste précisément en ce qu'il n'est pas la doctrine d'un homme, mais la synthèse de la pensée humaine. Il aurait répugné à saint Thomas de construire une doctrine particulière, qui fut son invention ; selon lui, l'œuvre d'un homme a peu de valeur en comparaison avec l'œuvre des générations entières. Si donc la doctrine philosophique du christianisme porte son nom, ce n'est pas du tout au même titre que tel ou tel système philosophique porte le nom de tel ou tel penseur".

Ainsi qu'il convenait, c'est dans les universités romaines que le thomisme a pris son impulsion : la Grégorienne, la Sapience, la Propagande, la Minerve, le Collège Angélique, etc. Louvain, Fribourg, les universités catholiques de France et les autres, répandues dans le monde entier, ont contribué, à des degrés divers et d'une façon plus ou moins rayonnante, à la propagande des directions doctrinales en matière de philosophie. Le cachet propre des universités romaines, c'est la catholicité de leur clientèle. Il en résulte que l'enseignement dans les autres pays se moule sur ce modèle. Il semble bien que les Frères Prêcheurs ont été les plus efficaces promoteurs du thomisme. Maintes universités catholiques leur

confèrent les chaires de philosophie. C'est dans cet Ordre que se recrutent les plus célèbres commentateurs du Maître. Certains de leurs couvents, comme le Saulchoir, "l'endroit le plus cultivé que je connaisse", a dit Étienne Gilson, et l'*Angelico,* des philosophes dominicains, comme les Pères Pègues, Mandonnet et Garrigou-Lagrange, se sont acquis, par leurs œuvres philosophiques, une réputation mondiale. Benoit XV faisait l'éloge suivant des Dominicains : "Cet Ordre, disait-il, mérite d'être loué non pas tant de ce qu'il a été la famille du Docteur Angélique que parce que jamais, dans la suite, il ne s'est écarté de sa doctrine, même de l'épaisseur d'un ongle". La Compagnie de Jésus et l'Ordre des Frères Mineurs, sous quelques réserves dont il ne faut pourtant pas outrer l'importance, ont fourni une généreuse collaboration, par l'enseignement et les œuvres. C'est à Quarachi, au couvent Saint-Antoine, que quelques moines canadiens-français travaillent aux archives franciscaines. Le Père Ephrem Longpré y jouit d'une renommée européenne comme médiéviste.

LES UNIVERSITÉS CANADIENNES.

Et la modestie et la véracité nous obligent à dire que ni la théologie ni la philosophie n'ont atteint, chez nous, semblable élévation. Si l'op-

timisme peut nous rendre fiers de nos universités, le réalisme nous contraint à partager l'opinion mémorablement juste de Son Éminence le cardinal Villeneuve sur le rôle des universités, écoles de haut savoir et centres de culture. Nos universités en sont encore à la période de défrichement, devant, en même temps que leur organisme propre, se créer une ambiance au sein d'une société effroyablement hostile à la recherche désintéressée. L'Université de l'Angelico compte le Père Garrigou-Lagrange et son compagnon, le Père Hugon ; la Grégorienne, le Père Vermeersch ; la Propagande, le cardinal Lepicier. De même des philosophes de renom illustrent les autres universités catholiques. Qui ignore le labeur fécond de Louvain, avec le cardinal Mercier, M. Nys et de Wulf ? Qui oublie le rôle du Père Mandonnet, à Fribourg ? A peine notre élite vient-elle de soupçonner l'action de Jacques Maritain et d'Étienne Gilson, au Collège de France et à l'Université catholique de Paris, que ces deux penseurs sont accaparés par Toronto[3]. Ouvrages et revues propagent la doctrine thomiste : les "*Études*" des Jésuites, la plus connue en notre province, la "*Revue Thomiste*", la "*Revue des sciences philosophiques et religieuses*" et la "*Vie intellectuelle*" des Dominicains, trois

[3] *Institute of Mediaeval Studies.*

revues franchement thomistes dont il serait intéressant de savoir la circulation au Canada français.

Prolonger cette comparaison dans l'ordre abstrait comporterait quelque chose d'extrêmement décevant. Il vaut mieux tenir compte de la situation concrète. Il ne manque pas de clercs qui ont fait des séjours d'études dans ces milieux européens de haute culture philosophique. Ils y ont acquis une indéniable sûreté de doctrine. Revenus au pays, ils n'y ont pas trouvé l'ambiance propice à la production des œuvres qui seules, en définitive, attestent la maîtrise d'une science. Alors qu'ailleurs tout incite à la production et à l'apostolat intellectuel — le stimulant de la philosophie moderne, la nécessité de pourchasser l'erreur, l'avidité de la jeunesse inquiète et assoiffée de doctrine — tout, chez nous, rend le travail philosophique quasi-impossible. Ce n'est pas que nos frontières arrêtent l'erreur ; ce n'est pas que les fausses philosophies ne s'immiscent en nos âmes ; ce n'est pas qu'une certaine jeunesse récuse la direction de vrais maîtres. Ces besoins apparaissent à l'état trop latent, pour qu'on croie devoir recourir à l'action. Le primat de l'intelligence ne dominant point, le spiritualisme de la foi et le culte de l'autorité, même dans le domaine des affaires rationnelles,

dispensent des ratiocinations qui lassent. La philosophie ne nous donne pas d'encéphalite aigüe.

L'encyclique *Æterni Patris* a eu pour effet de ramener notre enseignement de la philosophie au franc thomisme. Quel cycle de notre enseignement ? — Le secondaire. Au fait, chez nous, la philosophie resta jusqu'à ces dernières années une matière d'enseignement secondaire. Le baccalauréat obtenu, la très grande majorité de notre élite ne pousse pas plus loin sa culture thomiste, excepté quelques clercs qui, après le grand séminaire, vont conquérir un doctorat en philosophie en Europe et quelques très rares laïques, gradués des facultés de philosophie des Universités de Québec et de Montréal. Le nombre de ces laïques est extrêmement petit, tant l'initiation philosophique semble avoir sevré la masse de nos bacheliers. En métaphysique, l'on a guère pensé et encore moins produit. Nous nous sommes assez bien défendus contre le rationalisme, le kantisme et le bergsonisme. Victoire sans mérite très grand, en somme, vu notre irréfragable incuriosité. Cette défense toute négative explique le peu d'influence, son inefficacité même, sur les laïques, en matière doctrinale. Nos universités ont formé des clercs convaincus de la valeur du thomisme, mais qui n'ont pas produit, qui se sont satisfaits du prestige de Mgr L. A. Paquet, en

lisant ses œuvres, sans en puiser inspiration et fécondité. Quant aux laïques, peu ont poussé leurs études philosophiques assez loin pour se faire du thomisme un aliment et une lumière. Les circonstances sociales expliquent le peu de participation des laïques au mouvement thomiste, chez nous. Cette abstention pose tout de même un problème qui reste à résoudre. Nous sommes convaincus que le thomisme deviendra un mot vide de sens s'il n'informe pas davantage toute notre élite. Le thomisme n'a rien à gagner en prenant ou en gardant l'allure d'une science de séminaire. Nos universités n'adopteront le rôle qui leur convient que si le thomisme en illumine les initiatives et si des laïques surgissent, à qui on aura fait des conditions de vie spéciale, pour qu'à l'élaboration doctrinale ils puissent travailler d'une façon analogue à la façon dont l'Église convie les laïques à l'action catholique.

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA.

Bientôt nonagénaire, l'Université d'Ottawa[a] fut fondée en 1848, par Mgr Eugène Guigues, évêque-fondateur du nouveau diocèse d'Ottawa. Il confia la direction de cette maison d'enseignement secondaire à ses frères en religion, les Oblats de Marie Immaculée. En 1866, le Collège de Bytown obtenait du parlement canadien une charte

universitaire d'État. Vingt-trois ans plus tard, Léon XIII l'élevait au rang d'université pontificale et lui conférait tous les privilèges que l'Église octroie aux écoles ressortissant à sa juridiction. Depuis quelques années, l'Université d'Ottawa consacre le meilleur de ses énergies au développement de ses facultés ecclésiastiques. Celles-ci traversaient une période d'intense réorganisation quand furent promulguées, le 23 mai 1931, la Constitution apostolique *Deus Scientiarum Dominus* et les Ordonnances de la Sacrée Congrégation des Séminaires qui en précisent le mode d'application. L'Université d'Ottawa se conforma rigoureusement aux directives du Saint-Siège, en adaptant règlements et programmes aux exigences des nouveaux décrets. La révision terminée et ce, dès le mois de juin 1932, les statuts amendés étaient présentés à Rome pour recevoir l'approbation définitive, le 5 novembre 1934. L'université des Oblats figure parmi les premières institutions de nouveau approuvées par le Siège apostolique, après la publication de la *Ratio Studiorum* ; elle fut même la première en Amérique et la quatrième dans l'univers à recueillir cet honneur.

Au nombre des facultés canoniques, figure la faculté de Philosophie, érigée en 1889 et qui fut conduite parallèlement à la faculté des Arts, jusqu'en 1931. Réorganisée, elle donne maintenant quatre années de cours distincts, complètement indépendants et plus spécialement orientés vers le travail personnel et scientifique. Le but est de procurer à la jeunesse que les disciplines de la pensée intéressent une formation philosophique très robuste. La philosophie scolastique, à cette fin, occupe la primauté et demeure la matière principale de l'enseignement. Toutefois, on insère au programme de la philosophie proprement dite, des cours de psychologie expérimentale, de biologie, de physique, de chimie et de mathématiques. Les sciences sociales répondent aux exigences de notre temps et de notre pays. La faculté confère le baccalauréat, à la fin de la deuxième année d'études ; la licence, à la fin de la troisième et le doctorat, à la fin de la quatrième année. Au cours sont adjoints des exercices pratiques ou *seminarii*.

L'action de ce centre thomiste ne fut pas aussi restreinte que d'aucuns l'insinuent, encore qu'il n'atteignit guère plus qu'ailleurs l'élément laïque. Dans ces chaires de philosophie, défilèrent des maîtres qui, pour avoir assez peu publié, ont fait œuvre louable. Les premiers professeurs, formés à la Grégorienne, s'en inspirèrent. Un commerce plus intime avec Cajetan et Jean de Saint Thomas, rendit la seconde équipe aussi puissante et

sûre. Entre plusieurs, citons trois noms : les Pères Filiâtre, Faure et Blanchin. C'est surtout depuis *Deus Scientiarum* que la faculté prend de l'envergure. Comme un ancien maître le Père Lacoste, membre de l'Académie romaine de Saint-Thomas, le Cardinal Villeneuve fut, durant son professorat, un des plus ardents défenseurs du thomisme. Éveilleur intellectuel pour ses disciples et polémiste redouté par ses adversaires, c'est lui qui fonda la Société Thomiste d'Ottawa.

LA REVUE DE L'UNIVERSITÉ.

Grâce au rayonnement de l'Université des Oblats, à l'Institut d'Études Médiévales, au Couvent des Dominicains, à la Société d'Études religieuses, à la Société Thomiste, à la Société des Conférences, il s'intensifie dans la capitale fédérale un fort mouvement intellectuel. Le thomisme y participe, en bénéficie même. Il se pratique entre ces organismes une osmose bienfaisante. La *Revue de l'Université d'Ottawa,* avec son supplément, constitue la revue qui fait la plus large place aux questions philosophiques. Trimestrielle de sa nature, elle déborde de vie. Elle diffuse autant de doctrine avec ses quatre livraisons que quelques autres avec leur distribution

mensuelle. Elle prolonge le rayonnement de l'université et en assure la bienfaisance.

L'UNIVERSITÉ LAVAL.

En 1851, les évêques canadiens, réunis à Québec pour le premier concile provincial, avaient émis le vœu qu'une université catholique et française fût créée le plus tôt possible. C'est au Séminaire de Québec[4] qu'ils demandèrent de faire le sacrifice d'argent et d'hommes nécessaires pour une pareille entreprise. Le séminaire ne se déroba pas aux responsabilités qu'on le priait d'accepter. Pour rappeler son propre fondateur, il donna à l'université nouvelle le nom de Laval. La charte royale qui donnait à l'Université son existence officielle et sa personnalité civile fut signée à Londres par Sa Majesté la reine Victoria, le 8 décembre 1852. L'année suivante, le 6 mars 1853, le Souverain Pontife Pie IX, par un bref apostolique, accordait à l'archevêque de Québec le pouvoir de conférer les degrés en théologie aux étudiants ecclésiastiques de l'université. Ce fut en 1876 seulement que Rome accorda à l'Université Laval sa charte pontificale et lui donna, par la bulle *Inter varias sollicitudines,* l'érection canonique.

[4] Cf. Annuaire général de l'Université Laval.

Avant 1852, l'enseignement de la philosophie se calquait sur celui du Séminaire de Québec, mais Laval n'existant pas encore, il manquait d'unité de direction. Nous avons rappelé qu'en d'autres séminaires se dévouaient des maîtres au service de la scolastique. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir les monographies de collèges. C'est cependant à partir de la fondation de l'Université Laval que la philosophie prend de l'envergure et de la convergence ; dès lors, la philosophie devient plus authentiquement et plus officiellement thomiste.

C'est le 9 septembre 1879 que l'Université Laval, un mois après l'encyclique *Æterni Patris,* s'empressa d'adopter au Conseil la résolution suivante : "Résolu de conformer l'enseignement philosophique à la dernière encyclique de Léon XIII". Quelques mois après, la *Somme philosophique* du cardinal Zigliara, des Frères Prêcheurs, fut choisie comme manuel. Et ce manuel fut remplacé, il y a quelque vingt-cinq ans, par le texte de M. l'abbé Lortie. Cet ouvrage est encore en usage. Les mêmes raisons qui lui ont valu de remplacer Zigliara valent pour son propre remplacement. Mais voilà tout un problème dont la discussion n'entre pas dans le cadre de cette étude.

Le caractère thomiste de l'Université Laval est

évident. Elle a reçu, à cet effet, les plus hautes louanges de la Sacrée Congrégation des Études. "L'Université Laval, disait l'Éminentissime Cardinal Préfet de cette congrégation romaine, a toujours été fidèle à suivre les directions du Saint-Siège. Elle ne m'a donné que des consolations". Tel étant l'attachement à saint Thomas, il était naturel que Laval célébrât le sixième centenaire de sa canonisation, le 7 mars 1924. Elle l'a fait en des fêtes inégalées ailleurs. Elle a également commémoré, en 1928, le cinquantenaire d'*Æterni Patris*[5]. Célébration solennelle rendue possible par un esprit universitaire du meilleur aloi, esprit universitaire qui se manifeste d'ailleurs, chaque année, à l'occasion de la fête du 7 mars. Tout cela contribue à situer la philosophie au rang qui lui convient dans une université catholique, en même temps qu'à créer un climat moral et doctrinal, une ambiance spéciale, imbue de spiritualisme thomiste, par quoi une université catholique peut seule différer d'une université agnostique. Un homme a polarisé et dirigé le mouvement thomiste : une des gloires les plus nobles de Laval, c'est Mgr L. A. Paquet, à qui la *Revue Dominicaine* a rendu ce témoignage : "Vous avez été parmi les initiateurs du

[5] Cf. *La revue dominicaine,* (juillet-août 1929) *Le cinquantenaire de l'encyclique Æterni Patris à Laval,* article de l'abbé Charles-Omer Garant.

mouvement thomiste chez nous, et de tous le plus efficace, puis vous êtes resté le maître".

Les œuvres de Mgr Paquet ont attiré sur ce penseur l'attention de l'élite intellectuelle. Ses *Commentaires* sur la Somme théologique sont étudiés et consultés à l'étranger. Chez les laïques, ses œuvres de vulgarisation sociales sont mieux connues. Que de références n'y ont pas été faites ! On peut dire que toute une génération a trouvé lumière et direction doctrinale dans l'œuvre écrite de notre théologien national. Le malheur veut qu'il n'ait pas eu d'imitateurs. Personne n'a guère suivi l'exemple de son labeur de recherche. L'histoire des idées n'existe à peu près pas en notre littérature. Mais une conclusion de Mgr Paquet, à la fin d'une étude historique, permet de soupçonner que le thomisme a toujours eu, chez nous, des partisans : "L'arbre nourri de la sève d'Aristote et de saint Thomas florissait en terre canadienne".

UN PRÉCURSEUR.

Tel fut sans doute Stanislas Désaulniers[6]. L'historien du séminaire de Nicolet nous apprend qu'en 1828-29, il fut, au collège Saint-Raphaël, un collégien d'une pensée vigoureuse. Ce collège subissait alors l'enseignement philosophique importé des séminaires de France, enseignement légèrement teinté de cartésianisme. Un jour, le jeune Désaulniers subit l'emprise de Félicité de La Mennais, à travers une lecture de l'*Essai sur l'indifférence*. Après sa philosophie, le collégien fut agréé dans son clergé par Mgr Plessis, et envoyé faire sa théologie, tout en enseignant, au Collège de Saint-Antoine, c'est-à-dire au Séminaire de Saint-Hyacinthe, où il passa toute sa vie sacerdotale. Il y enseigna la philosophie de 1831 à 1840. D'enthousiasme, il fut mennaisien. La tradition voulait alors que les élèves fussent aux examens de fin d'année questionnés par les plus compétents auditeurs, clercs et laïques. Le 5 août 1833, les philosophes maskoutains subirent le feu des questions de Messire Odelin, curé de Saint-Hilaire. Interrogatoire tragique où le professeur dut intervenir à la rescousse de ses disciples. Telle discussion fit douter les partisans extrêmes de de La Mennais. L'année suivante, la lettre de Grégoire XVI, *Singulari*, et l'encyclique *Mirari Vos* y vinrent éclairer le zèle de chacun. Pleinement soumis aux directions de Rome, l'abbé Désaulniers vécut une période d'inquiétude douloureuse. Traversant le cartésianisme, la philosophie de l'école écossaise, l'éclectisme français et les diverses formes de l'ontolo-

[6] Cf. *La revue dominicaine*, (oct. 1927), *Pour l'histoire du thomisme au Canada*, par le R. P. Papillon, O.P.

gisme de Malebranche, le professeur en arriva aux œuvres d'Antoine Goudin. C'est dans la *Philosophie* de Goudin que M. Désaulniers prit contact avec la scolastique. Cette étude révéla au jeune professeur la plénitude tant recherchée. Goudin fut un guide qui dirigea son lecteur vers saint Thomas lui-même. Ce fut dès lors et jusqu'en 1868 un épanouissement du thomisme ; action auprès des élèves du séminaire ; traduction française de la plus grande partie de la *Somme théologique,* conférences à l'Institut Médical de Montréal sur "la synthèse la plus ferme et la plus cohérente". Ainsi se résume magnifiquement l'œuvre d'un prêtre de chez nous, trente ans avant *Æterni Patris.* L'abbé Désaulniers fut-il le premier initiateur du retour aux disciplines thomistes ? Son biographe, Mgr Choquette, affirme qu'il en fut "l'un des premiers, sinon le premier". En tout cas, la première manifestation publique de foi thomiste, la première tentative d'apostolat philosophique, furent celles du professeur de Saint-Hyacinthe. Son apparition, vers 1849 et 1850, devant des auditoires laïques de Montréal, où il expose hardiment et nettement la suprématie du thomisme, voilà un authentique essai de renaissance thomiste auprès des laïques.

Et le professeur et l'œuvre ne survivent que

grâce à une monographie de collège, d'ailleurs très bien faite. Seul l'historien Joseph-Louis Perrier les signale. L'initiation au thomisme s'est faite chez nous dans la plus lucide et la plus complète orthodoxie. Cependant dans l'enquête menée par l'abbé Zybura, notre pays ne figure que dans la rubrique des *Opinions of Non-Scholastic Philosophers on Scholasticism.* L'opinion des professeurs Wright, de l'Université du Manitoba et Brett, de l'Université de Toronto, est toute négative. Et l'on sait l'appréciation[7] du Père Van Becélaère, O.P., affirmant qu'il n'y a, au Canada, que de grandes espérances.

Le mot espérance est juste si l'on veut signifier que bien peu d'œuvres écrites manifestent notre vie philosophique. Il est pour le moins réticent, s'il entend dire que tout notre enseignement n'évolue pas dans l'orbite de la scolastique. Or, telle est la vérité. Cette orientation a été donnée à notre vie par l'Université Laval et les collèges qui s'y sont graduellement affiliés. L'action de Mgr Paquet est décisive et dominante à cet égard. Le rapport de ses noces d'or sacerdotales enlève tout doute légitime. A son exemple, et parce qu'on savait Laval bien ferme envers le thomisme, tous les collèges en ont été des bastions.

[7] *Histoire de la philosophie en Amérique.*

Il convient de dire que les circonstances n'ont permis qu'assez tard, après la fondation de l'Université, d'organiser l'enseignement universitaire de la philosophie. Celle-ci est demeurée une matière d'enseignement secondaire et, comme les langues mortes, la philosophie n'a pas attiré vers l'université une jeunesse avide de parfaire et de pousser plus loin l'étude du thomisme. Un fait frappe quand on examine l'histoire du développement universitaire, au Canada. L'embryon des centres universitaires protestants, qu'il s'agisse de McGill ou de Toronto, c'est le département de philosophie, qui correspond, en notre nomenclature, à la faculté. Une bibliothèque, voilà le nucléus central de l'université anglo-canadienne. L'âme qui l'informe, c'est la philosophie. Cela tient à la nature du système même. Les années du cours universitaire, de belles-lettres à la philosophie seconde année, se passent, chez nous, dans les divers collèges. Chez les Anglo-canadiens, ces dernières années du cours classique se déroulent à l'université même, dans l'*arts building*. Voilà pourquoi la philosophie se trouve le centre de l'université anglaise, où chaque faculté comporte un *Graduate School* après le baccalauréat, pour l'obtention de la maîtrise ou du doctorat en philosophie. Dans notre système, il en va tout autrement.

Aussi, jusqu'à ces dernières années la philosophie figurait à tous les degrés de notre enseignement : enseignement primaire supérieur, écoles normales, collèges classiques. Elle figurait partout, excepté à l'université. Les facultés de philosophie sont des additions toute récentes à notre enseignement universitaire, longtemps synonyme, chez nous, d'enseignement professionnel. Cette lacune est maintenant comblée. La philosophie couronne, avec la faculté de théologie, notre enseignement universitaire. Elle peut y remplir une fonction rectrice.

Dès 1884, l'Université Laval adoptait la philosophie scolastique, selon saint Thomas d'Aquin. Ce mot d'ordre officiel, mis en application au Petit Séminaire, a ensuite eu sa répercussion sur les collèges affiliés. Ce n'est cependant qu'en 1926 qu'un organisme était mis sur pied pour l'enseignement supérieur de la philosophie : l'*École supérieure de Philosophie*. En 1932, cette école devint l'*Institut supérieur de Philosophie,* aujourd'hui dénommé Faculté de Philosophie de l'Université Laval[(b)]. Cette faculté a pour but la préparation des candidats à la licence et au doctorat. L'enseignement porte spécialement sur les thèses fondamentales de la *philosophia perennis* dont on fait la synthèse à la fois par l'étude directe des œuvres d'Aristote et de

saint Thomas et par leur confrontation avec les autres systèmes philosophiques. Conformément à la constitution *Deus Scientiarum Dominus*, on attache une importance toute spéciale aux méthodes qui assurent un enseignement scientifique, en exerçant l'élève à l'étude directe des textes authentiques des grands philosophes et à la discussion des difficultés que font surgir les découvertes modernes.

L'étude des questions scientifiques en rapport avec la philosophie est donc très soignée. Pour certains de ces cours, un professeur de la Faculté des Arts ou de la Faculté de Médecine expose les conclusions de la science moderne sur les questions qui font l'objet du cours, un professeur de philosophie s'occupant concurremment de dégager l'aspect philosophique des problèmes touchés et de résoudre les difficultés. Grâce à cette méthode, les étudiants ont pu bénéficier de la collaboration de professeurs spécialisés respectivement en sciences et en philosophie. Les élèves ont accès pour ces cours aux laboratoires et cliniques de l'Université.

Les cours sont organisés en vue des titres supérieurs au baccalauréat et en vue de diplômes spéciaux aux étudiants qui ne peuvent préparer qu'une partie des matières inscrites au programme, ou qui ne remplissent pas les conditions requises pour l'admission à la licence. Les candidats à la licence suivent des cours qui durent trois années, et les candidats au doctorat, un an de cours spéciaux et de travaux scientifiques. Le personnel comporte une vingtaine de professeurs, clercs et laïques, dont M. Charles de Koninck, docteur en philosophie de l'Université de Louvain, professeur de cosmologie et de philosophie des sciences, et M. J. de Monléon, de l'Institut catholique de Paris, chargé d'un cours de logique et de critériologie.

Comme annexe de la faculté, opère une société de philosophie pour l'étude plus approfondie encore des questions philosophico-scientifiques.

Avec ses facultés ecclésiastiques, ses facultés professionnelles et ses grandes écoles, dont l'École de Chimie et l'École Normale Supérieure, l'Université Laval jouit de tous les droits et privilèges qui découlent de sa reconnaissance officielle. Elle bénéficie également de traditions sociales et intellectuelles qui lui donnent une ambiance spéciale, de haute distinction et de profonde respectabilité. Tout cela conditionne son rôle actuel qui croîtra pour l'avenir de l'intelligence. Rien ne remplace les traditions qui s'enracinent avec les années et que provoquent les préoccupations morales d'une université. Nantie d'un tel patrimoine, elle peut aller de l'avant.

Le respect du passé n'impliquant rien de statique, l'avenir s'ouvre avec toute sa bienfaisance possible quand une maison d'éducation s'y achemine dans un sillage d'admiration. L'admiration des humbles pour l'Université, clef de voûte de tout un système éducationnel, l'admiration des Anciens qui y ont laissé un peu de leur âme. Sous un pareil climat, une université peut réaliser l'idéal que son Chancelier apostolique a assigné aux universités catholiques du Canada français : écoles de haut savoir et sources de directives sociales[8].

L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL.

Quand fut fondée l'Université Laval, en 1852, sa juridiction embrassait tout le territoire de la province de Québec. Actuellement, ses directives rayonnent au-delà de nos frontières provinciales, puisque sa Faculté des Arts a affilié des collèges classiques situés en-dehors du Québec. Mais très vite, après 1852, Montréal dépassa en population la ville de Québec, en sorte que se fit tôt sentir le besoin d'une université catholique dans la région montréalaise, tant en raison de la densité ethnique, de la distance entre les deux villes, de la présence dans le diocèse de collèges d'enseignement secondaire, de l'existence d'une

[8] Cf. Le Document No 15, Le Devoir (janvier 1934).

université anglo-canadienne peu apte à recevoir une clientèle française et catholique préparée dans les petits séminaires, que de la nécessité d'autonomie à tous égards qui se manifeste chez les groupes homogènes que le milieu différencie. En 1876, l'année même où elle obtenait sa charte pontificale, l'Université Laval fut autorisée (à la suite d'une demande de Mgr Bourget, évêque de Montréal, pour obtenir une université dans sa ville épiscopale) par la Sacrée Congrégation de la Propagande, à établir dans la métropole une succursale, afin d'y donner le même enseignement qu'à Québec. Cet enseignement subsidiaire fut inauguré en 1878 dans les facultés de théologie et de droit ; en 1879, dans la faculté de médecine ; en 1887, dans la faculté des arts. La constitution apostolique *Jamdudum,* du 2 février, rendait la succursale pratiquement indépendante de la maison de Québec. Elle recevait ses grades du Conseil universitaire de Québec mais elle possédait une administration locale complète. La munificence des Messieurs de Saint Sulpice permit aux quatre facultés de se loger dans l'immeuble central actuel de la rue Saint-Denis. L'ère des développements s'ouvrit alors. L'École de pharmacie se fonda. En 1902, ce fut l'École polytechnique qui s'installa à proximité, et en 1904, l'École de chirurgie dentaire s'affilia, pour

occuper ensuite, en 1908, son propre immeuble, où la rejoignit bientôt l'École de médecine vétérinaire, aujourd'hui logiquement organisée et installée aux côtés de l'Institut agricole d'Oka, notre faculté d'agriculture et d'agronomie. En 1907, l'État s'intéressa activement à l'enseignement professionnel et voici que, sous son influence, une faculté de commerce se fonda qui s'affilia à l'Université, en 1915, l'année même de la fondation de la bibliothèque Saint-Sulpice. Enfin, le 8 mai 1919, à la demande de NN. SS. les archevêques et évêques de la Province ecclésiastique de Montréal, la Sacrée Congrégation des Séminaires et Universités autorisait la succursale de Montréal à se constituer en université indépendante. Dans l'ordre canonique, elle fut d'abord régie, à partir du 8 mai 1919, par un rescrit préparatoire à une Bulle pontificale. Elle tient sa charte civile de la Législature provinciale de Québec. Le 3 octobre 1927, elle recevait de Rome la Bulle définitive et, le 19 mars 1928, une approbation pour dix ans.

Avant 1920, l'Université de Montréal[9] ne comptait guère que des facultés d'enseignement professionnel : facultés de droit, de médecine, etc. Celles-ci venant après les études secondaires comme centres de spécialisation, seule la Faculté

9 Cf. Les Annuaires généraux.

des Arts apparaissait comme complémentaire, au point de vue culturel, des études classiques. Cette Faculté des Arts ne comportait d'ailleurs que des cours publics de vulgarisation. Des maîtres en ressortissaient comme professeurs d'histoire de l'art, d'apologétique, de psychologie. Des cours sur l'art seuls furent donnés ; les cours d'apologétique n'atteignirent probablement pas la douzaine ; les cours de psychologie ne furent inscrits que sur le prospectus. C'est pourtant de la Faculté des Arts que naquirent toutes les facultés de culture : lettres, sciences, philosophie, sciences sociales. Quant à la Faculté de philosophie, on songea d'abord à un cours qui, avec d'autres, auraient pu constituer une faculté de lettres-philosophie, comme ce fut longtemps d'usage à Louvain, Paris et Strasbourg. Le Père Ceslas Forest, O.P., fut le premier chargé de ce cours de philosophie à la faculté des lettres, dont les cours fermés, de philosophie et de lettres, répartis en deux années, offraient un cycle complet d'études littéraires avec, à l'examen écrit, une dissertation de littérature ou de philosophie et, à l'oral, un interrogatoire sur la littérature et la philosophie. Selon le rapport de la première assemblée du Conseil de la faculté de lettres, le Père Forest fut un des quatre professeurs agrégés. Ce professeur de philosophie se trouvait

alors en séjour d'études, à Rome. A la deuxième assemblée du Conseil, une lettre du Père Rouleau, alors provincial des Dominicains, annonce que le Général de l'Ordre autorise le Père Forest à donner le cours de philosophie. La nouvelle n'en fut annoncée qu'après l'arrivée du professeur. En fait, il ne semble pas avoir donné de cours de philosophie aux Lettres. En mars 1921, le doyen signala que le cours de philosophie pourrait être supprimé, vu le projet d'une Faculté de Philosophie, dont le Père Forest ferait partie. Notons simplement que telle fut l'entrée officielle de la philosophie à l'Université. La Faculté de Philosophie date donc de 1921.

Si c'est en vertu du plan sus-dit que la philosophie a figuré à l'Université avec un professeur agrégé, c'est cependant sous la direction de Mgr Georges Gauthier, alors recteur, que la faculté de philosophie s'est effectivement organisée. Le premier projet du recteur comportait : M. l'abbé Perrin, p.s.s., comme doyen, M. Oscar Gauthier, le Père Forest, O.P., et l'abbé Lucien Pineault qui, de professeur au Collège de l'Assomption depuis de nombreuses années, devint secrétaire de la nouvelle faculté, en même temps qu'aumônier des étudiants. Lors des premières réunions du Conseil, Mgr Gauthier annonça la nomination de M. Aegidius Fauteux comme professeur de

psychologie, et de M. Antonio Perrault, chargé d'un cours de morale sociale. Le premier déclina le poste pour rester à ses archives et à la bibliothèque Saint-Sulpice. Il est devenu un maître en paléographie. Quant au second, encore que son nom figure aux premiers annuaires de Philosophie, il ne semble pas avoir donné de cours. M. Guy Vanier remplace M. Antonio Perrault. La faculté s'adjoint ensuite, comme professeurs, le Père M. A. Lamarche, O.P., l'abbé Edmour Hébert et M. Damien Jasmin, le premier laïque, docteur en philosophie, à faire partie du personnel enseignant.

Le départ de M. Léonidas Perrin, p.s.s., amena au doyennat le Père Forest, O.P. De cinq professeurs, au début, leur nombre atteignit huit. La faculté opéra ainsi jusqu'au départ de l'abbé Pineault pour le ministère paroissial. Elle comportait des cours spéciaux hebdomadaires, répartis sur quatre ou cinq années, destinés aux maîtres de l'enseignement primaire. Ces cours, donnant droit à des certificats et des diplômes partiels ou généraux, furent très fréquentés. Le travail de propagande reposait alors sur le dévouement insurpassable du secrétaire de la faculté, l'abbé Pineault.

La faculté de phiolsophie subit, en 1930, une complète réorganisation, en sorte que lors de

l'encyclique *Deus Scientiarum Dominus,* elle offrait déjà un programme et possédait un personnel enseignant susceptible de répondre aux exigences de la nouvelle directive pontificale sur l'enseignement dans les facultés canoniques. Le nombre des professeurs fut porté à quatorze, chacun étant chargé d'une matière où il est spécialisé. Les matières, partagées en trois groupes, couvrent toute la philosophie et les questions scientifiques connexes. Les matières principales comprennent les divers traités philosophiques. Parmi les matières auxiliaires, figurent la psychologie expérimentale, la physique, la chimie, la biologie, l'anthropologie, la neurologie. L'économie sociale, l'histoire de la philosophie en Amérique, l'histoire des systèmes économiques, sont dites matières spéciales. Les étudiants sont initiés à l'interprétation des textes de saint Thomas et d'Aristote. Les exercices ou *seminarii* sont dirigés par les différents professeurs[o]. Les cours se donnent dans la langue maternelle des élèves.

Fait particulier à l'Université de Montréal, les professeurs chargés de cours de philosophie en d'autres facultés ou écoles, ressortissent tous à la Faculté de philosophie dont ils relèvent, en définitive. La doctrine thomiste rayonne ainsi dans toute l'institution. Ainsi, un professeur est délégué à la Faculté de médecine, à la Faculté

des sciences, à l'École des Hautes Études commerciales. Deux professeurs titulaires de la Faculté enseignent la morale sociale à l'École des Sciences sociales, économiques et politiques. Elle délègue également des professeurs à l'Institut pédagogique Saint-Georges. Elle a, comme annexes complémentaires, la Société de Philosophie et la Société d'Études et Conférences. La première, qui recrute son bureau de direction au sein de la Faculté, vise à l'étude objective des questions philosophico-scientifiques ; elle tient des réunions d'études et organise des conférences publiques de vulgarisation. La seconde organisation fédère des cercles d'études féminins : chaque cercle a ses réunions particulières, mais tous les membres sont invités à des assemblées générales où prend la parole un conférencier d'élite.

L'INSTITUT D'ÉTUDES MÉDIÉVALES.

Sur l'instigation de M. Étienne Gilson, professeur au Collège de France, grâce à la collaboration savante de T. R. P. Chenu, du Saulchoir, et à l'appui moral et financier de l'*Institut Scientifique Franco-Canadien,* un *Institut d'Études Médiévales* a été organisé à Ottawa pour le Canada français. L'Institut voudrait concourir, pour sa part dans le domaine des études historiques, au renouvellement très actif qui s'opère

au Canada, depuis quelques années, dans les programmes et dans les méthodes de l'enseignement supérieur. L'extraordinaire expansion économique réalisée depuis vingt ans amène normalement de nouvelles exigences, intellectuelles et culturelles, que les universités doivent satisfaire sous peine de déchoir ou de se voir dépossédées de leur prestige. Les échanges désormais incessants avec l'Europe contribuent à étendre ces exigences et à constituer une élite qui, dans le domaine des sciences, des arts, de la pensée, de la religion elle-même, manifeste et manifestera de plus en plus son désir de méthodes rajeunies et de travail scientifique.

C'est peut-être sur le terrain historique qu'on est le moins prêt, en haut lieu et dans l'enseignement ordinaire, et que les routines sont le plus néfastes au vrai travail et à la recherche critique. L'étude historique du moyen âge, en particulier de la philosophie chrétienne médiévale, est un terrain propice au renouvellement nécessaire. A l'intérêt qu'elle présente en elle-même, elle ajoute l'attrait et les bénéfices d'une large fécondité, car le domaine est demeuré jusqu'ici, en bonne part, inexploré. Si l'Antiquité grecque, dont les œuvres littéraires et philosophiques tiennent dans une petite bibliothèque, exerce tant de séduction et provoque tant de travaux pour le plus

précieux bienfait de la culture classique, combien les innombrables productions et les œuvres des maîtres du moyen âge, au cours de plusieurs siècles de vie européenne, doivent provoquer notre curiosité, humaine et chrétienne.

C'est particulièrement au point de vue philosophique et théologique que l'étude du moyen âge est féconde et pratique à la fois. La philosophie chrétienne, comme la théologie, s'est alors constituée en un corps de doctrine, qui demeure la base de notre civilisation et la première richesse de notre culture. On peut sans doute s'en tenir aux éléments, enseigner une bonne philosophie et une bonne théologie sans connaître à fond le moyen âge ; mais, dès qu'on veut dépasser les étroitesses du manuel, atteindre l'esprit des doctrines, en connaître la genèse et la fécondité originelle, l'étude et la connaissance approfondie de l'histoire philosophique et religieuse du moyen âge devient le cadre nécessaire de l'exposé spéculatif des doctrines. L'histoire de la philosophie et l'histoire de la théologie rentrent d'ailleurs dans la *ratio studiorum* officielle d'un séminaire, d'un scolasticat et d'une faculté érigée canoniquement.

L'institut prend donc, comme champ de travail, le cycle de civilisation occidentale connu sous le nom de moyen âge, époque méprisée dans

les milieux philosophiques anglo-canadiens, mais qui demeure néanmoins une des plus harmonieuses qu'ait traversée l'humanité. Il entend participer au large mouvement déclenché, tant en Amérique qu'en Europe, pour mettre en lumière la culture artistique, sociale, philosophique et religieuse de ces siècles écoulés dont l'époque moderne reste tributaire à plus d'un titre, malgré ses tentations de reniement.

L'institut d'Ottawa ambitionne de former des étudiants aux disciplines et aux méthodes rigoureuses de l'histoire. Tout son enseignement converge vers le travail personnel, condition même des sciences historiques. Il ne vise à conférer aucun grade. Il ambitionne mieux : former quelques travailleurs qui, en plus de leurs publications, porteront le bénéfice de leur formation scientifique aux Universités, aux Scolasticats, aux Séminaires, aux Collèges. Il veut travailler au relèvement du niveau des diverses institutions en leur fournissant des maîtres dotés de la culture que suppose l'enseignement fécond de la philosophie. Par delà cette fin particulière, l'institut nourrit une ambition plus haute enocre : celle de contribuer à la formation culturelle complète. Dans tous les domaines, philosophie, art, économie..., il faut apporter de nos jours des procédés d'exactitude qui remplacent les formules d'à peu

près dont trop longtemps nous nous sommes contentés. Par l'exigence et la précision de son travail scientifique, la méthode historique crée une discipline intellectuelle de première valeur pour la pensée et l'action.

Pour atteindre cette fin, l'*Institut d'Études Médiévales*[d] adopte un double programme : d'abord, des cours généraux et spéciaux sur les matières suivantes : histoire de la civilisation (vie économique et sociale, littérature, arts), paléographie et latin médiéval, histoire religieuse du moyen âge, histoire de la philosophie, sources aristotéliciennes et arabes, histoire de la théologie, histoire des institutions religieuses ; puis, des exercices pratiques, à la bibliothèque, où est dirigé le travail de la recherche personnelle qui demeure le but premier de l'Institut.

L'on peut affirmer que M. Étienne Gilson, au cours de ses différentes visites à Ottawa, surtout dans l'automne de 1928, émit, le premier, l'idée d'organiser au couvent dominicain de la capitale un centre d'études médiévales. La question fut étudiée, en ce temps, par le supérieur, le T. R. P. Langlais, O.P., provincial, et le R. P. Leduc, O.P., régent des études. Le principe de l'organisation fut admis. L'on décida que l'essai en serait fait l'année suivante, en 1929-30. C'est alors que le Provincial des Pères Dominicains

demanda à la Province de France que le R. P. Chenu, O.P., vînt passer quelques mois au couvent d'Ottawa. Le Père Chenu, tout en y enseignant l'histoire des dogmes, devait s'assurer de la possibilité d'organiser un centre d'études médiévales. Il arriva à Ottawa en octobre 1930. Quelques semaines après son arrivée, il constata qu'il serait aisé d'organiser, en comptant d'abord sur le personnel du couvent dominicain, un centre d'études. Lors de la visite du Maître général de l'Ordre des Prêcheurs, le Père Gillet, l'*Institut d'Études Médiévales* fut définitivement fondé, au début de novembre 1930.

L'institut a trouvé un cadre tout préparé pour le recevoir dans les facultés philosophiques et théologiques du Collège des Dominicains d'Ottawa, lequel lui apporte à la fois l'indispensable ressource d'une riche bibliothèque spécialisée et le concours de plusieurs professeurs préparés — dans les meilleurs milieux de l'Europe — à ces études supérieures. Quoique rattaché officiellement à ces facultés canoniques, l'Institut est autonome et le recrutement de son corps professoral s'étend intentionnellement à tous les maîtres, laïques, séculiers ou réguliers, susceptibles de participer à l'enseignement des différentes disciplines.

Les étudiants, jusqu'à date, se sont recrutés

parmi les étudiants des facultés dominicaines, auxquels il faut joindre quelques prêtres. Des jeunes filles et des jeunes gens sont inscrits comme élèves libres. Remarquons que l'Institut n'a aucune dépendance juridique ou officielle à l'égard de l'Université d'Ottawa. Il est absolument autonome, bien que, fondé et entretenu par les Dominicains, il soit placé sous la direction scientifique et administrative de leur Couvent de la capitale. Remarquons que c'est sous les auspices du *Studium generale* qu'eurent lieu les premières journées thomistes canadiennes, en 1935.

Les facultés acheminent naturellement aux grades. L'enseignement qui s'y donne est strictement didactique. Certes, les exercices y sont prescrits par les règlements. Ils forment quelque chose d'accessoire. C'est une initiation au dépouillement des textes. En revanche, les cours de l'Institut s'adressent à des gens qui ont déjà des habitudes de vie intellectuelle. Ne visant pas à un examen particulier, ils peuvent atteindre un certain niveau et permettre aux maîtres d'associer plus directement les disciples à leur travail. En ce contact plus intime, le travail devient plus fécond. Quelle n'en peut pas être la répercussion si l'élève possède déjà l'équivalent de la licence et s'il travaille dans le rayonnement d'une bibliothèque spécialisée où le guide

un professeur lui-même entraîné au travail de la recherche ! Non pas la recherche dans les manuels, mais la recherche dans les vieux textes et incunables du moyen âge. Pour traduire notre pensée, nous pouvons dire que l'Institut est, par rapport à la faculté, ce que la faculté de philosophie doit être comparée au cours du collège. Exacte vérité. Le produit de ce travail en équipe a déjà permis la publication d'ouvrages uniques dans notre production scientifique. Les cinq volumes publiés à date disent la profondeur de la besogne accomplie. Le travail du Père Régis, O.P., qui a fait, à l'Université de Montréal, le sujet d'une soutenance publique pour le doctorat, est certainement la thèse la plus sérieuse qui ait jamais été couronnée par une faculté de philosophie au Canada. Cela nous autorise à considérer l'Institut d'Ottawa comme le suprême échelon de nos organismes d'enseignement philosophique.

L'ACADÉMIE CANADIENNE SAINT-THOMAS D'AQUIN

Lors des fêtes du cinquantenaire de l'encyclique *Æterni Patris,* se manifesta publiquement, à Québec comme à Ottawa, le désir de fonder, à l'instar de l'Académie romaine, une Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin. La haute inspiration du cardinal Rouleau, O.P., permit de

réaliser les grandes lignes du projet soumis par Mgr L. A. Paquet, qui en devint le président. Cette association philosophico-théologique, composée de trente membres au maximum, clercs et laïques, est caractérisée par un attachement inviolable aux principes thomistes et par le souci d'aborder et de résoudre, à la lumière de ces principes, les graves problèmes doctrinaux de l'époque actuelle. Commenter, soutenir, répandre les enseignements théologiques et philosophiques du Docteur Angélique, voilà le but que lui assignent ses statuts[e]. Ses membres, tous des ecclésiastiques hormis trois laïques, sont recrutés dans un esprit national et de façon à provoquer la collaboration et le développement des intelligences canadiennes les plus soucieuses de tirer parti, pour l'avancement intellectuel de notre pays, des doctrines immortelles de l'Ange de l'École.

L'Académie a tenu chaque année des sessions à Québec, ordinairement d'une durée de deux ou trois jours. Ces réunions solennelles permettent à des professeurs de philosophie de se rencontrer, de discuter des questions doctrinales, et, par le contact avec le public, de le tenir au courant des principes philosophiques. Si les séances publiques ont dénoté chez les rapporteurs une belle élévation de pensée, il n'est pas outré de

dire que l'Académie n'a pas encore manifesté quelques mises au point qui participent à la découverte. Est-il possible de mesurer l'influence d'un tel organisme ? La tâche paraît difficile. On peut tout de même affirmer que l'action d'une académie, littéraire ou philosophique, est conditionnée par l'active réceptivité de la société où elle opère. A date, elle a publié les rapports de ses quatre premières sessions. Volumes diversément intéressants. Aux volumes faits de pièces détachées, nous préférons les ouvrages organiques. Nous croyons ainsi que la thèse du R. P. Régis, O.P., à elle seule, vaut au point de vue scientifique, tant par la nouveauté que par la solidité, tous les rapports de l'Académie. C'est à un autre point de vue que l'Académie prend sa réelle signification.

Dans l'ordre théorique, l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin couronne tout notre enseignement philosophique. A nos facultés de philosophie, elle sert de fronton. L'harmonie de cette architecture sera parfaite quand les colonnes et le fronton formeront un tout cohérent, équilibré, proportionné. On n'édifie pas ainsi dans un désert d'indifférents, ou à la croisée de deux chemins sur lesquels déambulent des badauds distraits. La majorité des passants doit pouvoir en admirer la beauté et en comprendre

le sens. Le peu de participation des laïques aux travaux de l'Académie, dans un pays comme le nôtre où l'unique doctrine est le thomisme, affiche d'une façon un peu trop nette l'absence d'un rayonnement même restreint. Le fonctionnement de l'Académie nous paraît trop intermittent. Une séance annuelle, c'est bien peu, dans un milieu où il y a tant à faire, en matière philosophique, quoiqu'en pensent les optimistes incorrigibles. Elle aura atteint son rôle propre quand elle aura réussi à provoquer la recherche désintéressée et quand elle n'aura plus qu'à coordonner des efforts disparates. Elle devrait provoquer la fondation dans toutes les institutions de sociétés d'études thomistes, de sociétés dont le rôle serait moins de refaire les thèses mille fois énoncées que d'appliquer aux besoins concrets de notre société les principes dont nous croyons la vertu salvatrice immensément féconde. Mais pour atteindre ce but, il faut étreindre le concret des deux bras.

Sa valeur en est une d'attente. Soupçonner la besogne à faire, n'est-ce pas en entrevoir la solution, en esquisser la réalisation ? Voilà comment l'Académie, en dépit de ses préoccupations métaphysiques, apparaît d'un esprit très pratique, très proche du concret. La crise actuelle, à laquelle on assigne des causes morales, invite

à la réflexion et à la révision des valeurs doctrinales. Les jours troubles que l'humanité traverse peuvent engendrer du pessimisme en face des insuffisances théoriques auxquelles le monde semble avoir attaché son destin, mais ils sont susceptibles, la bonne volonté secouant la routine, de faire rechercher et trouver la vraie voie du salut. Le malaise qui existe dans les faits a commencé par exister dans les idées. C'est peut-être les idées qu'il faut corriger, épurer, les systèmes qu'il importe d'amender, d'égrapper. Les économistes ont commencé à corroborer, dans leur langage chargé de préoccupations matérielles, la parole pontificale qui s'appuie sur la sociologie catholique et la philosophie thomiste. Jacques Maritain a écrit quelque part : "Il se trouve que la crise dont nous parlons est devenue si grave, si aiguë, que tous les hommes réfléchis, sentant la civilisation partout chanceler, aspirent comme à une nécessité de salut à la réfection de l'intelligence. Nous avons besoin de métaphysique beaucoup plus que de charbon".

L'Académie contribue à maintenir devant l'opinion publique, que les comptes-rendus de la presse informent, la question philosophique. On ne répétera jamais trop que la doctrine est la suprême maîtresse de la vie. Par doctrine, nous entendons cet ensemble de dogmes, de données et

de thèses, ces expressions combinées de la foi et de la raison, cette gerbe de certitudes immatérielles et de lois fondamentales. Plus la diffusion tombera de haut, plus elle aura de chances d'illuminer l'ordre social et politique. Le travail dans les facultés universitaires est forcément didactique. A ceux-là qui collaborent au renouveau thomiste, il fallait une tribune. Les sessions de l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin permettent d'amplifier pour la masse l'enseignement doctoral. Les historiens du thomisme, en Amérique, devront à l'avenir compter avec un tel organisme au service de la scolastique. D'aucuns pourront à l'avenir montrer que le thomisme s'affirme de plus en plus complet et ferme, même en regard des réalisations belges, françaises, italiennes ou autres.

LE RÔLE DE LA PHILOSOPHIE À L'UNIVERSITÉ.

L'accession de la philosophie à l'enseignement supérieur est donc de date assez récente. Sans vouloir épiloguer sur des points de détail au risque de verser dans l'histoire anecdotique — cet ouvrage synthétique préférant décrire les lignes générales d'un panorama plutôt que les recoins, poser les grandes données d'un problème sur lesquelles tout le monde est d'accord plutôt que les cas particuliers où des ambitions légitimes se

sont heurtées — c'est vers 1920 que s'est fondée la première faculté de philosophie, à l'Université de Montréal. En 1926, l'Université Laval ouvrait son École Supérieure de Philosophie qui, en 1932, devenait l'Institut Supérieur de Philosophie, lui-même dénommé maintenant Faculté de Philosophie, canoniquement érigée. Voilà pour notre province. Mais le Canada français a plus d'extension ; il embrasse, au point de vue enseignement comme au point de vue national, tous les centres où vivent les nôtres, toutes les maisons d'éducation dont la clientèle est canadienne-française. L'Université d'Ottawa, élevée à la dignité d'université dès son origine, a consisté et consiste encore en un collège classique et en des facultés ecclésiastiques, dont la clientèle s'est d'abord recrutée parmi les étudiants de la Congrégation des Oblats. Sur le rayonnement de ces facultés, le témoignage qui demeure est celui du cardinal Villeneuve. Ce témoignage affirme qu'en ce domaine de la pensée, tel rayonnement fut assez restreint. Néanmoins, la faculté de philosophie d'Ottawa, officiellement, date de 1889, alors qu'elle était conduite parallèlement à la faculté des arts. Effectivement, son autonomie de la faculté des arts ne remonte qu'à 1931. Dans l'ordre chronologique, les facultés de philosophie *autonomes* dans nos universités catholiques se situent de la manière suivante : Montréal en 1920, Laval en 1926, Ottawa en 1931. En rapport avec l'encyclique *Deus Scientiarum Dominus*, elles furent toutes trois réorganisées vers 1931.

L'enseignement supérieur de la philosophie, dans des facultés universitaires, ouvertes aux clercs comme aux laïques, remonte donc à 1920. Ce fait explique, pour une part, le peu d'attention apportée par les historiens au mouvement thomiste, en notre pays. Cela ne veut point dire que la philosophie ne s'enseignait pas chez nous. Au contraire, nous affirmons qu'il y a peu de système éducationnel au monde où la philosophie figure d'une manière aussi large. Par exemple, notre enseignement secondaire, avec ses deux années de philosophie, dépasse l'enseignement français catholique qui, soumis au régime de l'université régissant les lycées, n'a, en général, qu'une année de philosophie. Quant à la qualité comparée de cet enseignement, c'est une toute autre question. La philosophie thomiste a très longtemps été considérée, d'une façon exclusive, comme une matière de formation morale générale, comme un étai à l'apologétique et une préparation au grand séminaire. La philosophie comme formation culturelle approfondie, dans des cours universitaires, en vue des grades supé-

rieurs, on croyait que les circonstances ne la requéraient point. Des difficultés d'ordre financier empêchaient même la considération de cette promotion. Ce qui plus est, ce sont les conditions sociales qui ne la postulaient pas. Toutes les facultés de culture, en particulier les lettres et la philosophie, supposent, pour grandir, des maîtres spécialisés. Sans doute. Elles supposent également, pour se développer, que le milieu où elles fonctionnent pourra absorber les gradués. Croyant que l'enseignement primaire doit être nécessairement donné par des primaires, aucune situation privilégiée ne se présente, de ce côté, à un bachelier, possesseur d'une licence ès-lettres ou d'un doctorat en philosophie. Les laïques, sans accès possible non plus à l'enseignement secondaire, n'ont cure de pousser, après le baccalauréat, leur culture jusqu'aux facultés de lettres ou de philosophie. Il en résulte qu'appeler un jeune à ces dites facultés, c'est lui supposer un désintéressement surhumain. C'est l'inviter à une culture, pour une culture. Formule bien proche de l'art pour l'art. Formule très impropre à augmenter l'inscription aux cours.

Telles circonstances n'empêchent cependant pas que, du point de vue culturel, théorique et pratique, la philosophie ne soit vraiment chez

elle qu'à l'université même[10]. Avec la théologie, elle en est le couronnement naturel. Ce couronnement nécessaire, c'est le thomisme. L'on sait les prescriptions de l'Église à ce sujet. La méthodologie de l'enseignement philosophique, telle qu'elle découle des encycliques, ne s'applique guère, en son ensemble, que dans les facultés de philosophie. L'esprit, la doctrine et la méthode de saint Thomas, tout ce programme n'est possible que dans l'enseignement supérieur.

UNE DOCTRINE UNIVERSELLE.

L'universalité de l'Église catholique s'affirme jusque dans l'opulente variété des grandes figures que la liturgie présente à notre admiration. A ceux qui cherchent un modèle de charité et de pauvreté, elle offre à leur imitation saint Vincent de Paul et saint François d'Assise. A ceux qui désirent des maîtres de vie intellectuelle, elle suggère, entre autres, saint Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin.

En sa vie relativement courte mais intense, saint Thomas, enrichissant des apports de la foi l'antique trésor de la raison, a élaboré la doctrine philosophique que l'Église a fait sienne. Déjà Jean XXII disait aux cardinaux : "Thomas

10 *Le rôle de la philosophie dans l'œuvre des Universités catholiques*, par le cardinal Villeneuve, p. 203. Premier rapport de l'Académie canadienne Saint-Thomas.

a plus éclairé l'Église que tous les autres Docteurs ; en un an, on apprend davantage dans ses livres que dans ceux des autres en toute une vie". C'est Léon XIII qui a rappelé que "les conciles œcuméniques eux-mêmes où brille, cueillie de toutes les parties de l'univers, la fleur de la sagesse, se sont appliqués à honorer d'un honneur spécial Thomas d'Aquin". La certitude de l'Église en la valeur du thomisme se manifeste dans sa législation canonique. Le canon 1366 est formel. Il découle des directives de l'encyclique *Æterni Patris* et du *Motu Proprio* de Pie X. De même l'encyclique *Deus Scientiarum Dominus* ne vient qu'expliciter les recommandations antérieures et assigner, en quelque sorte, une méthodologie à l'enseignement philosophique proprement dit.

L'histoire contemporaine a corroboré la clairvoyance de l'Église sur la modernité de saint Thomas. "Jamais l'étude des philosophies médiévales, a écrit Étienne Gilson, ne s'est développée avec une vitalité comparable à celle qui l'anime de nos jours. L'élargissement toujours plus vaste de notre curiosité historique en est, sans doute, l'une des principales causes ; mais il se pourrait aussi que notre époque éprouvât le besoin plus ou moins confus de se remettre à l'école d'un temps qui, sachant certainement beaucoup moins de choses que nous n'en savons,

n'ignorait pas, au moins, l'unique nécessaire : la supériorité absolue du spirituel sur le temporel". Au renouveau, il faut se garder de n'assigner que des causes extrinsèques. Les élites reviennent à la pensée médiévale parce qu'elles sont lasses de l'idéalisme et du positivisme modernes. Et la raison se tourne d'instinct vers une doctrine assez puissante pour éviter les cheminements en lignes brisées et assez universelle pour pouvoir s'approprier le nouveau sans adultérer les vérités acquises. Ce n'est pas la doctrine d'un homme mais la synthèse de la pensée humaine. Sa caractéristique dominante, c'est sa liberté à l'égard de tout particularisme en matière philosophique. Thomisme veut dire la doctrine du genre humain élaborée par des siècles de réflexion, approfondie, systématisée, enfin, coordonnée avec la pensée et la foi par l'intelligence géniale du grand philosophe médiéval.

Elle forme un système du monde, une explication globale de l'univers au point de vue rationnel. Cela tient au fait que le thomisme rayonne autour d'un petit nombre de principes qui se croisent comme la trame d'un tissu soyeux et ferme et, peut-être, parce qu'il épouse les divers contours d'une même idée, l'idée d'être. Qu'il s'agisse du monde des corps et de l'efficace des causes secondes, des puissances de l'âme,

intellect et volonté, de l'acte humain et des habitus, toujours le thomisme invite la pensée humaine à dépasser la constatation stérile d'une donnée ; au contraire, il invite à scruter la multiplicité des aspects du réel, non pas par une connaissance qui se résorbe sur elle-même, mais par une connaissance ascensionnelle qui mène à la fin dernière. Connaissance discursive qui résout tous les complexes, discute tous les problèmes, indique des solutions à tous les pourquoi.

Cette doctrine universelle est d'une extrême fécondité. Elle a fourni à la sociologie catholique ses principes nécessaires. Il serait facile de montrer que les encycliques, à travers les âges, ne sont que les commentaires d'un point du thomisme appliqué à un besoin actuel. Les philosophies modernes, où l'erreur voisine avec la vérité, ne sont dans leurs parties friables que des déviations de la doctrine thomiste et, dans leurs parties acceptables, que des applications heureuses d'un sain principe énoncé par saint Thomas. Un exemple. Au plus fort de son arrogance le scientisme enseignait que l'intelligence ne trouve la certitude que dans les faits. La réaction du bergsonisme apparaît. Ce système enseigne que l'homme connaît mieux et davantage, ce qui est conforme au thomisme, mais il substitue à l'active intellection une vague intuition, et voilà

l'outrance. L'on sait les développements récents du droit naturel contemporain, tel qu'il s'élabore aux *Semaines catholiques internationales* de Genève ; il suffit d'en lire les intéressants rapports pour y remarquer une victoire du thomisme sur la conception du droit public moderne, encore imbu d'absolutisme et d'hégélianisme. Ce qui frappe, c'est la part croissante accordée au droit de la nationalité. Voilà, mise en pleine lumière, une idée chère à saint Thomas. Le Docteur Angélique nous a, en effet, laissé de fines analyses de la notion de patrie, en déterminant avec soin les devoirs envers Dieu, envers les parents, envers la patrie. "Celle-ci, écrit-il, est pour nous un principe d'être. Les principes de notre être et de notre manière d'agir, dit-il, sont les parents et la patrie desquels et en qui nous sommes nés et avons été nourris".

L'on sait l'opinion de maints penseurs "de l'extérieur" sur le thomisme, un Gonzague Truc, par exemple, un Bergson déclarant le thomisme "la métaphysique naturelle de l'esprit humain". John Zybura, dans un ouvrage révélateur, *Present-day thinkers and the new Scholasticism*, a colligé des témoignages éloquents.

Il faut enseigner le thomisme et surtout l'approfondir. C'est à cette tâche que s'emploient les institutions qui accentuent, de jour en jour,

le renouveau thomiste dans le monde. Ne figure-t-il pas, conquêtes significatives, au programme de la Sorbonne comme à celui de l'Université d'Harvard ? Il n'est donc pas étonnant que des voix aussi autorisées que celle de Son Éminence le cardinal Villeneuve souhaitent voir les universités catholiques du Canada français donner le ton en matière philosophique. N'est-ce pas d'ailleurs en développant les disciplines qui nous appartiennent en propre, le droit romain, la sociologie catholique, la philosophie thomiste, que nos universités acquerront une véritable originalité au milieu des universités anglo-protestantes de l'Amérique ?

PROMOTION CULTURELLE.

Toutes les universités du monde ont servi leur milieu par la doctrine qu'elles lui ont fournie. Leur ambition, c'était d'être des centres de pensée bien plus qu'une agglomération de laboratoires. En Amérique particulièrement, le concept d'université est atrophié. Le matérialisme et la fausse science, laquelle fausse science n'est que l'amas des sciences particulières sans le lien d'une pensée unificatrice, ont occupé la place de la science et de la culture. On a singulièrement élargi le champ des expériences, mais on est resté dans le sensible brut, au lieu de s'élever au pen-

sable. Il arrive que, sans paradoxe, la vraie science n'est guère plus avancée qu'au treizième siècle. L'expérimentation a amoncelé des tonnes de minerai, dont on n'a pas extrait le métal précieux. Aussi, il ne faut pas s'étonner que les vieilles erreurs de l'antiquité, depuis le mobilisme jusqu'au communisme, reviennent en circulation sans que les élites se persuadent que, si la science, trop alourdie par la matière, les laisse se diffuser, c'est la primauté de l'esprit qui restaurera l'ordre. Aucune n'assure la primauté de l'intelligence comme la doctrine thomiste : hiérarchie métaphysique qui échelonne les essences selon leur participation à l'être ; hiérarchie morale qui assigne leur rang aux fins, donc aux droits et devoirs, selon leur participation au bien ; hiérarchie logique, qui situe les idées selon leur degré d'abstraction. Parce qu'elle s'appuie sur le sens commun, cette spéculation peut sans vertige s'élever à une grande altitude. Le thomisme dans la pensée humaine se peut comparer au pic culminant de nos Rocheuses qui domine les sommets moins élevés, mais s'appuie, comme ceux-ci, sur le continent qu'ils surplombent et que, de loin, on croirait accroché aux nuages. Ce n'est pas une méthode pour résoudre les problèmes isolément : c'est une manière de comprendre tout le réel.

On devine, si l'esprit primaire s'enlise sans le sens commun et si, en revanche, l'esprit universitaire dépassant la culture moyenne doit posséder les principes majeurs dans les sciences et les arts, que la philosophie thomiste est capable de fournir aux sciences et aux arts, et le terrain d'appui et la sève vivifiante. Elle crée l'esprit universaliste dans sa façon de connaître la vérité. Donc, en définitive, l'esprit universitaire en guidant le spécialiste et le doctrinaire, qui l'un et l'autre orientent une élite vers la conquête du peuple, en le prenant pour juge des découvertes tout en ne l'entraînant point à la mésestime de la pensée pure, complémentaire de la pensée scientifique. La philosophie domine la science. Entre l'une et l'autre, le rapport n'a pas toujours été bien compris. Deux exagérations : Descartes en a fait la science unique, dont toutes les autres ne devaient être que des compartiments ; Auguste Comte l'a diluée dans les sciences expérimentales. Rien de tel avec le thomisme. Il enseigne que science et philosophie étudient le même connaissable, mais pas au même point de vue : le Savant, dans ses causes prochaines, le Sage, dans ses causes profondes.

Tel doit être l'esprit universitaire. L'université possède, par rapport aux sciences, un rôle analogue à celui de la philosophie. L'enseignement supérieur de la philosophie exerce sur les autres branches du savoir une fonction politique[11]. Il doit faire travailler au bien commun de la pensée toutes les sciences particulières en les hiérarchisant, en leur assignant un but humain, en leur fournissant un esprit universaliste. A cette cadence, plus une science s'exhausse, plus elle forme l'intelligence. L'université, comme la philosophie, ne doit morigéner que les écarts de la science. Elle ne ruine pas son autonomie, de même qu'elle n'assigne pas au savant l'objet de sa science propre. La philosophie a le devoir de briller avec assez d'éclat pour que les savants ne la déclarent point un flambeau de luxe, dont on peut se passer, comme on se prive, en plein midi, de la lumière électrique. D'ailleurs, les faux savants auront beau jeu, si la philosophie est ergotante. Telle, elle a permis les aventures de Heackel et la découverte des antiquités de Glozel, qui a provoqué la cinglante satire de René Benjamin.

La philosophie, pourvu qu'elle-même se maintienne à un niveau supérieur, ainsi qu'il sied dans une faculté universitaire, n'a rien à redouter de la part de la science. Elle a de nos jours besoin du savant comme, au moyen âge, elle a

11 Cf. *Revue trimestrielle universitaire*, déc. 1928 ; *Revue de l'Université d'Ottawa*, janv. 1931 ; articles du cardinal Villeneuve, o.m.i.

su profiter de l'observation scientifique pratiquée avec les moyens rudimentaires de l'époque. Quand la scolastique s'est recroquevillée, la science moderne commença à étonner le monde par ses découvertes. La philosophie eût dû alors illuminer la voie, au lieu de se cantonner derrière les murs de l'École. Cette espèce de métaphysicien existe encore de nos jours qui boude la science au lieu de la guider. A piétiner ainsi sur place, une synthèse philosophique est vite minimisée dans l'estime populaire au profit de la science qui marche à pas de géant. Que les philosophes en prennent leur parti : la science ira progressant. Son élan est tel qu'il ne saurait s'arrêter. Le progrès de l'humanité n'exige pas tel sacrifice. Il exige cependant que la philosophie rayonne d'une chaleur assez intense pour que les sciences, invitées à s'universaliser, ne viennent pas dessécher le vieil humanisme chrétien. Sans cet apaisement qu'apporte la philosophie, toutes les sciences, et même la théologie, ne seraient qu'une fade énumération de statistiques, qu'un vain étalage de textes désuets sans l'éclat de la Sagesse, *velut stella rectrix.*

Créer un esprit universitaire, féconder la science, la philosophie a cette double fonction dans une université catholique. C'est d'ailleurs en assumant cette fonction qu'elle conservera intacte

son influence sur les élites et, grâce à celles-ci, sur la société entière. A cette condition, devient possible l'action décrite par Mgr Paquet : "L'université laisse dans la pensée et dans l'âme de ses élèves une empreinte. Lorsque les maîtres ont su s'élever à la hauteur de la tâche et lorsque les élèves eux-mêmes se sont acquittés consciemment de tous leurs devoirs, cette empreinte est faite non seulement de savoir technique, mais de curiosité intellectuelle, de probité morale, de distinction et de civisme. Il se crée dans le monde une élite qui marche en tête et d'où partent les mots d'ordre qui rallient les forces et les exemples qui entraînent. L'université rayonne ainsi sur toutes les sphères de la vie sociale, sur tous les ordres, sur tous les programmes, sur tous les sommets de l'esprit".

Évidemment, une faculté de philosophie doit constituer le nucléus central du rayonnement thomiste. Elle y parviendra d'autant mieux, si elle porte à un degré assez haut la qualité de son enseignement. Qu'il lui suffise de s'enorgueillir davantage de former des travailleurs que des docteurs, en contemplation éternellement muette devant un parchemin dûment paraphé. C'est à la vie de l'esprit et aux problèmes connexes qu'elle se doit d'acheminer ses disciples. Quelles questions le thomisme laisse-t-il sans réponse ?

Notre intention ne vise pas à démontrer qu'il n'en est aucune : donnons un exemple lumineux.

LA PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT.

Il est peu de problèmes dont l'idéalisme, celui de Lachelier, de Ravaisson ou d'Emerson, réclame avec plus d'ardeur l'exclusive solution que celui de la nature de l'esprit. L'idéalisme nous avait appris à concevoir l'être non sous des formes objectives de phénomènes mais sous la forme subjective d'une action spirituelle, action spirituelle qui veut être un effort pour organiser le tout physique du monde et le tout moral de l'humanité. D'après ce postulat, l'idéaliste ne distingue plus le problème de l'être et le problème de l'esprit. Laissant à la science positive la tâche de scruter les choses, l'idéalisme ne veut être qu'une science de la connaissance. Selon cette philosophie réflexive, l'esprit est un dynamisme pur récusant tout schéma logique et réclamant une radicale liberté. On ne doit conséquemment pas prêter à l'esprit une structure précise, ni le réduire à une série de fonctions ayant chacune un mécanisme propre. Laissez l'esprit produire son objet qu'il étudie dans un labeur jamais exhaustif. L'esprit, c'est un élan qu'on ne saurait définir et où, conséquence logique, on ne peut déterminer ni degrés ni hiérarchie, d'après l'objet.

Cette conception idéaliste est bien éloignée de la métaphysique pour qui l'esprit est un faisceau de facultés. Une structure ou un dynamisme pur, voilà le dilemme. Le réalisme concède qu'un dynamisme concret pousse l'invention à ajouter connaissance à connaissance, mais il ajoute que si, dans l'ordre concret, c'est-à-dire envisagée dans le sujet pensant, une connaissance ne ressemble qu'à elle-même, spéculativement, une connaissance ressemble à une autre connaissance et il y a une idée de la connaissance. Il faut donc que l'esprit ait une structure si l'on veut que la philosophie réflexive se distingue de l'expérience de l'esprit elle-même. Au contraire, l'effort de l'esprit sera une création si son mouvement n'est point dirigé, grâce à des fins préexistantes, vers des objets réels. Les progrès de la philosophie et de la science sont inexplicables sans ce primat de l'être sur l'esprit. Une réalité finie, douée d'un mécanisme particulier et qui requiert la sollicitation d'un objet externe pour passer de la puissance à l'acte, voilà l'esprit humain, infini en lui-même parce que esprit, mais borné parce que humain.

En regard des insuffisances de l'idéalisme, s'af-

firme concluant le réalisme thomiste[12]. Il répond à la question : "qu'est-ce que l'esprit ?" en montrant la liaison naturelle qui unit philosophie de l'être et philosophie de l'esprit. "Nous espérons montrer, écrit Maritain, que le réalisme thomiste permet d'explorer dans son intimité l'univers de la réflexion..., ainsi, la philosophie de l'être est en même temps et par excellence, une philosophie de l'esprit". Il a essayé de défricher le terrain et de reculer les frontières de la synthèse thomiste. Il reste cependant dans la tradition spirituelle du thomisme, doctrine infiniment assimilatrice et progressive. Sans ce caractère, on ne pourrait expliquer comment le thomisme a pu résister, des siècles durant, aux luttes les plus violentes, et maintenant au fractionnement de la pédagogie destinée à le monnayer.

L'idéalisme, réduisant l'esprit au pur mouvement, se fait de l'opération spirituelle une représentation univoque. "C'est, note Maritain, étaler l'esprit sur un même plan d'intellection", en faire, "un univers à deux dimensions, un monde infiniment plat". Au contraire, le réalisme thomiste reconnaît à l'esprit "une structure, une hiérarchie interne de causalités et de valeurs". Il le représente donc comme un univers à plusieurs dimensions. Il se croit fondé à penser que

[12] *Les degrés du Savoir*, Jacques Maritain.

les quatre dimensions dont parle saint Paul ne s'appliquent pas seulement à l'hypersphère de la contemplation, mais, d'une façon générale, à la structure fondamentale des choses de l'esprit ; la grande loi de l'insatisfaction dans la sécurité des certitudes acquises, insatisfaction qui pousse l'esprit, à partir de la connaissance sensible, à élargir sa vie propre en l'engageant dans des mondes de connaissances différentes mais solidaires.

Ce problème qui inclut l'expérience physique et l'expérience mystique, dont la valeur philosophique est également étayée sur les certitudes rationnelles de la métaphysique et de la critique, montre la diversité et la compatibilité des zones de savoir parcourues par l'esprit en quête d'être. La connaissance scientifique n'a pas la structure de la connaissance métaphysique et celle-ci est autre que la connaissance mystique. A chacune son objet propre, mais entre chacune s'avèrent des analogies profondes. A l'une comme à l'autre est requise une chose en face d'elle. Une unité formelle les relie toutes. La physique se borne au mesurable, mais la philosophie réflexive aperçoit dans la pensée scientifique des références à l'ontologie. L'arrière-plan jamais atteint par le savant est un absolu ontologique. La connaissance métaphysique et la connaissance mystique décèlent une loi semblable. La philosophie dé-

montre le principe et la fin de l'univers ; elle fait voir Dieu à l'intelligence qui appréhende et qui définit. Comment alors insatisfaite, l'intelligence n'ambitionnerait-elle pas une connaissance plus adéquate ? D'ailleurs, la métaphysique n'est-elle pas traversée par un désir mystique, comme la science l'est par une référence à l'ontologie ? Diversité et compatibilité des divers degrés du savoir.

L'IDÉAL À ATTEINDRE.

D'aucuns aiment à répéter que nous sommes un peuple jeune. C'est bien là notre moindre défaut. Aussi véridiques, d'autres affirment que nous ne sommes qu'à l'aube de la vie intellectuelle. En tout cas, l'on peut dire que nos universités ne sont encore qu'à leurs débuts. Qui a oublié la franchise totale de Son Éminence le cardinal Villeneuve ? "Où sont les travaux vraiment personnels, qu'on puisse mettre en regard des productions de la science européenne et, pour nous, de la science française ? Où sont nos docteurs dont les oracles laissent tomber toute une traînée de lumière ? Où sont nos auteurs qui auront le droit de passer à la postérité ? Où sont nos vrais maîtres, en un mot, les hommes, comme on dit, dont le métier est de penser ? Il en est quelques-uns ; on les compte sur une main

et il reste des doigts, en chacune des facultés universitaires. Je ferai les aveux[13] qui me sont les plus pénibles. En théologie, je trouve beaucoup d'essais, nous avons quelques esprits bien formés ; je ne connais, à la vérité, qu'un auteur, dont la modestie reconnaît les limites de son œuvre, mais que nous devons estimer un maître, Monseigneur Louis-Adolphe Paquet. En philosophie, je cherche ; le maître est à venir. En histoire ecclésiastique, j'en sais un véritable mais à qui la santé ne permet pas de produire".

Ce tableau indique notre faiblesse intellectuelle, en ce qui regarde les sciences ecclésiastiques, théologie, droit canon, philosophie. Un nom illustre la théologie ; il n'a pas son équivalent dans le domaine philosophique. Nous avons un théologien national. L'idéal de nos facultés et instituts de philosophie, c'est de hâter l'apparition d'une œuvre philosophique comparable à celle de Mgr Paquet. Nos facultés de philosophie y travailleront en formant des hommes qui ne se contenteront pas d'être fidèles à la pensée thomiste, mais qui se l'assimileront d'une façon réactive. La valeur objective de notre philosophie nous a satisfaits, nous a infatués, comme si tenir la lumière sous le boisseau était un rôle transcendant. Nous avons vivoté à répéter les

13 Cardinal Villeneuve, op. cit.

docteurs, à mâchonner les formules, à nous gargariser de syllogismes en séries. Aucune doctrine ne vaut le thomisme comme incitatrice au labeur qui fouille et au travail d'adaptation aux besoins locaux. Elle aurait pu rationaliser notre foi qui s'englue, régulariser notre état social qui se désaxe, vivifier notre littérature et notre art que la pudibonderie fait bégayer, élargir notre influence civilisatrice et spiritualiste qui décroît, nous permettre l'apport à la vie canadienne d'un élément de rectitude, accentuer les traits de notre physionomie nationale qui se défigure. Le thomisme aurait pu nous faire vivre d'une vie pleine et débordante ; les formules dont nous nous contentons nous acculent dans le mimétisme, en nous enlevant le goût du risque sauveur et de l'audace qui s'impose.

Certes, le thomisme nous a empêchés de mourir dans le reniement. Cela, c'est beaucoup. Il nous a prémunis contre l'erreur moderne. Mais, prenons garde d'exagérer ce service. Parce que nous n'avons point trempé notre philosophie dans la réflexion personnelle, parce que nous ne l'avons pas confrontée avec la réalité, elle s'est vertdegrisée. Il lui aurait fallu l'affinage de la critique positive. Devant le soleil nous avons été éblouis, comme des enfants. Nous ne l'avons pas regardé en face, comme l'aigle altier. Il se peut, à

cause du manque d'influence thomiste dans le monde universitaire, que l'atmosphère pragmatiste l'ait quelque peu faussé.

C'est contre l'envahissement sournois des idées subversives que les facultés de philosophie doivent dresser la digue du thomisme. Une ambiance d'université catholique doit, avant tout, être thomiste, nous dirions même métaphysique. Non que, reprenant l'erreur de Descartes qui engloba les sciences dans la philosophie, erreur dans laquelle tombent tous ceux qu'apeurent expérimentations et laboratoires, nous allions nous moquer de l'induction et des disciplines qui l'emploient, mais en ce sens, que la philosophie étant la science royale, elle devra avoir, à l'université, le premier rang parmi les disciplines intellectuelles. Finissons-en avec le mépris de la science et pour ce, relisons *Deus Scientiarum Dominus*. "Lorsque le Seigneur, Dieu de toute science, confia à son Église, y est-il dit, le divin mandat d'enseigner à tous les peuples, sans aucun doute, Il l'instituait, en même temps que l'infaillible maîtresse de la vérité sacrée, la principale et la plus haute protectrice de toute science humaine". Le Souverain Pontife fixe ensuite les règles qui doivent régir les facultés universitaires pontificales. Il stipule à l'article 44 : "les salles de cours seront spacieuses, ornées, aérées et confor-

mes aux règles d'hygiène et aux usages reçus dans les maisons d'enseignement des divers pays". A l'article 46, il ajoute : "Que les instituts divers et les laboratoires soient munis de tous les outillages requis selon la nature des choses et les nécessités de notre temps". Cette législation implique que la philosophie ne sera pas traitée en parente pauvre, mais qu'elle sera, au contraire, placée au moins au même niveau, quant au budget, par exemple, que les sciences profanes.

L'université, en plaçant le thomisme à son rang, qui doit être le premier chez elle, pourra faire disparaître ce préjugé qui a cours chez nous, à cause du peu de participation laïque, que le thomisme est une philosophie de séminaire, une matière de collège, comme l'apologétique. Il faudra qu'elle ne devienne pas trop *formellement* un élément de culture théologique. Telle attitude causerait dommage à la philosophie même. Sur un plan autonome, la philosophie pourra mieux rayonner dans les facultés profanes. L'idéal à atteindre à l'université ? Que la philosophie, aussi bien informée que possible des sciences, demeure libre à leur égard, afin d'imposer rationnellement ses principes, de confirmer ses conclusions et de réfuter les erreurs qui pourraient découler accidentellement de la science. Sympathique, qu'elle s'assimile les acquisitions certaines

et définitives de la science. C'est à cette seule condition que le temps la rajeunira sans cesse et la fera paraître aux regards de la jeunesse et de l'élite comme la doctrine salvatrice.

Livre troisième

QUELQUES FRUITS

Appréciation générale — L'œuvre et l'exemple de Mgr Paquet — Le Père Ephrem Longpré, O.F.M. — La sociologie — Le thomisme producteur — Le concept de droit — Les publications de l'Institut d'Études Médiévales d'*Ottawa — Les manuels et la philosophie — Notre bilan philosophique.*

QUELQUES FRUITS

DANS la première partie de cet essai, nous avons exposé sommairement les conditions générales de l'enseignement de la philosophie, au Canada français. Avant 1760 comme après cette date, la doctrine enseignée fut la scolastique. Les efforts de nos premiers maîtres eurent quelque chose d'héroïque. N'est-ce pas le qualificatif que mérite la fondation du Collège des Jésuites au début de la période coloniale française ? La précarité des conditions de la vie de cette époque, il faut en tenir compte dans l'appréciation de notre enseignement, sous le régime français. Que les traditions scolastiques se soient alors quand même implantées à l'aube de notre vie nationale, voilà qui indique nettement à quelle mission les précurseurs nous voulaient destiner. Ce n'est pas le changement brusque de régime qui dût ramener la quiétude requise

à notre enseignement français comme à notre enseignement philosophique. Ce dernier a repris, chez nous, alors qu'à l'indigence matérielle le dix-huitième siècle finissant ajoutait la misère philosophique. Nous croyons cependant que ce n'est pas tant le discrédit où gisait alors la scolastique qui a nui à notre vie philosophique que la nécessité où se trouva soudain acculée notre nationalité de refaire les cadres de sa vie. On alla au plus pressé et notre enseignement de la philosophie, encore que fort dilué par les idées dominantes d'un siècle qui fut cartésien, se dégagea assez heureusement d'un danger menaçant. Malgré ses déficiences, d'ordre historique et intellectuel, la philosophie préserva nos esprits contre la nocivité des théories nouvelles. Premier résultat salutaire d'un enseignement toujours sympathique à la spéculation traditionnelle.

C'est grâce à ce climat philosophique, plus sain que fécond, si quelques fleurs ont germé. La robustesse, somme toute, de notre tempérament, fait de logique et de docilité au magistère de l'Église, nous a valu d'offrir au renouveau thomiste du dix-neuvième siècle une mentalité, en état de grâce obédientielle. Après l'encyclique mémorable de Léon XIII, le thomisme, qui avait eu chez nous des précurseurs nombreux, les uns discrets et anonymes, les autres de notoriété publique, a conquis l'adhésion entière de notre enseignement. Aussi, dès que les circonstances l'ont permis la philosophie thomiste a dominé. Tout notre enseignement secondaire en a été saturé. Il convient de noter — et nous l'avons fait sans aigreur, tant nous savons que les idées sont d'une extrême lenteur de germination dans les milieux aussi peu réactifs que le nôtre — que circonstances sociales n'ont permis qu'assez tard dans notre vie intellectuelle l'enseignement supérieur de la philosophie thomiste. Le thomisme étant avant tout une théologie, et ensuite une philosophie, la doctrine de saint Thomas a informé notre enseignement théologique bien avant de prendre dans nos universités la place qui lui revient. Enfin, les facultés de philosophie de nos universités catholiques attestent une floraison bienfaisante. Si le thomisme théologique intéresse la formation cléricale, il faut souhaiter que la philosophie de l'Aquinate exercera, à l'avenir, une action plus décisive sur les laïques. Le souci d'entraîner les laïques à la connaissance approfondie de saint Thomas ne peut qu'être fructueux. C'est par les laïques surtout que le thomisme directement rejaillira sur tout le corps social. Si l'on ne veut pas que l'accès à la philosophie supérieure dégénère en amateurisme, il faudra, un jour, permettre aux

laïques une action analogue à celle que l'action catholique confie aux fidèles de la nef. Une science de séminaire ! De ce préjugé, il nous faudra débarrasser notre esprit. A cette condition, l'élite ne se désintéressera plus complètement de cet élément de haute culture que constitue le thomisme. Le temps est passé où l'on croyait que la majorité de la chrétienté pouvait ne pas pouvoir hiérarchiquement participer au rayonnement naturel d'une foi qui doit agir. Il en est de même du thomisme. Si celui-ci est une doctrine qui importe à la survie d'une civilisation, tous ceux qui bénéficient de cette civilisation — ceux du chœur et ceux de la nef[1], dirait le Père M. A. Lamarche, O.P. — se doivent, dans la mesure de leur formation, de contribuer à un rayonnement, aussi indispensable dans l'ordre culturel que celui du soleil dans l'ordre physique.

Si ce climat philosophique a produit quelques fleurs, l'on peut se demander s'il a produit quelques fruits intellectuels.

APPRÉCIATION GÉNÉRALE.

Nous savons que le postulat des résultats a une valeur limitée. On ne saurait, comme William James, en faire un critère exclusif. Si l'on peut, en partant d'un acte, remonter à l'idée qui

[1] *Les laïcs dans l'Église.*

l'a produit par l'entremise du sentiment, les œuvres philosophiques permettent de juger de l'intensité, de l'activité, comme de la profondeur d'une culture philosophique. Que des œuvres aient été publiées avec un cœfficient divers de valeur doctrinale, qu'elles apparaissent nombreuses ou rares, avec plus ou moins d'originalité, cela ne change rien à la valeur intrinsèque d'une doctrine, en soi. Cette occurrence autorise cependant un jugement de valeur et de fait sur la qualité d'un enseignement, comme sur son degré de vitalité. Elle manifeste également si le thomisme qui informe une élite y est reçu avec une suffisante réactivité.

"La pensée canadienne ne s'est guère appliquée encore à une étude spéciale et originale des problèmes philosophiques. Et ce domaine de la littérature reste donc chez nous trop improductif". Ce jugement est de Mgr Camille Roy, en tête du chapitre sur la philosophie dans son *Histoire de la littérature canadienne*[2]. L'on sait avec quelle bienveillance cet historien a colligé les œuvres de nos auteurs, dont une douzaine, tout au plus, passeront à la postérité. Il conclut néanmoins à l'existence de notre littérature. C'est ajouter au fameux : "je pense, donc je suis", le truisme : "elle vagit, donc elle existe".

[2] Edition 1930, p. 200 sq.

Évidemment, même un balbutiement enfantin annonce, pour plus tard, une cogitation. Ce chapitre, à n'en pas douter, s'avère le plus pauvre de toute notre production littéraire. Historiens, juristes, poètes, romanciers, ont, depuis le début de notre histoire nationale, lancé dans le public quelques volumes. L'ouvrage de Mgr Camille Roy manifeste un effort dans les différents genres littéraires ; l'orientation de notre nationalité a suscité des travaux historiques d'inspiration différente mais qui manifestent des préoccupations très nobles et répondent aux désirs d'une classe soucieuse de s'instruire du passé. Il en est de même pour la poésie dont quelques pages récentes survivront sûrement, charmes réservés aux loisirs de ceux à qui l'américanisme par le journal n'aura pas fait un cerveau de cellulose. Hélas ! avec le théâtre et le roman, la philosophie apparaît au miroir de nos lettres comme la parente pauvre.

A notre improductivité philosophique, Mgr Camille Roy oppose cet espoir : "L'enseignement supérieur de la philosophie, que l'on vient de créer dans nos universités, déterminera sans doute un mouvement nouveau d'études personnelles dont bénéficieront nos lettres canadiennes". Nos universités pourront, c'est évident, aider à déterminer tel mouvement. Elles n'y contribueront cependant qu'à certaines conditions. Il ne faut pas oublier que si nos universités canadiennes-françaises viennent d'organiser l'enseignement supérieur de la philosophie, il ne s'ensuit pas que les docteurs en philosophie, parmi les clercs, soient une espèce inconnue. Depuis de nombreuses années déjà plusieurs jeunes prêtres reviennent de Rome, chaque année, après des séjours d'études dans les universités ecclésiastiques. Il suffit de parcourir dans *Le Canada ecclésiastique* la liste de nos docteurs pour se rendre compte que l'accès aux études supérieures de philosophie ne saurait suffire pour former une équipe de travailleurs capables de produire des œuvres. L'espoir que Mgr Camille Roy place dans nos facultés de philosophie canadiennes suppose beaucoup d'optimisme. Ces facultés peuvent faciliter aux laïques l'obtention des grades supérieurs. Quant aux clercs, il préféreront, pour longtemps encore, les séjours d'études à l'étranger. Il reste néanmoins que plus il y aura d'hommes doués d'une culture supérieure, plus il y aura de chance que quelques-uns s'adonnent à la composition d'ouvrages philosophiques. Au point où nous en sommes, notre production ne prouve guère notre goût de la métaphysique. On compte sur quelques doigts les œuvres qui établissent d'une façon péremptoire notre degré

de culture. La preuve de cette culture s'affirmera d'elle-même quand toutes nos œuvres en puissance se réaliseront. Si tous les manuscrits qui dorment au fond des tiroirs étaient lancés, si toutes les thèses latines pour doctorats en philosophie dans les université romaines, traduites en français, étaient éditées, si toutes les conférences orales étaient publiées, nous croyons bien que notre indigence, en ce domaine, paraîtrait moins évidente. Il pourrait y avoir quelques bouquins soumis aux Prix d'Action intellectuelle.

L'ŒUVRE ET L'EXEMPLE DE MGR PAQUET.

Même dans cette hypothèse, nous opinons pourtant que ces travaux seraient loin d'équivaloir l'œuvre théologique de Mgr Paquet[3], nous voulons dire les six volumes de *Commentaires* qui parurent de 1893 à 1903, et dont la publication fut saluée par les plus éminents professeurs des universités romaines, françaises, espagnoles et autres. Les quatre grands pontifes Léon XIII, Pie X, Benoit XV et Pie XI ont honoré "le premier prêtre du Canada" de leur haute approbation. L'idéal de docteur, Mgr Paquet l'a porté si haut que très peu ont essayé de l'atteindre, si plusieurs ont vécu de sa doc-

[3] *Les Noces d'or sacerdotales de Mgr L.-A. Paquet* (témoignages).

trine. Au lieu de l'imiter, de calquer leur vie sur la sienne, de prendre comme lui le même chemin austère de la recherche et du travail silencieux, de mettre comme lui leurs talents et leur érudition au service de la pensée canadienne, que d'hommes, à l'esprit bien formé, n'ont fait que l'admirer béatement !

L'apostolat intellectuel de Mgr Paquet ne s'est cependant pas borné à ses *Commentaria.* Il a inscrit au catalogue de notre littérature philosophique les meilleurs ouvrages que nous ayons. Sa vaste culture en a fait un apôtre intellectuel et, dans un pays où le clergé demeure, aux yeux de nos gens, comme les hommes de Dieu et les hommes de science, il a voulu, en dépit des lourdes charges dont il a eu la responsabilité, mettre au service du grand public une petite somme du *Droit public de l'Église,* en quatre volumes. Ses œuvres théologiques sont l'écho de son enseignement aux séminaristes, enseignement dont il a voulu élargir la zone d'influence ; de même, son *Droit Public de l'Église,* d'abord professé à l'Université Laval, s'adressa ensuite à un cercle plus considérable d'auditeurs. Si d'autres maîtres ont pu égaler son magistère, lui seul a résolu d'étayer sa réputation sur des œuvres. L'érudition peut vivre dans le souvenir. Comme il vaut mieux qu'elle laisse des preuves directes !

Qu'on ne se fasse pas illusion. Il en est toujours ainsi. La science est diffusive, comme le bien. Comme la foi qui n'agit point, la science qui ne produit rien possède une influence bien précaire. Elle est une sorte de dilettantisme, alors qu'avec un peu d'esprit de suite, elle aurait pu être une preuve, irréfutable comme le mouvement, et même un argument. Cinq autres volumes de solide philosophie sociale attestent que le rôle de Mgr Paquet est prépondérant. Encore une fois, le grandiose exemple de ce sublime vieillard qui fait la gloire de Laval, c'est qu'il s'est toujours soucié, en publiant des livres qui demeurent, d'informer l'élite de la doctrine thomiste en laquelle il a eu, non la foi du charbonnier, mais la foi qui permet d'édifier une œuvre littéraire, jusqu'au sommet de la vieillesse, nimbée de cheveux blancs. Autre caractère de cet écrivain. Philosophe ou théologien, lettré ou sociologue, le culte de la vérité religieuse ne l'a pas empêché d'apporter aux questions de la vie nationale le zèle d'un patriotisme clairvoyant et les lumières d'une direction, entraînée au maniement des hommes.

Comme ses *Commentaires,* comme son *Droit Public de l'Église,* les deux volumes qu'il a publiés sur l'éloquence sacrée furent d'abord l'objet de cours professés à des étudiants en théologie.

Ensuite, le professeur les présenta au public. Voilà qui indique la méthode de travail de ce maître. Avant tout professeur il a donné les prémisses de sa doctrine à ses disciples dont il était le directeur d'office. A sa pensée, il donnait une forme assez haute, il la revêtait d'un art assez pur, il l'exprimait en termes assez nets et fermes, pour pouvoir, de ses leçons, faire ensuite la substance de beaux livres. N'est pas professeur qui veut, ni qui le dit. Professer est, entendu au sens intégral du mot, une des plus sublimes actions humaines, parce qu'elle synthétise la dualité de notre nature, partagée entre l'appétence de la spéculation et le besoin de la vie active. Ces deux tendances naturelles, saint Thomas les a concrétisées en enseignant — une contemplation — et dans la publication de ces œuvres — une action. Cours, volumes, discours, direction spirituelle et intellectuelle, en voilà assez pour faire l'unité d'une vie d'apôtre du thomisme.

LE PÈRE ÉPHREM LONGPRÉ, O.F.M.

A l'occasion des Noces d'or sacerdotales de Mgr L. A. Paquet, il est devenu évident pour le grand public — les lettrés le savaient, déjà — que Laval compte un maître de réputation internationale. Un autre philosophe jouit d'une semblable renommée : le Père Ephrem Longpré, fran-

ciscain canadien-français, chef d'une brillante phalange d'archivistes, dont quelques compatriotes, au collège de Saint-Bonaventure. Rappelons, en passant, que l'Angélique et la Grégorienne, à Rome, comptent dans leur personnel enseignant quelques professeurs de notre race. Ils y jouent un rôle éminent, bien que ces missionnaires intellectuels de chez nous n'aient pas encore fait leur marque comme auteurs. Le Père Leduc, O.P., et le Père Chagnon, S.J., sont de taille à s'illustrer, l'un dans le droit canon, l'autre en sociologie.

Expert en paléographie médiévale, le Père Longpré s'est signalé par des découvertes de documents qui lui ont valu l'admiration des médiévistes du monde savant[4]. On lui a confié l'édition des œuvres d'Alexandre de Halès. La rédaction des *Prolégomènes* fut sa première besogne. En marge de ce travail, le médiéviste canadien-français a publié dans les revues savantes d'Europe une série d'articles sur les philosophes et théologiens franciscains, études qui lui méritèrent les félicitations de Mgr Grabman, des cardinaux Ehrle et Mercier, du Père Jansen et d'Étienne Gilson. En 1923, s'ajouta une charge nouvelle : préparer et plaider devant la S. C. des Rites la cause de Duns Scot. De ce

[4] *Témoignages*, Hermas Bastien, p. 187 sq.

plaidoyer est né *La philosophie de Duns Scot*, livre d'une documentation originale, d'une érudition merveilleuse et qui est la réfutation définitive d'un ouvrage contre Scot, publié en France, par Bernard Landry. En 1927, le Père Longpré prononça une série de conférences en italien sur Scot. Quelles que soient les distinctions qu'un thomiste puisse apporter à certaines affirmations du médiéviste, tous s'accordent, avec la *Fortnightly Review*, pour admettre que certains points de vue, en matière d'histoire de la philosophie, avaient été modifiés par les travaux du Père Ephrem Longpré.

Une telle réputation repose sur la masse imposante de ses travaux[5]. Il est le théologien de la monumentale édition critique des œuvres d'Alexandre de Halès. En 1921, il a publié une monographie sur le *Tiers-Ordre séculier de saint François au Canada*. Le R. P. Carrigou-Lagrange a loué le travail "fort consciencieux et d'une lecture savoureuse et édifiante" que représente son étude sur *La théologie mystique de saint Bonaventure* parue dans l'*Archivum Franciscanum*. Mentionnons encore l'article *Raymond Lulle* dans le *Dictionnaire de théologie catholique* et dans le *Dictionnaire apologétique*, l'article sur

[5] *Bio-Bibliographie du R. P. Ephrem Longpré, o.f.m.*, par le R. P. Hugolin, o.f.m., de la Société Royale. Cf. Revue franciscaine, (août et septembre 1930).

saint François et l'apologétique. Dans *La Revue néo-scolastique* de Louvain, février 1927 : *Questions inédites de Maître Eckart, O.P., et de Gonzalve de Balboa, O.F.M.* L'*Archivum Franciscanum*, en 1923, page 3-33 : *Les distinctions du Fr. Thomas de Pavie ;* en 1927, page 875-930 : *Fr Thomas d'York ; La première métaphysique du XIIIe siècle ;* les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire ; Thomas d'York et Mathieu d'Aquesparta ; Documents inédits sur le problème de la création.* Il faudrait encore signaler ses importantes monographies dans *La France franciscaine*, ses études dans les *Studi Francescani*, dans *Rivista di filosofia neoscolastica* et dans les *Miscellanea*, du Cardinal Ehrle.

Cette bibliographie est forcément incomplète[f]. Telle cependant, elle indique une production philosophique aussi copieuse que de prime importance. A n'en pas douter, le Père Longpré est le savant le plus au courant du moyen âge[6].

[6] Appréciation de l'œuvre du P. Ephrem Longpré par Mgr Grabman : "Je voudrais aussi comme conclusion faire remarquer qu'après leurs grandes éditions, les Franciscains de Quaracchi ont aussi publié un nombre considérable de recherches spéciales et du plus haut prix pour l'histoire de la scolastique. Grâce à sa connaissance étendue des manuscrits scolastiques, le P. Longpré a fait connaître en ces derniers temps la vie et le caractère doctrinal de plusieurs maîtres franciscains : Guillaume de la Mare, Guillaume de Ware, Pierre de Trabibus, Gauthier de Bruges, Barthélemy de Bologne, Jean de Reading, etc., et il a entrepris avec succès et avec flair de résoudre la question difficile et complexe des œuvres de Jean Duns Scot. Il a aussi fait des trouvailles de valeur dans le domaine de l'ancienne Ecole scotiste.

C'est l'opinion d'Étienne Gilson, qui en révéla le nom à un de ses premiers auditoires de Montréal.

Voilà deux penseurs qui, l'un ayant fait sa carrière au Canada français, l'autre vivant en Italie depuis l'obtention de son doctorat — il en fut le premier docteur à l'Institut Pontifical Oriental, créé par Benoit XV — illustrent tous deux la spéculation scolastique. La gloire de Mgr Paquet comme théologien a traversé les mers ; celle du Père Longpré, comme médiéviste, également, mais en direction inverse. Un commentateur et un médiéviste forment le bilan de nos réputations, répandues à l'étranger.

LA SOCIOLOGIE.

Excepté le Père Longpré, spécialisé dans l'histoire de la philosophie, Mgr Paquet, avant tout théologien, presque tous les autres auteurs qui, chez nous, ont écrit sur la philosophie, se sont occupés de morale sociale. Les questions sociales que pose sans répit la vie politique ou économique ont davantage provoqué la publication

A sa plume nous devons un exposé très profond et en même temps brûlant d'amour de la théologie mystique de saint Bonaventure — un des meilleurs travaux sur la mystique médiévale qui ait jamais été écrit. — Nous sommes en droit d'attendre de lui un exposé historique complet de la mystique franciscaine." *Franziskanische Studien*, Mûnster, i. W., 1924, xi, pp. 77-78. Taduit de l'allemand.

d'œuvres écrites. Ces œuvres ne sont pas toutes d'une égale originalité, mais en revanche elles s'inspirent ordinairement d'une ferme philosophie chrétienne. Notre information, littéraire ou philosophique, opère à retardement. Nous nous intéressons à un malaise quand il a presque fini de gauchir notre mentalité, ou bien, nous transportons les questions d'Europe au Canada sans nous inquiéter si le problème se pose ici de la même façon exactement. C'est une forme de colonialisme de l'esprit. Cet instinct de mimétisme est alimenté par une formation trop exclusivement livresque. Au contraire, la réflexion sur les principes, confrontés avec les faits, nous épargnerait nombre de discussions *in abstracto*. Notre intention n'est pas de recenser tous les livres et brochures de sociologie ou traitant de la question sociale. Signalons plutôt un travail d'équipe, celui des Semaines sociales. Depuis 1920, cette équipe tient des sessions annuelles dans les principaux centres de la province. Cette organisation nous appartient en propre. Les catholiques de langue anglaise n'en ont pas de similaire. Les thèmes généraux de ses études appartiennent tous à la morale sociale. Il arrive qu'ils sont développés devant les auditoires canadiens-français, quelques années après que les Semaines sociales de France les ont étudiés. Nous savons que les

principes, en soi, sont identiques partout. Le fait qu'en France les "semainiers" ont traité, par exemple, de l'autorité, facilite la tâche des conférenciers canadiens. A côté de ces avantages, se trouve un danger : un défaut d'adaptation des solutions apportées. Encore une fois, la vérité est immuable en elle-même, mais par rapport à nous, elle change parce que la théorie doit tenir compte des circonstances locales. Ces dites circonstances locales influent également sur le ton des cours et conférences. Autres professeurs, autres leçons. Si l'on compare tel rapport des Semaines de France avec le rapport parallèle des Semaines du Canada, on ne peut s'empêcher de constater analogie parfaite d'une part mais, d'autre part, beaucoup plus de profondeur outre-mer qu'ici. Entre autres causes qui expliquent telle différence, il y a la suivante. Les Semaines de France sont destinées à suppléer à la carence de doctrine chrétienne dans l'enseignement neutre français. Les sociologues catholiques se trouvent dans l'obligation d'imposer leur doctrine avec une vigueur telle qu'elle puisse évincer la sociologie athée. Chez nous, l'enseignement étant partout catholique, la lacune à combler n'est pas la même ; les auditoires n'ont pas la même réactivité, non plus que les conférenciers la même originalité, la même profondeur de doctrine.

Cela établit une marge entre le travail de vulgarisation doctrinale.

Ces différences conditionnent l'influence possible de cette vulgarisation sociale. Une doctrine ne peut fructifier qu'en tombant dans des âmes conscientes de leurs besoins, comme une semence dans un sillon ouvert et fertilisé. Quoi qu'il en soit de ces similitudes et différences, il reste que les rapports publiés par les Semaines Sociales constituent une somme de morale sociale unique en notre littérature philosophique. La diffusion de ces directives est susceptible d'aider au redressement social qui s'impose chez nous dans l'ordre des principes et des faits sociaux tout autant que dans l'ordre politique et national. Il est des besognes qui exigent le travail en équipe. Brunetière a jadis découvert que l'Angleterre est une île. Quand nous aurons conscience que nous sommes en Amérique, nous comprendrons peut-être que l'objectivité est une norme à l'efficacité du travail philosophique. Les Semaines Sociales semblent vouloir, les circonstances aidant, embrasser le réel d'un geste plus vigoureux[7]. Le souci du réel et la satisfaction des besoins locaux, voilà qui orientera de plus en plus ces travaux vers une originalité plus

[7] Par exemple, lors de la Semaine Sociale de Joliette (1935), il fut question de l'éducation nationale.

concrète sans amoindrir d'un iota la sûreté des principes philosophiques dont ils s'inspirent. (g)

LE THOMISME PRODUCTEUR.

Doctrine large et compréhensive, accueillante aux sciences expérimentales parce qu'elles sont révélatrices de l'énigme des choses, curieuse des découvertes psychologiques modernes parce qu'elle peut les utiliser en ce qu'elles comportent de vérité, favorable aux productions de l'art parce qu'elle sait distinguer le domaine du Sage et le domaine du Prudent, philosophie réaliste qui respecte toutes les réalités, qu'elles soient d'ordre national, social ou scientifique, le thomisme est tout cela, mais à condition d'être approfondi. Il faut que l'esprit du thomisme informe l'intelligence et alors, mais alors seulement, il devient source de vie. Il contient tous les principes requis aux vastes réalisations intellectuelles. Pédagogie, sociologie, arts, littérature, sciences, il n'est guère de domaines de l'activité intellectuelle qu'il ne puisse fertiliser. Utiliser le thomisme comme une doctrine de vie ou tomber dans le formulaire commode mais improductif, tel est le dilemme. Il a sans doute manqué à notre enseignement des centres de haute culture philosophique qui maintiennent dans tout l'organisme éducationnel le goût du progrès, le

culte de l'émulation créatrice, le désir des applications bienfaisantes. Avec les facultés de philosophie, l'*Institut d'Études Médiévales* est un complément opportun effectué en ces dernières années. Ces institutions avec les œuvres qu'elles ne manqueront pas de faire naître sont capables de nous doter d'une ambiance propice à la spéculation et aux solutions pratiques des problèmes actuels. Tous ceux qui s'intéressent aux progrès intellectuels du Canada français ne manquent pas de se réjouir de ces heureux signes des temps nouveaux.

Le progrès que nous entrevoyons réside en ceci qu'il ne s'agit pas d'un perfectionnement accidentel, mais d'une promotion à la culture philosophique, au sens technique du terme. Pour un peuple héritier de la tradition thomiste, il ne s'agit pas d'enregistrer de la philosophie toute faite ; il s'agit d'en faire par une espèce de redécouverte personnelle et par une application heureuse aux nécessités de notre milieu. "Chez nous", disait Cauchie, le maître qui a renouvelé l'enseignement de l'histoire à l'Université de Louvain, "le professeur est condamné à tourner dans le même cercle. Comme une machine, il recommencera, fut-ce pendant trente ans, le même travail. Son cours une fois fait, pourvu qu'il se tienne au courant, il aura accompli sa tâche. Il

y a là, pour l'homme de science, un véritable amoindrissement ; il a perdu son vrai rôle qui est celui de créateur et de novateur ; et de l'enseignement supérieur, il retombe dans l'enseignement moyen".

La déficience d'une émulation en éveil, tel est bien le danger qui menace un enseignement philosophique. Par une fausse conception de la tradition — qui d'ailleurs n'a de valeur scientifique qu'en théologie — on laisse aux autres le goût du travail neuf, fait sur pièces, l'esprit d'initiative et de recherche. En cette attitude, l'éminent cardinal Mercier voyait une position humiliante pour l'université catholique.

LE CONCEPT DE DROIT.

Le R. P. Louis Lachance, O.P., professeur au Collège dominicain d'Ottawa, a enrichi notre littérature philosophique d'une œuvre de premier plan. Elle manifeste la profondeur de l'activité intellectuelle qui bourdonne dans la blanche ruche qu'est l'*Institut des Études Médiévales*. *Le Concept de droit* s'adresse à tous ceux que préoccupe la signification formelle des grandes notions philosophiques qui sont à la base des civilisations. Or, il n'est pas de concept qui n'exerce sur la vie des nations une action plus fondamentale que le concept de droit. C'est le droit qui parfait

le sort des nations dont il scande l'évolution. D'une peuplade, il fait une réalité politique en la dotant d'un cadre stable où se déploient son âme et sa conscience. Il se résume d'abord à un ensemble de pratiques qui, en se déterminant, acquièrent une vertu formative. Cela ressort des minutieuses études que nous ont léguées, dans leur politique, Platon et Aristote, de même que des vastes synthèses qui constituent le prologue des commentaires de saint Thomas sur les *Éthiques* et les *Politiques* du Stagirite. Dans la vie communautaire, la famille ou la tribu ne sont que des acheminements vers la cité parfaite, c'est-à-dire, un être qui jouit de tous les principes requis par sa nature. Les élevant à un état supérieur, le droit permet aux cités de s'engager dans une vie nouvelle.

L'on sait l'attention que l'École sociologique a donnée à l'aspect juridique du droit. Son zèle, cependant, ne vaut guère mieux que l'oubli des juristes du siècle dernier, car il fait croire à une découverte nouvelle. Au temps même d'Aristote, cette conception était courante. Les Anciens incluaient le droit dans la définition des régimes politiques ; saint Thomas approuve et justifie cette manière de voir dans ses commentaires. Mais le Docteur Angélique n'exagère pas l'influence du droit sur les activités de la nation.

Le droit concentre les initiatives et les pousse en avant, mais il n'englobe pas toute l'activité commune. Il apporte de l'ordre et non une entrave à l'élan spontané. Minimum essentiel, le droit n'est proposé que comme élément strictement nécessaire à l'existence politique.

Les Anciens ont eu jusqu'à l'excès le sentiment de la grandeur de l'art politique. Aristote n'y voyait-il pas la preuve de cette fulguration divine qu'est la raison humaine ? Dans son *De regimine principum*, saint Thomas n'exalte-t-il pas le rôle du législateur jusqu'à l'assimiler à la fonction de Dieu à l'égard du monde ? Voilà qui indique l'intérêt que peut offrir l'étude du droit selon les écrits d'Aristote et de saint Thomas. Dans l'actuel désarroi de la pensée, il fait plaisir de signaler une tendance à retourner à saint Thomas pour l'étude des questions juridiques et politiques. Le R. P. Lachance a vu dans cet engouement bien fondé un encouragement à poursuivre des études commencées dans ce sens et dont ont été témoins les lecteurs de la *Revue dominicaine* et de la *Revue du droit*. D'une manière plus visible que dans ses articles, l'auteur a jugé bon de rattacher la pensée de saint Thomas à la pensée antique dont Aristote est le plus véridique interprète.

Cet ouvrage est l'exposé fidèle de la pensée

aristotélico-thomiste sur le concept de droit. Bien que l'auteur serait heureux d'intéresser les juristes à la doctrine thomiste, il a adopté la méthode philosophique. Il ne part pas d'un droit constitué : il analyse une notion, après l'avoir insérée dans la synthèse doctrinale qui en a vu l'élaboration. L'ouvrage se divise en quatre livres exposant respectivement les causes extrinsèques et les causes intrinsèques du droit, le droit subjectif et le droit dans ses relations. C'est une forte thèse qui commente la pensée aristotélico-thomiste sur le droit, sans cependant omettre de faire appel aux principes capitaux des synthèses d'Aristote et de saint Thomas. Le R. P. Lachance a fait œuvre de consciencieux interprète. Pour cela, il n'a pas cru que l'originalité lui était interdite. L'originalité dont il fait montre lui était même prescrite ; il importait, pour respecter la tradition la plus autorisée, d'opérer certaines transpositions et de distribuer ses commentaires selon un ordre qui n'a rien de commun avec la hiérarchie des valeurs établie par certains auteurs. C'est peut-être sur ce point qu'une étude plus approfondie de son ouvrage pourrait ouvrir la discussion. Cependant, ce n'est pas nous qui reprocherons à l'auteur une certaine innovation. Les innovations, étayées sur une doctrine sûre, sont infiniment plus fécondes que

les redites productrices de routine. Cet ouvrage s'adresse à tous ceux qui ont reçu une initiation philosophique. Ils sont légions les hommes à qui le manuel de l'abbé Lortie devrait avoir fait soupçonner que les définitions du traité ont une longue et instructive histoire doctrinale. En parcourant *Le Concept de droit,* ils verront la richesse de l'analyse de la notion de droit et ses rapports avec les sciences, les sciences pratiques et les sciences sociales. La bibliographie leur indiquera toute une série de lectures et les convaincra de l'opportunité de mieux utiliser saint Thomas et les innombrables ouvrages que le thomisme a fait surgir sur les sujets les plus divers.

Aux étudiants de nos facultés, l'ouvrage du Père Lachance vaudra un exemple et indiquera une méthode de travail. Maintes autres notions pourraient recourir à un plan analogue. En le suivant, que de thèses éviteraient le défaut de n'avoir rien de commun avec la méthode philosophique. Il suffirait pour l'acquérir d'aborder régulièrement la lecture des œuvres de saint Thomas mises à la portée de tous par des traducteurs habiles et des commentateurs avertis.

Ce livre[8] témoigne en faveur des ouvrages philosophiques et théologiques dont la nomenclature

[8] Le Père Lachance, o.p., est l'auteur de *Où vont nos vies ?* et de *Nationalisme et religion.*

est par trop brève dans l'histoire de la littérature canadienne. Que de fois, à l'occasion d'une notice nécrologique, on lit une louange de la science et de l'érudition du défunt ! Que de jeunes entendent l'éloge de la compétence de tel ou tel de leurs anciens maîtres ! Trop souvent, telle renommée garde l'allure d'une légende. Il faudrait qu'elle fût plus fréquemment un fait établi par des œuvres publiées. La science philosophique ne devient vraiment diffusive que si elle s'incarne dans les livres. Alors seulement elle rayonne au loin, sans compter qu'elle est la plus sérieuse corroboration d'un enseignement et la plus indiscutable justification du bien-fondé d'une réputation. Que de professeurs émérites n'ont rien laissé d'écrit qui aurait prolongé leur magistère ! Sans doute, des besognes trop absorbantes les ont empêchés de livrer les détails de leur méthode et les secrets de leur expérience.

LES PUBLICATIONS DE L'*INSTITUT D'ÉTUDES MÉDIÉVALES* D'OTTAWA.

Nous avons dit plus haut le but et le rôle de ce centre d'études médiévales. Il ne vise pas à la distribution des parchemins. S'adressant à des étudiants qui, la plupart de l'Ordre des Dominicains, ont déjà une formation philosophique supérieure, il ambitionne de promouvoir la recherche et la publication d'ouvrages philosophiques, inspirés par l'étude des vieux manuscrits et par la fréquentation assidue des vénérables textes des auteurs du moyen âge. Cet Institut est destiné à nous doter de livres originaux, originalité résultant d'un approfondissement formel de la culture philosophique[9].

L'*Institut d'Études Médiévales* d'Ottawa a publié à date cinq volumes, d'une rare densité. On n'en peut certes pas dire qu'ils sont des ouvrages de vulgarisation. La vulgarisation, à haute ou basse pression, voilà la caractéristique de trop de nos œuvres philosophiques. Cela les empêche de prendre rang parmi les publications qui paraissent dans les milieux philosophiques européens. Aussi, est-il réconfortant de pouvoir aligner des livres qui sont des arguments en faveur d'une culture. Les deux séries d'*Études d'histoire littéraire et doctrinale du XIIIe siècle* sont rédigées en collaboration, mais la nouveauté des aspects étudiés en constitue l'unité organique. Les recueils d'études disparates provoquent d'ordinaire assez peu de ferveur. S'ils sont les fruits d'un

---

9 Volumes en préparation : *La technique du sermon médiéval: contribution à l'histoire de la rhétorique au moyen âge. — La "Summa aurea" de Guillaume d'Auxerre. Introduction et édition critique. I. De Trinitate. — Les traités contemporains "De principiis naturae" de S. Thomas et de Jean de Sècheville, recteur de l'Université de Paris (1256). — Intellectus et ratio : L'intellectualisme de S. Thomas.*

travail d'équipe, s'ils convergent à déceler les points culminants d'un panorama doctrinal, complexe et varié, ils prennent une valeur propre, du fait qu'ils sont révélateurs. Ils ont une valeur d'introduction élevée. Tel est le cas de ces deux ouvrages qui ont ouvert la voie à d'autres.

LA RENAISSANCE DU XIIe SIÈCLE ; LES ÉCOLES ET L'ENSEIGNEMENT.

Une étude critique de la catégorie du moyen âge, et de la philosophie de l'histoire avec elle engagée, se développe en cet ouvrage. Le moyen âge est une lente reconquête de la civilisation antique. L'un de ses sommets est, après l'âge de Charlemagne, la "Renaissance" du XIIe siècle, qui viendra s'accomplir dans le grand XIIIe siècle. Véritable humanisme plus séduisant et plus frais que l'humanisme du XVIe siècle, appuyé sur l'efflorescence des écoles dans la vie, "communale", entretenu par l'accession d'une nouvelle classe sociale à la culture : lettres, arts, sciences, puis philosophie, que vient alimenter progressivement la découverte sensationnelle des œuvres d'Aristote. Alors naît la "scolastique". Les méthodes de la théologie en sont renouvelées. L'intempérance d'Abélard fait pressentir l'équilibre spirituel de saint Thomas.

On suit ici ce progrès de culture, de pensée, de théologie. Dans un pareil contexte, les œuvres du moyen âge trouvent et leur lumière native et leur vrai sens, leurs présupposés économiques et sociaux jusqu'à leur spiritualité mystique. C'est dire que voilà une indispensable introduction à l'étude des doctrines du moyen âge. Celles-ci, au lieu d'être des thèses abstraites, sont situées dans leur cadre naturel. Le cadre naturel est, en effet, un des moyens extrinsèques qui favorisent l'éclosion de la pensée. Si le milieu ne détermine point, comme l'a affirmé Taine, la doctrine d'une société, la connaissance du milieu aide singulièrement à comprendre la doctrine qui anime une époque.

SAINT ALBERT LE GRAND, DOCTEUR DE LA MÉDIATION MARIALE.

La littérature théologique canadienne, surtout la littérature un peu spécialisée comme la littérature mariale, est d'une grande indigence. Pénurie extrême que ne font pas disparaître les nombreux petits articles des revues pieuses. L'ouvrage du Père M. M. Desmarais, O.P., est une œuvre construite selon les exigences des meilleures méthodes scientifiques. L'auteur y affirme avoir regardé la Vierge avec une âme albertinienne (p. 15). En fait de théologie mariale, ce ne sont pas seulement, en effet, les Pères de

l'Église auxquels il faut faire appel, dans l'antiquité chrétienne ; c'est, au cours des siècles, à tous ceux qui, sous des titres divers, sont qualifiés pour traduire la croyance de l'Église. Saint Albert le Grand représente excellemment les générations chrétiennes du moyen âge occidental.

Théologien de grand style. L'on sait assez quelle place il occupa dans la série des Maîtres de l'Université de Paris, au temps des Alexandre de Halès, des Bonaventure et des Thomas d'Aquin, et aussi quel rôle il joua alors dans l'évolution de la philosophie grecque en climat chrétien, mais au profit d'une organisation systématique du savoir théologique.

Nous ne sommes plus au temps où les théologiens construisent pour eux-mêmes un traité de mariologie ; aussi, ce que le P. Desmarais souligne dans les textes de saint Albert, ce ne sont pas les principes hiérarchisés d'une synthèse organique élaborée, mais la mise au point dans des formules conceptuelles précises, de la croyance à la médiation de la Vierge Marie. Toute son étude démontre que les traits essentiels de toutes les élaborations théologiques ultérieures se retrouvent chez le Docteur Universel.

"Excellent travail[10], que l'on peut considérer

[10] *Revue des Sciences philosophiques et théologiques* XXIV (1935), p. 367.

comme définitif sur cette question, de soi partielle mais importante, de théologie mariale".

Le théologien thomiste a voulu oublier ses catégories habituelles, ses cadres familiers. Il s'est présenté devant les exposés d'Albert le Grand avec un esprit désireux de ne pas plier la doctrine à ses désirs mais de l'accueillir dans sa teneur intégrale avec ses audaces et même ses erreurs de détail. Une telle attitude met en confiance le lecteur et l'assure que l'ouvrage n'est pas une thèse *ad mentem divi Alberti*, où des fragments seraient cités au petit bonheur à l'appui de conclusions déterminées à priori, mais bien un travail qui tend à rendre dans sa fraîcheur primitive la contemplation mariale d'un des plus illustres docteurs du moyen âge.

Un esprit désireux de garder sans déformation les idées de saint Albert sur la Médiation de Marie devait rencontrer, dès le début, une énorme difficulté. En effet, on a beau chercher dans les 38 in-quartos des œuvres complètes, édition Borgnet, on ne rencontre nulle part un exposé systématique de cette doctrine. Nulle part ne se trouve cette synthèse qu'à tout moment l'on s'attendrait à trouver. Pour ordonner, sans fausser les intentions de saint Albert, ces diverses affirmations incomplètes par elles-mêmes, mais susceptibles peut-être de former un tout homo-

gène, le Père adopte une méthode excellente. Il découvre dans le traité consacré au Christ Médiateur une théorie assez élaborée de la médiation. Celui qui, dans le plan surnaturel, est chargé d'offrir à Dieu les prières des hommes et aux hommes les grâces de Dieu doit être placé entre les extrêmes qu'il a mission de réconcilier. De plus, il lui faut réunir effectivement les extrêmes séparés. En deux mots, le vrai médiateur selon saint Albert, sera *medium et via.*

Se servir de ces cadres *medium et via* est légitime puisqu'ils sont fournis par Albert lui-même. Mais est-ce possible ? Est-ce que les passages où le saint Docteur parle de la Vierge peuvent sans violence entrer dans ces divisions et prouver la Médiation mariale ?

La majeure partie de cet ouvrage est une passionnante réponse affirmative à cette question. On voit les textes les plus savoureux, les plus denses de pensées, les plus pénétrés d'onction, s'intégrer sans effort dans un tout d'une merveilleuse cohérence, se fortifier l'un l'autre, se soutenir mutuellement et constituer par leur ensemble un édifice très solide aux proportions fort harmonieuses.

L'OPINION CHEZ ARISTOTE.

Oeuvre philosophique qui nous paraît la plus originalement dense qu'ait publiée l'Institut. Subséquemment défendue avec brio en soutenance publique, elle constitue la plus belle thèse de doctorat jamais présentée à l'Université de Montréal.

C'est une vue, panoramique et spécialisée, sur trois siècles de pensée grecque : panoramique par l'ampleur de ses horizons et la mise en œuvre d'une multitude d'éléments, spécialisée par l'unité de point de vue et la lumière purement aristotélicienne qui brille à travers toutes ces pages.

On sent une pensée qui a puisé aux sources, qui n'est pas entrée en contact avec un Aristote déjà "cuisiné" mais qui s'est tenue dans une présence compréhensive de l'esprit du Maître, qui s'est penchée sur tous les détails de sa géniale construction afin d'en pénétrer l'orientation totale et d'y mieux saisir cette souple et insaisissable notion d'opinion.

On a beaucoup écrit sur les œuvres métaphysiques et morales du Philosophe, ainsi que sur sa Physique. Mais sur la Dialectique, sa méthodologie, donc la clef qui nous ouvre la compréhension de toutes ses œuvres, on a gardé un silence dont la répercussion se fait sentir jusque

dans l'édition même de ses textes qu'on mutile, faute de le comprendre. Ce volume est un premier essai pour combler cette carence complète d'œuvre méthodologique en aristotélisme.

L'opinion selon Aristote est une analyse menue poursuivie, ligne à ligne, à travers l'œuvre entière du Stagyrite ; construction organique aussi, dépassant l'énoncé fragmentaire où Aristote dispersa ses réflexions. Telle est la difficulté de toute étude sur Aristote ; cet esprit qu'on nous disait si rigide, cette doctrine qu'on nous enseignait si morne, sont, en réalité, dans une permanente fluidité : démarches mentales et formules verbales se recoupent incessamment, si bien qu'il les faut toujours tenir dans un contexte où la concision brutale le dispute aux plus insidieux raffinements. Certes, l'on comprend que le même Aristote ait suscité, au cours des siècles, les plus disparates aristotélismes, depuis le matérialisme d'Alexandre jusqu'au mysticisme d'Avicenne, depuis l'expérimentalisme d'Averroës jusqu'au rationalisme des Padouans, sans oublier l'aristotélisme si peu aristotélicien, à certains égards, de saint Thomas.

Le Père Régis a résisté à toutes les séductions des aristotélismes postérieurs, fussent-ils thomistes, pour saisir avec objectivité l'aristotélisme d'Aristote.

LES MANUELS ET LA PHILOSOPHIE.

La philosophie figurant dans tout notre enseignement et d'une manière spéciale à l'enseignement secondaire, on pourrait croire que notre personnel enseignant a déployé beaucoup de zèle à la composition des manuels et à leur amélioration. Il n'en est rien. Le texte de l'abbé Lortie domine, depuis un quart de siècle. Ce manuel est le premier d'un auteur canadien-français. Le programme du baccalauréat étant aujourd'hui le même qu'il y a vingt ans, on n'a pas songé à modifier le manuel. La doctrine et les besoins ne cessent cependant d'évoluer. On entend maintes observations sur les lacunes du traité de l'abbé Lortie. La *Revue dominicaine* s'est permise, en des notules pertinentes, d'émettre maintes réflexions. D'aucuns affirment, à bon droit, que la morale sociale réclame une mise au point. Clameurs dans le désert.

Le grand défaut de ce manuel consiste dans le fait que, hormis la langue latine, il n'a rien de vraiment digne de l'enseignement secondaire, dans son ordonnance didactique. Les manuels modernes ont une toute autre allure. Un texte destiné à des bacheliers postule plus de densité doctrinale. Il doit être une invite plus directe à la curiosité comme à la formation intellectuelle. Les maîtres ont beau suppléer au manuel, si ce-

lui-ci s'avère un instrument inférieur, ils ne pourront jamais stimuler le travail personnel. Tel manuel pourra bien faire réussir à l'examen final de philosophie. S'il n'est qu'un aide-mémoire, jamais il ne provoquera la ferveur chez le disciple, qui n'en retiendra que les formules. A l'enseignement classique, la philosophie doit être considérée comme une initiation à la haute culture. N'est-ce pas son rôle ? Une culture, même à peine amorcée, fait éprouver le besoin d'un approfondissement, fait s'éveiller la curiosité philosophique, fait naître une inquiétude humanisante. Nos facultés de philosophie n'auront une clientèle convenable, les laïques n'y accéderont en proportion congrue que si l'initiation en vue du baccalauréat éveille, grâce au prestige didactique accru par la culture générale du maître, un désir concret de promotion.

Il semble fort que l'histoire de la philosophie, sinon comme matière indépendante, du moins comme revers de la médaille, peut orienter vers cet idéal. L'*histoire de la philosophie* de l'abbé Arthur Robert est une aide, à ce propos. Sa conception atténue cependant ce service. Au lieu d'opposer les systèmes les uns aux autres, il est plus formateur, tout en insistant sur les carences particulières, de montrer comment se manifeste une continuité vivante. Pour la philosophie française, l'histoire établit le caractère psychologique de la spéculation, de Descartes à Maine de Biran en passant par de Condillac. Et ce caractère d'introspection dérive de saint Thomas comme de la mystique de saint Bernard. C'est telle vue panoramique qui n'atrophie pas la joie de connaître, qui éloigne le scepticisme nihiliste et qui, partant, n'englue pas dans le conformisme[11].

Bien qu'on ne doive pas outrer le culte du manuel, il sied tout de même de l'estimer à l'instar d'une clef. La clef ouvre la porte et le manuel est un guide. Le bon guide renseigne. Il enseigne aussi. Qu'il laisse donc entrevoir le plaisir d'un retour. Un manuel doit réunir tant de qualités qu'il devrait être l'œuvre d'une réunion de professeurs spécialisés en leur matière, mais ayant de l'expérience pédagogique. Nous ne pouvons mentionner tous les projets de manuels. Nous sommes pleins de velléités.
"*Mais le devoir dans l'ombre attend la volonté.*"

Signalons le cours du R. P. Dubois, S.J., et celui du Père Fontaine, S.J., en usage dans les collèges dirigés par les Pères Jésuites, à Montréal. Nous leur préférons cependant le manuel manuscrit, entre les mains des élèves du Sémi-

11 *L'Enseignement secondaire*, janv. 1932. *Sur l'histoire de la philosophie*, par le P. J. Peghaire, c.s.Sp.

naire Saint-Sulpice. Tout en étant conforme au programme du baccalauréat, il le dépasse heureusement. L'auteur, M. Émile Filion, P.S.S., a su en faire un manuel d'une sage modernité. Rédigé en un latin lucide, divisé en logique formelle et matérielle, c'est le premier volume d'un manuel qui n'aura rien de formellement primaire.

NOTRE BILAN PHILOSOPHIQUE.

Est-ce là tout notre actif en fait de productions philosophiques ? — Exactement. Faites-en le détail. Des rapports : ceux des Semaines Sociales et ceux de l'Académie canadienne Saint-Thomas-d'Aquin ; des apports : ceux que nous avons mentionnés. Toute notre production, ou presque, touche à la morale sociale. Tel est le cas des ouvrages de Mgr Paquet, surtout considéré comme théologien et dont les livres de morale sociale n'ont pas l'originalité de ses *Commentaires*. Deux philosophes franciscains, spécialisés en histoire du moyen âge, le Père Longpré et son compagnon le Père Victorin Doucet[12], en

12 Bibliographie de R. P. Victorin Doucet, o.f.m. :
Maîtres franciscains de Paris, supplément au Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIIIe siècle de M. le chanoine Glorieux, 1935.
Fr. Matthae i ab Aquasparta quæstiones disputatæ de gratia ad fidem codicum nunc primum editæ cum introductione critica, ad Claras Aquas, 1935, 300 pp.
De Ordine supernaturali in opere exoniensi B. J. Duns Scoti, Romæ, 1929, thèse pour le lectorat général.
P. J. Olivi et l'Immaculée Conception, dans l'*Archivum Franciscanum Historicum*, 1933, fasc. III-IV.

train d'acquérir une renommée internationale avec son livre sur *Mathieu d'Aquasparta*, universellement salué comme une œuvre marquante de critique médiévale. A cette gerbe, il convient d'ajouter les œuvres mentionnées par Mgr Camille Roy. En toute justice, adjoignons-y les nombreux articles parus dans la *Revue dominicaine*, dans le *Canada-français*, dans la *Revue de l'Université d'Ottawa*. Plusieurs de ces articles apparaissent dans des volumes subséquents où ils ont été recueillis[13]. Additionnez les articles de circonstances inclus dans la presse française. Comptez les quelques trop rares mémoires sur la philosophie présentés à la Société Royale. Supputez les discours et les conférences sur des sujets philosophiques, mentionnés dans les journaux ou conservés dans le souvenir des auditeurs des cercles d'études, des sociétés de philosophie, des congrès de l'ACFAS[14]. Votre bonne volonté aura presque atteint les limites de la littérature en puissance. Vous aurez alors une approximation passablement exacte de notre bilan philosophique. Ce sera la mesure de notre taille au point de vue spéculatif.

13 Les articles du Père M. A. Lamarche, O.P., dans *Notre vie canadienne* ; ceux du Père Ceslas Forest, O.P. dans *Le Divorce*, etc.

14 L'on note que les sciences morales, histoire et philosophie, fournissent trop peu d'études et rapports comparativement aux sciences expérimentales.

Si vous acceptez ce legs sous bénéfice d'inventaire, vous constaterez que notre situation s'améliore. Des œuvres ont été publiées depuis dix ans qui justifient l'optimiste de croire à un renouveau d'activité. Sans les publications philosophiques des Pères Longpré et Boutin, nous n'aurions rien écrit pour nous imposer à l'étranger. Au cours de votre inventaire, tenez compte de toutes les circonstances. N'oubliez pas l'apathie et l'inertie. N'allez pas croire que l'apathie est une cause. Considérez plutôt avec plus de justesse et de sévérité virile qu'elle est un effet. L'effet qui découle d'une incuriosité totale, d'une incapacité trop réelle à la production, d'un conformisme trop desséchant. Un effet engendré par le psittacisme. Résultat d'un enseignement philosophique qui laisse trop peu d'habitudes de vie intellectuelle s'enraciner pour faire comprendre qu'après le doctorat, c'est alors que les vraies études commencent. Tout ce qui précède tel parchemin n'est que fort modeste initiation. Le titre est bien porté. Mais il assigne une route à suivre bien plus qu'une oasis de repos. Cela fait, vous aurez rassemblé les fruits de notre enseignement philosophique.

Vous conclurez que le "manuelisme" nous a quelque peu stérilisés. Il n'a point fait éclore en nos âmes cette sympathie dont les germes doivent

s'épanouir en œuvres. Même indigence dans les sciences psychologiques ; recherches psychiques et expérimentales. Notre peur de la psychologie expérimentale participe à notre peur de la science pure. Non pas que la psychologie expérimentale soit ignorée par nos programmes. Elle y figure, mais d'une manière dogmatique et non d'une manière expérimentale, comme il convient à une science dont l'autonomie ne cesse de s'affirmer. Dans l'enseignement de la psychologie appliquée, les travaux de laboratoires jouent le rôle du laboratoire dans l'enseignement de la chimie et de la physique. L'explication orale des lois est une question ; leur vérification par l'expérience en est une autre. Il faut que nous soyons atteints de myopie pour ne pas voir que notre milieu social fournit à des psychologues anglo-protestants un champ d'exploration d'un intense intérêt. En fait de travaux pratiques — laboratoires et *field work* — orientation professionnelle et *test* pédagogique — nous sommes tributaires d'organisations rivales. La nécessité de placer la philosophie au premier rang de nos facultés universitaires est évidente. Encore faut-il se faire de la philosophie un concept moderne dans son extension. C'est ainsi, qu'à ce point de vue, le Pape veut que les universités catholiques ne soient en rien

inférieures aux universités neutres ou protestantes.

Rosemonde Gérard vient de raconter qu'Edmond Rostand allait souvent à un petit étang sans prendre jamais de poisson et à la forêt de Compiègne sans jamais tuer un seul lapin. Le poète, raconte-t-elle, lorsqu'il s'asseyait avec sa ligne à la main, oubliait d'y mettre une amorce. Lorsqu'il partait avec son fusil sur l'épaule, il oubliait d'y placer une cartouche. A la chasse, à la pêche, il croyait aller. Le poète allait simplement à la gloire.

L'auteur de ce recensement fut-il aussi distrait que le poète de *Cyrano de Bergerac* ?.. Il ne le croit pas. Il n'a pu mentionner tous les acquets que Mgr Camille Roy a collectionnés. Il se contente d'y renvoyer le lecteur. Si l'on tient compte de l'appréciation générale de notre production philosophique, par cet écrivain — domaine trop improductif — l'on verra que nous avons enregistré quelques œuvres qui n'infirment en rien l'optimisme qui est de mise quand on parle de nos possibilités philosophiques. Nous croyons que l'école dominicaine ambitionne de rivaliser avec l'école franciscaine et que les œuvres publiées par les archivistes et médiévistes de notre race, à Quarrachi, se doivent ranger à côté de celles qui sortiront de l'*Institut d'Études Médiévales d'Ottawa*. Si le dépouillement d'un arbre de Noël ne satisfait pas également tous les enfants de la famille, de même le partage d'un héritage ne contente pas tous les héritiers. La faute n'en est certes pas à l'exécuteur testamentaire. [h]

CONCLUSION

Au cours de cet itinéraire, nous avons essayé de décrire les grandes lignes d'un panorama. Nous avons vu que le thomisme lui donne sa tonalité originale. L'originalité réside en ce que seule cette doctrine a régné, à tous les plans de notre enseignement. Dès le début fut implantée chez nous la scolastique dont la sève vient d'Aristote. Si la pensée de saint Thomas fut quelquefois diluée, ce fut bien plus à cause des circonstances qu'à cause d'un parti-pris. Si l'attachement de nos maîtres ne fut pas toujours assez ferme, aucun n'a affiché d'hostilité. Le thomisme s'est épuré, après les années de transition qui ont correspondu avec le changement de régime. Et depuis *Æterni Patris,* l'on peut affirmer que la philosophie fut toujours thomiste franchement. Tel est notre climat philosophique.

Ce climat a produit quelques fleurs. Il a fait s'épanouir tardivement des organismes qui veu-

lent une véritable promotion de la culture philosophique. C'est dans cette partie de notre travail qu'aux caractères généraux de l'enseignement philosophique nous en avons ajouté un qui est particulier à notre nationalité. Si la philosophie a longtemps imprégné notre enseignement moyen et secondaire, elle n'est venue que depuis peu à l'enseignement supérieur. Les universités catholiques ont toujours été des adeptes du thomisme. Elles ne comportaient cependant pas, il y a quelques années, de facultés de philosophie dont le rôle est de maintenir la spéculation au sommet de la hiérarchie éducationnelle. Matière de formation générale, la philosophie est devenue un véhicule de haute culture. Cette ascension vaudra sûrement à nos universités françaises de voir les laïques, comme en d'autres pays, participer au mouvement thomiste. Collaboration qui devrait normalement aider à la diffusion dans tout le corps social d'une doctrine directrice.

Ce climat philosophique a également produit quelques fruits. Nous avons insisté sur la bienfaisance du thomisme dans les intelligences. Une protection contre les erreurs qui ont détruit ailleurs les assises sociales et morales des peuples, voilà le fruit suprême de la culture thomiste. Jamais on ne saura trop priser ce service. Serait-il l'unique fruit de notre climat qu'il en di-

rait déjà toute la valeur tonifiante. Mais il en est d'autres. Si nos œuvres philosophiques ne peuvent remplir que quelques rayons de bibliothèques, si ce domaine littéraire fut trop longtemps improductif, trois noms émergent cependant. Théologien de haute envergure, Mgr Paquet a doté nos lettres de solides ouvrages de morale sociale, par quoi il est surtout connu de l'ensemble de nos intellectuels. Quant à ses volumes de *Commentaires,* ils établissent sa réputation théologique à l'étranger. Franciscains, les Pères Longpré et Boutin, et Dominicains d'Ottawa, enrichissent notre avoir de travaux précieux. Les ouvrages élaborés à Quaracchi établissent la réputation internationale de nos médiévistes. Ceux de l'*Institut d'Études Médiévales* démontrent également ce que peut et ce que pourra réaliser le travail d'équipe.

Il faut donc corriger le jugement de cet historien qui a écrit que le Canada français n'était qu'un pays d'espérances philosophiques[1]. Des réalisations existent, probantes comme le mouvement. Des penseurs de notre race se signalent dans les milieux savants et des œuvres attestent une profonde originalité doctrinale. Il semble bien, en dépit de lacunes que nous avons signalées, que l'aube de la vie philosophique prélude

[1] Van Becelaere, O.P., op. cit.

de clairs midis. Une curiosité plus aiguë des besoins réels de notre milieu ethnique, la promotion culturelle de l'enseignement de la philosophie, au Canada français, tout autant que la conscience plus nette des vertus du thomisme, en voilà assez pour justifier l'optimisme.

S'il est une conception chrétienne de l'humanisme, celle qui met au-dessus de l'intelligence la Sagesse, c'est-à-dire la connaissance de soi, de sa destinée et de ses relations essentielles, qui ne voit le rôle que tel humanisme assigne à la philosophie ? A la philosophie, véhicule de culture, est dévolue la première fonction. Cela n'implique aucune exclusion à l'égard des autres disciplines dont a d'ailleurs besoin la philosophie elle-même, mais, tout simplement, un rapport de primauté. C'est le rapport entre l'humanisme et l'humain. Cet humain est toujours nationalisé. Qui ne devine l'apport d'originalité ethnique que le thomisme, assez intensifié pour rayonner, peut fournir à une race ? A une race qui coudoie des représentants d'une autre culture, le thomisme procure l'avantage de s'imposer d'une façon distincte. Il suffit, sur le plan national, pour faire d'un petit groupe, d'une société minuscule numériquement, un centre d'orientation pour la marche d'une civilisation en dérive. Qui dira les services du vieux phare scintillant sur un rocher abrupt et le rôle non moins héroïque d'une sentinelle sans défaillance ?

Afin que la philosophie thomiste soit pour l'humanisme chrétien la traînée lumineuse du vieux phare et la vigilante surveillance de la sentinelle, il suffit qu'un petit peuple demeure, assez logique pour ne point permettre aux tempêtes ni aux bourrasques de voiler la flamme de sa doctrine, et assez généreux, dans son élite, pour rendre fructueuses les recherches de quelques sages.

En soi, modeste besogne, que l'ambiance américaine rend parfois difficile. En définitive, besogne qui ne se perpétuera pas sans la collaboration de tous ceux à qui s'adresserait encore le sermon sur *les devoirs des grands*.

APPENDICES

APPENDICES

A

UNIVERSITÉ D'OTTAWA

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

PERSONNEL

R. P. PHILIPPE CORNELLIER, O.M.I., S.T.D., Ph. D. doyen.

R. P. R. LEBLANC, O.M.I., Ph. D. vice-doyen, prof. de psychologie expérimentale.

R. P. HENRI SAINT-DENIS, O.M.I., S.T.D., Ph. D. secrétaire.

R. P. JOSEPH HÉBERT, O.M.I., Ph. D., M.A.

R. P. GUSTAVE SAUVÉ, O.M.I., J.C.D., Ph. D. Sc. D., professeur de philosophie.

R. P. ROMÉO TRUDEL, O.M.I., Ph. D., prof. d'Histoire de la philosophie.

R. P. S. PELLETIER, O.M.I., Ph. D., professeur de philosophie.

R. P. SYLVIO DUCHARME, O.M.I., Ph. D., prof. de théodicée et de métaphysique.

R. P. ROD. NORMANDIN, O.M.I., Ph. D., L. Th., prof. de cosmologie et de critériologie.

R. P. J. C. LAFRAMBOISE, O.M.I., Ph. D., S.T.D. Questions spéciales.

STATISTIQUES (1935)

1° *Élèves actuels* : 31 clercs et 16 laïques tous candidats aux grades, plus deux auditeurs.

2° *Titres décernés*

A) De 1889 à 1932 :

Doctorats, 37 ; 24 à des clercs, 13 à des laïques.
Licences, 321 ; 187 à des clercs, 134 à des laïques.
Baccalauréats, 493 ; 291 clercs, 202 laïques.
N.B. Plusieurs de ces laïques sont plus tard devenus clercs.

B) De 1932

Licences, 7 à des clercs.
Baccalauréats, 19 à des clercs.
Cette année 11 clercs et 9 laïques se préparent au baccalauréat ; 10 clercs à la licence.

B

UNIVERSITÉ LAVAL

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

Doyen : M. le chanoine ARTHUR ROBERT
Secrétaire : M. l'abbé MAURICE ROY

PROFESSEURS TITULAIRES

M. ARTHUR ROBERT, professeur titulaire ; maître ès arts ; docteur en théologie et en philosophie ; docteur de l'Académie Romaine Saint-Thomas d'Aquin ; membre de l'Académie Canadienne Saint-Thomas d'Aquin ; licencié en sciences politique et sociale de l'Université de Louvain ; chanoine honoraire de l'Église métropolitaine de Québec ; Directeur de l'École des Sciences Sociales ; professeur de morale générale.

Monseigneur WILFRID LEBON, professeur titulaire ; prélat domestique ; maître ès arts ; docteur en philosophie ; membre honoraire du Chapître Métropolitain de Québec ; membre de l'Académie Canadienne Saint-Thomas d'Aquin ; chargé d'un cours de Sociologie à l'École des Sciences Sociales ; professeur de morale sociale, Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

M. JOSEPH FERLAND, professeur titulaire ; bachelier ès arts ; docteur en philosophie ; docteur en théologie ; membre de l'Académie Canadienne Saint-Thomas d'Aquin ; professeur de Logique, curé de St-Roch de Québec.

M. GUILLAUME DÉCHÊNE, professeur titulaire ; bachelier ès arts ; docteur en philosophie et en théologie ; professeur de psychologie rationnelle.

M. HENRI GRENIER, professeur titulaire ; bachelier ès arts ; docteur en théologie, en philosophie et en droit canon ; professeur de théodicée.

M. ALBERT HAMEL, professeur titulaire de métaphysique générale.

M. CHARLES DE KONINCK, professeur titulaire ; docteur en philosophie de l'Université de Louvain ; membre de la Société philosophique de Québec ; professeur de cosmologie et de Philosophie des Sciences.

M. ALPHONSE-MARIE PARENT, bachelier ès arts ; licencié en philosophie ; docteur en théologie ; chargé d'un cours de philosophie et d'histoire de la philosophie, et d'un cours de métaphysique.

PROFESSEURS AGRÉGÉS

M. MAURICE ROY, chargé d'un cours d'Histoire de la philosophie.

CHARGÉS DE COURS

Mgr L.-A. PÂQUET, chargé d'un cours de Politique chrétienne.
M. ALEXANDRE VACHON, chargé d'un cours de Chimie.
M. ROSARIO POTVIN, chargé d'un cours de Biologie.
R. P. R.-M. GAUDRAULT, O.P., chargé d'un cours de Philosophie médiévale ; Ottawa.
R. P. J. CARON, O.M.I., chargé d'un cours de Morale Sociale ; Ottawa.
M. J.-E. GRÉGOIRE, chargé d'un cours d'économie politique.
M. J. DE MONLÉON, chargé d'un cours de Logique et de Critériologie.
M. ROMÉO BLANCHET, chargé d'un cours de Physiologie.
M. ADRIEN POULIOT, chargé d'un cours de Méthodologie des Mathématiques.

M. J.-C. MILLER, chargé d'un cours de Psychologie expérimentale.

M. CYRIAS OUELLET, chargé d'un cours de Méthodologie de la Physique.

C

FACULTÉ DE PHILOSOPHIE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Les élèves se divisent en deux groupes : les élèves réguliers aspirant aux grades accordés par la Faculté, et les élèves libres.

La Faculté offre à ses élèves, outre les grades académiques, à savoir la licence et le doctorat : l'attestation d'études, le certificat, le diplôme supérieur d'études philosophiques et la maîtrise ès-arts en philosophie.

CONSEIL DE DIRECTION

Doyen et secrétaire : T. R. P. C.-M. FOREST, O.P., S.Th.M.

Membres : M. l'abbé OSCAR GAUTHIER, D.Th., D.Ph.
M. l'abbé EDM. HÉBERT, D.J.C., D.Th., D.Ph.
R. P. L.-P. FAFARD, C.S.V.

Directeur des études : M. l'abbé ARMAND PERRIER, D.Th., D.Ph.

Secrétaire-adjoint : M. DAMIEN JASMIN, LL.D., D.Ph.

PERSONNEL ENSEIGNANT

a) Professeurs titulaires

Les membres du Conseil de direction.

b) Chargés de cours

M. l'abbé EDMOUR HÉBERT, D.J.C., D.Th., D.Ph.
M. DAMIEN JASMIN, LL.D., Ph.D.
M. l'abbé ARMAND PERRIER, D.Th., D.Ph.
R. P. R.-M. VOYER, O.P., S.Th.L.
R. P. J. PÉGHAIRE, C. S. Sp., D.Th., D.Ph.
R. P. L.-P. FAFARD, C. S.-V., D.Th., D.Ph.
M. HERMAS BASTIEN, Ph.D.

M. l'abbé C.-E. GUILBAULT, Ph.D.
M. l'abbé IRÉNÉE LUSSIER.

c) Professeurs auxiliaires

Dr A. BARREAU, Ph.D.
M. A. V. WENDLING.
R. F. MARIE-VICTORIN.

d) Professeurs dans les autres Facultés

R. P. CHS CHAPUT, S.J., à la Faculté de Médecine.
M. AUGUSTIN BÉDARD, P. S.-S., D.Th., D.Ph., aux Hautes Études.
M. l'abbé CHS TOUPIN, Ph.D., à la Faculté des Sciences.

COURS

a) Matières principales

Introduction à la philosophie : T. R. P. M.-C. FOREST, O.P.
Logique : M. l'abbé C.-E. GUILBAULT.
Cosmologie : M. CHARLES DE KONINCK.
Psychologie rationnelle : R. P. VOYER, O.P.
Critique : R. P. PÉGHAIRE, C. S. Sp.
Métaphysique : M. l'abbé GAUTHIER.
Théodicée : T. R. P. LAMARCHE, O.P.
Morale générale : R. P. FAFARD, C. S.-V.
Morale sociale : M. l'abbé PERRIER.
Histoire de la philosophie : T. R. P. M.-C. FOREST, O.P.

b) Matières auxiliaires

Psychologie expérimentale : M. l'abbé IRÉNÉE LUSSIER.
Physique et chimie : M. WENDLING.
Biologie : R. F. MARIE-VICTORIN.
Système nerveux, etc. : Dr A. BARBEAU.

c) Matières spéciales

Économie Sociale : M. l'abbé EDMOUR HÉBERT.
Histoire des systèmes économiques : M. DAMIEN JASMIN.
Histoire de la philosophie en Amérique : M. HERMAS BASTIEN.

Questions spéciales d'histoire de la philosophie : T. R. P. FOREST, O.P.

Interprétation de textes d'Aristote : M. PERRIER.

Interprétation de textes de S. Thomas : R. P. VOYER, O.P.

Exercices : Différents professeurs.

RELEVÉ NUMÉRIQUE DE L'INSCRIPTION

Années	*Élèves*	*Professeurs*
1921-22	138	5
1922-23	219	8
1923-24	212	8
1924-25	325	8
1925-26	301	8
1926-27	297	8
1927-28	286	8
1928-29	279	8
1929-30	286	8
1930-31	259	8
1931-32	76	14
1932-33	38	13
1933-34	66	14
1934-35	57	14

N.B. — A partir de 1931, les statistiques ne tiennent compte que des élèves inscrits aux cours réguliers, les cours spéciaux du samedi, fréquentés par le personnel de l'enseignement primaire, ayant été supprimés.

Diplômes

La Faculté a accordé huit doctorats, après soutenance publique d'une thèse.

Parmi les docteurs de la Faculté, il y a quatre laïques et quatre clercs.

Parmi les Anciens, on compte, à date, quinze licenciés en philosophie et trois maîtrises.

Les certificats d'études et les diplômes s'élèvent à plus de deux cents.

D

INSTITUT D'ÉTUDES MÉDIÉVALES D'OTTAWA

Personnel dirigeant (1935-36)

Président de l'Institut : R. P. B. MAILLOUX, O.P., régent des études.

Directeur de l'Institut : T. R. P. M.-D. CHENU, O.P., maître en théologie, régent des études (Le Saulchoir), professeur d'histoire de la théologie médiévale.

Assistant Directeur : R. P. R.-M. MARTINEAU, O.P.

Secrétaire : R. P. J. PÉGHAIRE, C. S. Sp.

Bibliothécaire : R. P. L. LACHANCE, O.P.

Personnel enseignant

T. R. P. M.-D. CHENU, O.P.

M. E. GILSON, professeur au Collège de France, Directeur de l'*Intistute of Mediaeval Studies*, Toronto.

M. le commandeur L. PETRUCCI, consul général d'Italie au Canada.

M. G. LANCTOT, archiviste français aux Archives canadiennes d'Ottawa.

R. P. TH. CHARLAND, O.P.

R. P. L. LACHANCE, O.P., docteur en philosophie.

R. P. R.-M. MARTINEAU, O.P.

R. P. L.-M. RÉGIS, O.P.

R. P. M.-M. DESMARAIS, O.P., docteur en théologie et en philosophie.

R. P. A.-M. BRUNET, O.P.

PROGRAMME

Cours généraux

Méthodologie historique : R. P. TH. CHARLAND.

Sciences auxiliaires, Paléographie : R. P. TH. CHARLAND.

Histoire de la philosophie : R. P. M.-M. DESMARAIS.

Histoire des Dogmes : R. P. R.-M. MARTINEAU.

Histoire de l'Église : R. P. TH. CHARLAND.

Histoire des Institutions : *I, Liturgie et culte. Le culte de Marie au moyen âge* : R. P. A.-M. BRUNET.

Cours spéciaux

La théologie de la foi au XIIIe siècle : T. R. P. M.-D. CHENU.

Les Theoremata *et la philosophie du Duns Scot* : M. E. GILSON.

*L'*Itinerarium mentis *de S. Bonaventure* : T. R. P. M.-D. CHENU.

Les analogies trinitaires chez S. Augustin et Scot Erigène : R. P. R.-M. MARTINEAU.

Critique de la catégorie historique du "moyen âge" : T. R. P. M.-D. CHENU.

La Renaissance carolingienne : T. R. P. M.-D. CHENU.

Interprétation de textes d'Aristote et de S. Thomas (logique) : R. P. L. LACHANCE.

Histoire de la littérature : R. P. M.-M. DESMARAIS.

Histoire de l'art, la sculpture ; Jérôme Savonarole : M. L. PETRUCCI.

La classification des artes logicales, *selon Boèce, S. Albert le Grand et S. Thomas* : R. P. L. LACHANCE.

La phantasia *et l'acte intellectuel dans la psychologie aristotélicienne* : R. P. L.-M. RÉGIS.

Les théories politiques au moyen âge : R. P. R.-M. MARTINEAU.

Interprétation des textes thomistes : R. P. L.-M. RÉGIS.

Recherches historiques : M. G. LANCTOT.

E

STATUTS DE L'ACADÉMIE CANADIENNE SAINT-THOMAS-D'AQUIN

La nouvelle société s'appellera : Académie Canadienne Saint-Thomas-d'Aquin.

II

A l'instar de l'académie Romaine du même nom, elle aura pour but "de commenter, de soutenir, de répandre les enseignements théologiques et philosophiques du Docteur Angélique", et cela, conformément aux directions de l'encyclique *Æterni Patris*, au *Motu proprio* de Pie X (29 juin 1914), au décret de la Sacrée Congrégation des Etudes (27 juillet 1914) et aux prescriptions du Code de Droit Canonique (Can. 1366). Elle s'appliquera à faire connaître la pensée thomiste dans ses principes et dans ses applications aux problèmes et aux théories du jour.

III

Elle aura pour président d'honneur l'Archevêque de Québec ; pour vices-présidents d'honneur, les Recteurs de l'Université Laval, de l'Université de Montréal et de l'Université d'Ottawa, et le Très Révérend Père Provincial des Dominicains du Canada.

IV

Elle sera gouvernée par un Conseil Administratif composé de six membres : le Président actif de l'Académie, le Secrétaire (choisi parmi les frères en religion de saint Thomas et présenté par le Provincial des Dominicains au Canada) et quatre autres membres. Tous seront nommés par l'Archevêque de Québec, sur la recommandation du Conseil.

V

Ce Conseil s'assemblera aussi souvent que les circonstances l'exigeront. Il aura pour tâche principale de choisir ceux qui, en dehors du Conseil, pourront, aussi longtemps qu'ils rempliront les conditions voulues, faire partie de la société ; d'organiser d'avance, outre quelques sessions extraordinaires, une session régulière annuelle ; de dresser le programme des travaux qui devront être lus, et d'assurer, s'il y a lieu, la publication de ces travaux. Les opinions émises par les Académiciens n'engageront nullement l'Académie elle-même.

VI

Le nombre des sociétaires ne sera pas moindre que vingt, et pourra s'élever jusqu'à trente. Chaque membre, à l'occasion de son élection, mettra à l'usage du Conseil Administratif la somme de vingt-cinq piastres. L'élection d'un membre ne sera valide qu'avec l'agrément de l'Archevêque de Québec et celui du Supérieur ecclésiastique du candidat. Chacun des Académiciens sera tenu de présenter à l'Académie un travail tous les trois ans, à moins que le Conseil ne l'en dispense.

VII

Le choix des membres de l'Académie se fera dans un esprit national et de façon à provoquer la collaboration et le développement des intelligences canadiennes les plus soucieuses de tirer parti, pour l'avancement intellectuel de notre pays, des doctrines immortelles de l'Ange de l'Ecole.

VIII

Dans le même dessein de stimuler les activités thomistes, l'Académie déclare qu'elle recevra volontiers les études de doctrine, suffisamment élaborées, qui lui seront communiquées du dehors. Ces travaux de correspondants non-académiques, lus ou analysés au cours des sessions de l'Académie, pourront ensuite, si on les en juge dignes, être publiés.

F

BIBLIOGRAPHIE DU R. P. EPHREM LONGPRÉ, o.f.m.

(résumé à partir de 1931)

Nouveaux manuscrits de Réportations, dans Wissenschaft und Weisheit, juli 1935, pp. 229-236 (à suivre).

Le Ms. 500 de Reims et le "De adventu Messiæ" de R. Lull, dans Estudiis Franciscans, Barcelona, XXIX (1935), vol. 47.

Barthélemy de Bologne, O.F.M., dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, Paris, Beauchesne, fasc. IV, 1935, coll. 1263-4.

Le courant franciscain d'Alexandre de Halès à Duns Scot, dans la *Revue des Questions historiques*, Paris, 59e année, pp. 387-395.

Le christianisme occidental au temps de la crise nationale et individualiste, ibid., pp. 396-410.

Une Réportation inédite du B. Duns Scot : le ms. Ripoll. 53, dans Aus der Geisteswelt des Mittelalters, Munster, vol. II, 1935, pp. 974-990.

Le B. Duns Scot, docteur du Verbe incarné, Vallecchi, editore Firenze, 1933, in-oct., 25 p.

Sainte Bernadette Soubirous et l'Ordre de S. François, dans la *Revue Franciscaine*, Montréal, 1934, février, pp. 53-61.

Le ms. 139 de la cathédrale de Valencia, étude sur les réportations de Duns Scot, dans la *Revue néoscolastique de philosophie*, t. 36, 1934, pp. 437-458.

A propos de Duns Scot. Sur le chemin de la vérité, dans la *France Franciscaine*, juil.-sept., 1934, pp. 325-345.

Præfatio Generalis, au Opera selecta theologica Doctoris Seraphici Bonaventuræ, Ad Claras Aquas, Florentiæ, MCMXXXIV pp. VII-XXVI.

Questions inédites sur les Sentences de Gauthier de Bruges, dans les *Archives d'Histoire doctrinale et littéraire*, Paris, t. VII, 1933, pp. 251-275.

Prolegomena aux Quætiones disputatæ de Roger Marston, Ad Claras Aquas, 1933, 80 pages.

Psychologie scotiste et psychologie moderne, dans les *Etudes Franciscaines*, Paris, 1932, mars-avril et mai-juin, pp. 143-174, 257-284.

Un grande teologo della grazia : Matteo d'Acquasparta, Cardinale di S. Chiesa, dans l'*Asservatore romano*, 13 mars 1935.

Deux opuscules inédits du B. Raymond Lulle, dans la *France Franciscaine*, janvier-mars, 1935.

G

RAPPORTS DES SEMAINES SOCIALES DU CANADA

Montréal, 1920, *L'Encyclique Rerum novarum.*
Québec, 1921, *Le Syndicalisme.*
Ottawa, 1922, *Le Capital et le Travail.*
Montréal, 1923, *La Famille.*
Sherbrooke, 1924, *La Propriété.*
Trois-Rivières, 1925, *La Justice.*
Québec, 1927, *L'Autorité.*
St-Hyacinthe, 1928, *Le Problème économique.*
Chicoutimi, 1929, *La Cité.*
Ottawa, 1931, *L'Etat.*
Montréal, 1932, *L'Ordre social chrétien.*
Rimouski, 1933, *Le Problème de la Terre.*
Joliette, 1935, *L'Education sociale.*

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

En parcourant le catalogue général des tracts publiés par l'Ecole, nos lecteurs se rendront compte que plusieurs brochures portent sur certains points de philosophie sociale. Les Pères Jésuites sont les auteurs d'une importante proportion de ces tracts.

H

Dans la troisième partie de cet ouvrage, nous avons essayé de dresser le bilan de notre production philosophique. Nous l'avons établi, en tenant compte du jugement de Mgr Camille Roy (dans son *Histoire de la littérature canadienne-française*), de la production récente de l'*Institut d'Études médiévales*, d'Ottawa, de la collection des rapports des *Semaines sociales*, etc. Pour ne rien oublier, nous avons prié nos lecteurs de tenir compte également des nombreux articles épars dans les revues : la *Revue*

Canadienne, la *Nouvelle-France*, le *Canada-français*, la *Revue de l'Université d'Ottawa*, la *Revue trimestrielle*, la *Revue dominicaine*, l'*Action française*, l'*Action canadienne-française*, la *Revue nationale*, la *Revue franciscaine*, les rapports de la Société Royale, la presse française, etc.

En fait de littérature en puissance, qu'ils n'oublient pas les thèses de nos docteurs des universités romaines, dont très peu ont été traduites et publiées, comme il appert au couronnement des Prix d'action intellectuelle où, chaque année, la section philosophie est la moins pourvue d'ouvrages à juger.

Nous avons essayé de compléter notre documentation. Qu'ont produit, en fait d'œuvres, les diverses écoles philosophiques des Dominicains, des Franciscains, des Jésuites ? Et voici donc quelques fruits. D'une liste d'une trentaine d'ouvrages publiés par les Pères Dominicains canadiens, nous extrayons les œuvres philosophiques suivantes :

C. FOREST, O.P., *Le divorce ;* édition française, 1920, édition anglaise, 1921.

D. GONTHIER, *Oeuvres oratoires.*

L. LACHANCE, *Le concept de droit selon Aristote et S. Thomas*, 1933 (cet ouvrage sera prochainement traduit en anglais et en allemand). *Où vont nos vies ?* 1934.

A. MARION, *Le problème scolaire étudié dans ses principes*, 1920.

M. A. LAMARCHE, *Notre vie canadienne*, 1929.

A. MIGNAULT, *La résistance aux lois injustes et la doctrine catholique*, 1921.

G. PROULX, *Tradition et protestantisme*, 1924.

P. A. ROY, *Croisades de tempérance*, 1926.

Collège dominicain d'Ottawa : *Saint Thomas d'Aquin*, Études publiées à l'occasion du VIe centenaire. *Essais et bilans*, Journées thomistes de 1935. *Et à l'heure de notre mort*, 1933.

Institut d'Études Médiévales : cinq volumes et plusieurs en préparation.

L. LACHANCE, *Nationalisme et religion.*
Sous presse :

L. LACHANCE, *L'humanisme politique de saint Thomas* — Individu et État.

Ouvrages publiés par les Franciscains

Nous n'avons pas jugé à propos de colliger les ouvrages publiés par les Franciscains. Nous avons cru que les publications érudites, publiées par le Père Longpré et ses collaborateurs canadiens-français, dont le Père Boutin, aux archives de Quaracchi, étaient suffisamment représentatives pour nous dispenser de plus amples recherches afin d'établir la contribution de l'école franciscaine à la philosophie chrétienne. Les ouvrages des Pères Longpré et Boutin se limitent aux docteurs franciscains et à l'histoire doctrinale du moyen âge. Bien que très spécialisées, ces œuvres n'ont pas été égalées par aucune autre école philosophique. Nous appuyons notre opinion sur la bio-bibliographique du Père Hugolin, sur des témoignages comme ceux du Cardinal Ehrle, de Mgr Grabman et de Monsieur Etienne Gilson. Nous y référons nos lecteurs.

Mentionnons cependant un récent ouvrage d'un professeur de la Faculté de Philosophie de Laval, le Père Patrice Robert, O.F.M. *Hylémorphisme et devenir chez saint Bonaventure*. "Ce travail est objectif, écrit le préfacier, M. Charles de Koninck. Il me paraît même tellement objectif que la seule critique interne ne suffirait pas à établir que son auteur est un Père Franciscain".

Le Père Robert essaie de reconstruire un département de la pensée du Docteur Séraphique, celui de la métaphysique du fini. La doctrine de la matière et de la forme en est une pièce de résistance. Les hylémorphistes ambitionnent de résoudre un problème extrêmement ancien et extrêmement neuf ensemble. Si ce problème occupe les premiers philosophes grecs, il en est encore de même aujourd'hui. Le problème du devenir passionne Bergson comme jadis le vieil Héraclite.

La philosophie de la nature se donne pour tâche d'élucider l'apparente contradiction du mouvement. Le sens commun observe que dans le mouvement il est quelque chose de l'être qui change et quelque chose qui ne change point. On ne résout rien quand on lâche l'identité essentielle du mobile au profit de la donnée fondamentale des différentes espèces de mouvement, ni lorsqu'on affecte de traiter celle-ci comme une illusion des sens. Depuis Aristote, la philosophie s'est mise en face d'un fait extérieur à toute représentation sensible ou mentale, et positif par conséquent, de ce fait qu'il existe du mobile. Cela signifie que l'hylémorphisme en est l'explication philosophique.

Cette observation du sens commun, les philosophes l'ont explicitée. Or, si les manuels parlent de cette théorie comme d'une théorie venant de saint Thomas et d'Aristote, ils oublient de nous dire que d'autres penseurs médiévaux ont tenu pour un hylémorphisme un peu différent. Les variations et différences viennent d'une élaboration différente des concepts de matière et de forme. Et voilà le grand mérite de non-conformisme du père Ro-

bert ; il montre comment la pensée de saint Bonaventure et celle de saint Thomas s'opposant sur certains points se rapprochent sur l'objectif central, expliquer le mouvement.

Nous signalons cet ouvrage pour montrer l'intérêt qu'il y a, au point de vue historique comme au point de vue doctrinal, d'exposer sur une même question, par la méthode analytico-historique, la pensée de deux philosophes transcendants du moyen âge.

Ouvrages publiés par les Pères Jésuites

Les Jésuites canadiens se sont surtout absorbés dans l'éducation de la jeunesse et dans les œuvres sociales, pour hommes et jeunes gens. C'est par cette voie que leur action doctrinale s'est exercée surtout, action qui rayonne des associations professionnelles aux retraites fermées : deux œuvres qui nous sauveront, si nous voulons nous sauver. Ils ont cependant contribué au mouvement philosophique par quelques ouvrages, auxquels il faut adjoindre de nombreux tracts de l'Ecole sociale populaire, dont ils ont la direction. Voici quelques ouvrages récents :

DUBOIS, ARTHUR, S.J. : *Compendium philosophiae thomisticae*, ex operibus PP. Gény et Remer, S.J., excerptum et discipulis accommodatum. I. *Logica et metaphysica generalis*, Montréal, Imprimerie des Sourds-Muets, 1929, in-12, 308 pp. II. Devait être : *Cosmologia, psychologia et theologia naturalis*. Sont parus seulement : *Cosmologia*, 1930, 124 pp., *Psychologia*, 1930, 198 pp.

FONTAINE, PAUL, S.J. : *Compendium theologiae naturalis secundum mentem S. Thomae Aquinatis ad usum alumnorum*. Montréal, Imprimerie du Messager, 1934, in-12, 237 pp. *Compendium philosophiae moralis ex variis operibus praecipue Patrum Societatis Jesu excerptum et alumnis accommodatum*. Montréal, Imprimerie du Messager, 1934, in-12, 372 pp.

LALANDE, HERMAS, S.J. : *L'instruction obligatoire*. Montréal, Imprimerie du Messager, 1919, in-12, 151 pp.

COUSINEAU, JACQUES, S.J. : *Comment suivre S. Thomas*. Thèse couronnée aux Prix d'Action intellectuelle en 1934. (Pseudonyme : Louis Lanquetot.)

SAINTONGE, JOSEPH FRÉDÉRIC, S.J. : *Conspectus historico-criticus Antinomiarum Continui et Solutio peripatetico-thomistica*, in-40, 271 pp. Thèse de Magistère en Philosophie, Université Grégorienne, Rome, 1930.

BOUVIER, ÉMILE, S.J. : *La charte des travailleurs. Étude comparative de "Rerum novarum" et "Quadragesimo anno"*. Thèse de Doctorat, Université de Georgetown, Washington, 1932.

DUBÉ, RODOLPHE, S.J. : *Essai sur l'inquiétude des jeunes*. (François Hertel). Action Nationale, 1935-1936. *Vers la Sagesse* : épisode aristotélicien, en 3 tableaux. (Représenté à L'Imm.-Conception en 1931, puis à Gaspé.)

BOUVIER, LÉON, S.J. : *Le précepte de l'aumône chez S. Thomas d'Aquin*. Montréal, Imm.-Conception, 1935. (Studia Collegii Maximi Imm.-Conceptionis). (Ouvrage de théologie morale, mais avec une étude du droit de propriété), in-8o, 200 pp.

L'opinion de Mgr Roy, sur notre production philosophique générale, celle de S. E. le cardinal Villeneuve, sur le maître en philosophie "encore à venir", celle du Père Villeneuve, émise dans la *Revue dominicaine* (1927) sur le rôle philosophique de l'Université d'Ottawa et sur l'idéal à atteindre par nos universités, "écoles de haut savoir et de directives sociales", voilà qui peut nous guider dans une appréciation personnelle.

Nous ne pouvions au cours de cet ouvrage signaler tous les articles, tous les discours, tous les tracts sur la philosophie. Impossible de faire une nomenclature de tous ceux qui ont publié livres et brochures philosophiques. Nous avons préféré indiquer un état général et dresser un sommaire des activités récentes qui complètent des données bibliographiques déjà établies.

Nous croyons que voilà une mesure assez précise de notre taille, au point de vue philosophique.

INDEX DES NOMS CITÉS

— A —

Aquaviva, 18.
Aristote, 22, 41, 99, 108, 170, 171, 172, 176, 182, 193.
Auclair, abbé Elie, 33.
Augustin, saint, 76.
Albert le Grand, 125, 178, 179, 180.
Aquasparta, Mathieu d', 162.
Auxerre, Guillaume, d' 175.
Abélard, 176.
Avicenne, 182.
Averroës, 182.

— B —

Borgia, François de, 18.
Bossuet, 19.
Bayle, Pierre, 20.
Biran, Maine de, 20, 185.
Bernard, saint, 20, 185.
Bouvart, Père Martin, 21, 31.
Bonald, de, 26.
Bouvier, Mgr, 26, 27, 28.
Bégin, abbé N., 29.
Barbedette, 32.
Bergson, 34, 43, 129.
Bouillerie, Mgr, 79.
Benoit XV, 80, 83, 156, 163.
Blanchin, Père, 90.
Brett, 97.
Becelaère, Van, Père, 97, 195.
Bourget, Mgr, 103.
Benjamin, René, 133.
Bonaventure, saint, 161, 178.
Balboa, Gonzalve de, 162.
Brunetière, 166.
Boutin, Père, o.f.m., 188.

— C —

Condillac, abbé de, 20, 185.
Channevelle, Père de, 21.
Choquette, Mgr, 27, 96.
Cajetan, 34, 89.
Conroldi, 78.
Chenu, Père, 109, 114
Chagnon, Père, s.j., 160.

— D —

Descartes, 19, 20, 22, 47, 62.
Demers, abbé Jérôme, 26, 27.
Désaulniers, abbé, 27, 94, 95, 96.
Delbos, Victor, 33.
Daudet, Léon, 57.
Desmarais, O.P., 177, 178.
Dubois, S.J., 185.
Doucet, Père, 186.

— E —

Emerson, 136.
Ehrle, cardinal, 160, 162.
Eckart, 162.

— F —

Fénelon, 19.
Farges, 32.
Freud, 51.
François, saint, 75, 125, 162.
Fontana, 78.
Fabri, 79.
Filiâtre, Père, 90.
Faure, Père, 90.
Forest, Ceslas, O.P., 105, 106, 107, 187.
Fauteux, Aegidius, 106.
Fontaine, S.J., 185.
Filion, P.S.S., 186.

— G —

Gilson, Etienne, 20, 84, 109, 113, 126, 160, 163.
Guenier, Père, 21.
Grégoire XVI, 27, 95.
Goudin, 27, 79, 96.
Gonzalez, O.P., 35, 79.
Gide, 51.
Gaudenzi, S.J., 78.
Garrigou-Lagrange, 83, 84, 161.
Guigues, Mgr, 87.
Garant, Charles-Omer. abbé, 93.
Gauthier, Mgr Georges, 106.
Gauthier, abbé Oscar, 106.
Gillet, Père, O.P., 114.
Grabman, Mgr, 160.
Gauchie, 168.
Glorieux, chanoine, 186.
Gérard, Rosemonde, 190.

— H —

Hickey, 30.
Hobbes, 53.
Hégel, 53.
Hursel, 62.
Hugon, Père, 84.
Hébert, abbé Edmour, 106.
Heackel, 133.
Halès, Alexandre de, 160, 161, 178.

— J —

Jansen, S.J., Père Bernard, 7, 160.
Jouin, 30.
Janière, Père, 30.
Jeanjean, 38.
Jasmin, Damien, 106.
Jean XXII, 125.
James, William, 152.

— K —

Kant, 34, 62.
Kleutgen, 79.
Koninck, Charles de, 101.

— L —

Laval, Mgr de, 21.
Labrosse, Père, 21.
Locke, 25, 62.
Lamennais, de, 27, 95.
Lortie, abbé Stanislas, 29, 30, 31, 92, 173, 183.
Liberatore, 30, 78.
Ledochowski, S.J., 36.
Léon XIII, 36, 73, 75, 76, 79, 88, 92, 126, 150, 156.
Luther, 47.
Laurenzelli, 78.
Leduc, Père Aug. 80, 113, 160.
Longpré, Ephrem, 83, 159, 160, 161, 162, 163, 186, 188.
Lépicier, Cardinal, 84.
Lacoste, Père, 90.
Lamarche, M.-A., O.P., 106, 152, 187.
Langlais, Père, O.P., 113.
Lachelier, 136.
Landry, Bernard, 161.
Lulle, Raymond, 161.
Lachance, Père Louis, O.P., 169, 171, 172, 173.

— M —

Michelet, abbé Georges, 7.
Maurois, André, 15.
Malebranche, 19, 25, 27, 96.
Maurault, abbé T.-N.-O., 29.
Maritain, 52, 84, 138.
Maréchal, s.j., 57.
Mazellam, 78.
Mandonnet, 83, 84.
Mercier, Cardinal, 84, 160, 169.
Monléon, de M. J., 101.

— N —

Nezron, S.J., Père Gustave, 7.
Noël, le chanoine, 7, 8.
Nys, 84.

— O —

Olgiati, Mgr, 7.
Occam, 46.
Odelin, Messire, 95.

— P —

Picavet, 7.
Perrier, Joseph-Louis, 8, 97.
Paquet, Mgr L.-A., 18, 61, 86, 93, 94, 97, 117, 135, 141, 156, 157, 158, 163, 186, 195.
Pascal, 19, 47.
Platon, 42, 170.
Pie IX, 74, 75, 91.
Pie XI, 78, 80, 156.
Pie, Mgr, 79.
Pecci, 79.
Pie X, 79.
Plessis, Mgr, 95.
Perrin, abbé, 106, 107.
Pineault, abbé Lucien, 106, 107.
Pavie, Thomas, de, 162.
Peghaire, Père, 185.

— R —

Reid, Thomas, 18.
Rochemonteix, Père, 18.
Russo, 30.
Rothenflue, 30.
Rickaby, 30.
Robert, abbé, 31, 184.
Rousseau, J.-J., 47, 50.
Russell, Bertrand, 52.
Rouleau, Père, 106, 116.
Régis, Père, O.P., 116, 118, 182.
Ravaisson, 136.
Roy, Mgr Camille, 153, 154, 155, 187, 190.
Rostand, Edmond, 190.

— S —

Socrate, 20.
Suarez, 22, 34, 35.
Sanseverino, 30, 79.
Scot Duns, 34, 46, 160, 161.
Satolli, 78.
Saint-Thomas, Jean de, 89.
Sècheville, Jean, de, 175.

— T —

Thomas, saint, 19, 22, 27, 28, 35, 41, 74, 75, 79, 80, 82, 93, 94, 96, 99, 100, 108, 126, 129, 151, 159, 170, 171, 172, 173, 175, 176, 178, 182, 185, 186, 193.
Tracy, Testut de, 20.
Tuquet, abbé, 25.
Tongiogi, 28.
Taylor, A.-E., 58.
Tyrrel, 21.
Talamo, 79.
Truc, Gonzague, 129.
Taine, 177.

— V —

Villeneuve, S. E. le Cardinal, 7, 84, 90, 130, 140.
Vorges, Domet, 79.
Vermeersch, Père, 84.
Victoria, Reine, 91.
Vanier, Guy, 106.
Vincent de Paul, saint, 125.

— W —

Wulf, de, 59, 84.
Woroniecki, 82.
Wright, 97.

— Y —

York, Thomas, d', 162.

— Z —

Zybura, abbé John, 7, 8, 58, 79, 92, 97, 129.
Zigliara, O.P., 28, 29.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7

Livre premier

CLIMAT PHILOSOPHIQUE

CLIMAT PHILOSOPHIQUE 15
Sous le régime français 16
Les précurseurs 20
Sous le régime anglais 24
Après 1852 28
L'expansion de la philosophie 31
La formation des maîtres 34
Ce qu'est le thomisme 40
Approximations 43
L'idée d'homme 47
La personne humaine 50
Le thomisme et les manuels 56
Notre mentalité 59
Caractéristiques philosophiques 63

Livre deuxième

QUELQUES FLEURS

QUELQUES FLEURS 73
Avant Æterni Patris 74
Depuis l'encyclique 78
Les universités et le thomisme 81
Les universités canadiennes 83
L'Université d'Ottawa 87
La revue de l'université 90
L'Université Laval 91
Un précurseur 94
L'Université de Montréal 102
L'institut d'Etudes médiévales 109

TABLE DES MATIÈRES (*suite*)

L'Académie canadienne St-Thomas d'Aquin.... 116
Le rôle de la philosophie à l'université 121
Une doctrine universelle 125
Promotion culturelle 130
La philosophie de l'esprit 136
L'idéal à atteindre 140

Livre troisième

QUELQUES FRUITS

QUELQUES FRUITS 149
Appréciation générale 152
L'œuvre et l'exemple de Mgr Paquet 156
Le Père Ephrem Longpré, O.F.M. 159
La sociologie 163
Le thomisme producteur 167
Le concept de droit 169
Les publications de l'*Institut d'Etudes Médiévales* d'Ottawa 174
La Renaissance du XIIe siècle ; les écoles et l'enseignement 176
Saint Albert le Grand, docteur de la médiation mariale 177
L'opinion chez Aristote 181
Les manuels et la philosophie 183
Notre bilan philosophique 186
CONCLUSION 193
APPENDICES 201
INDEX DES NOMS CITES 217

Achevé d'imprimer,
le 10 novembre, mil
neuf cent trente-six
pour les Éditions Albert Lévesque,
1735, *rue St-Denis,*
Montréal, Canada.

par

Imprimerie Modèle Limitée,
1206 *est, rue Craig,*
Montréal, Canada.

Imprimé au Canada sur papier fabriqué au Canada.

DANS LA MÊME SÉRIE

Jeanne Mance, Marie-C. Daveluy $2.00
La Naissance d'une Race, Lionel Groulx, (rare) $1.50
Lendemains de Conquête, Lionel Groulx $1.00
Vers l'Émancipation, Lionel Groulx, (épuisé).
Marges d'Histoire (I), Olivier Maurault $1.00
Marges d'Histoire (II), Olivier Maurault $1.00
Marges d'Histoire (III), Olivier Maurault $1.00
Études sur Garneau, abbé Georges Robitaille $1.00
Nos Ancêtres à l'oeuvre, Mme E. Croff $1.00
L'Histoire de la population canadienne-française,
Georges Langlois $1.25
Le Canada d'Hier et d'Aujourd'hui,
Gustave Lanctôt $1.00
L'Histoire de la Nation Métisse,
Auguste-Henri de Trémaudan $1.50
Histoire du Canada pour tous (I), Jean Bruchesi $1.25
Histoire du Canada pour tous (II), Jean Bruchesi $1.25
L'Enseignement de la Philosophie, Hermas Bastien $1.00

$1.00

Imp. Modèle Ltée
1206 est, rue Craig,
Montréal.

Enseignement de la Philosophie

I

au Canada-français



Montréal
1936